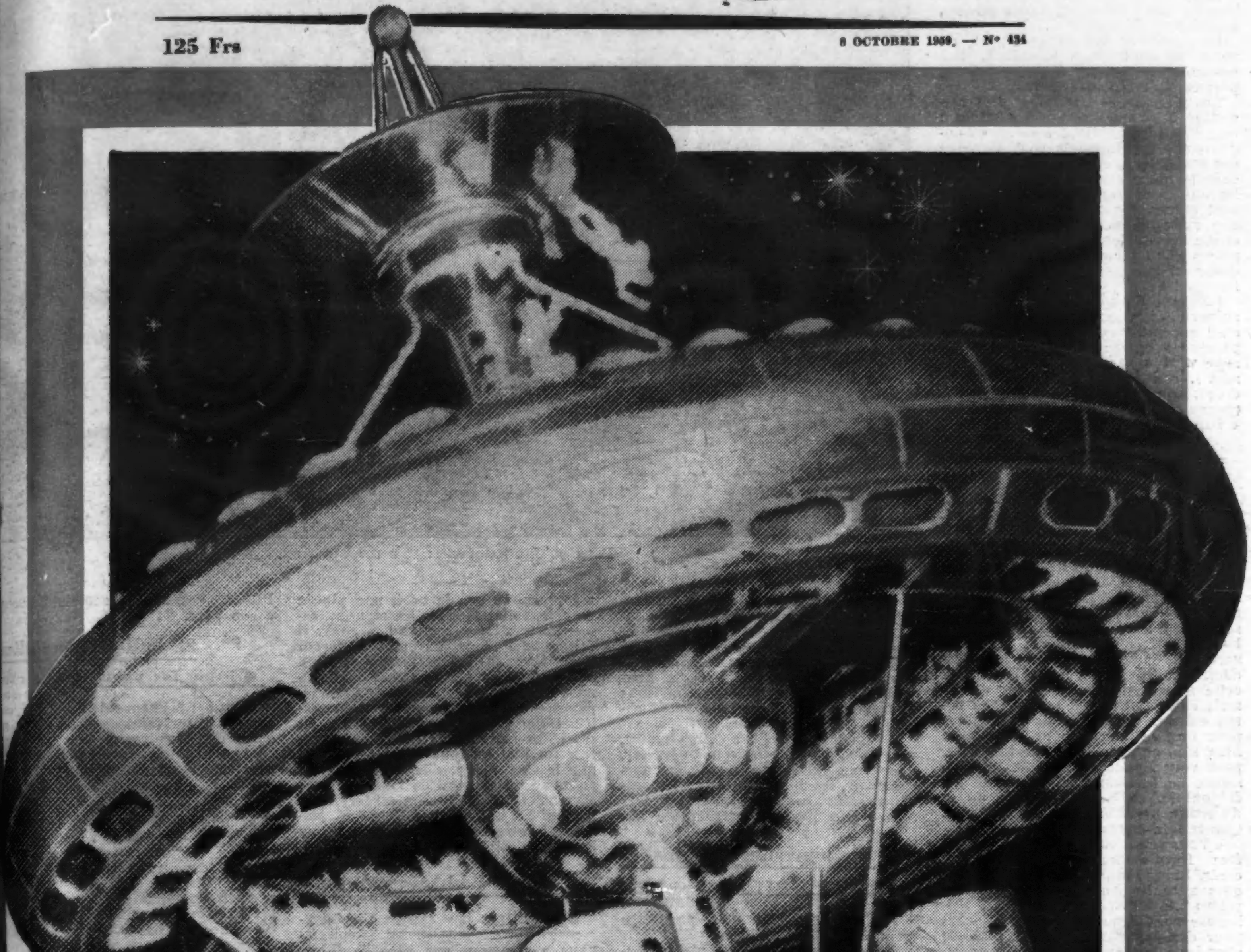
L'EXPRESS

125 Frs

8 OCTOBRE 1959. — N° 434

DE GAULLE = MENDÈS ?



LA PREMIÈRE MAQUETTE DE LA STATION INTERPLANETAIRE, LUNIK III *(Lire pp. 28, 29.)*

« Peut-être fabriquerons-nous un jour ce qui nous comprendra... »

(Jean Rostand.)

B. 16

HIP ! HIP ! HIP ! EUROPE

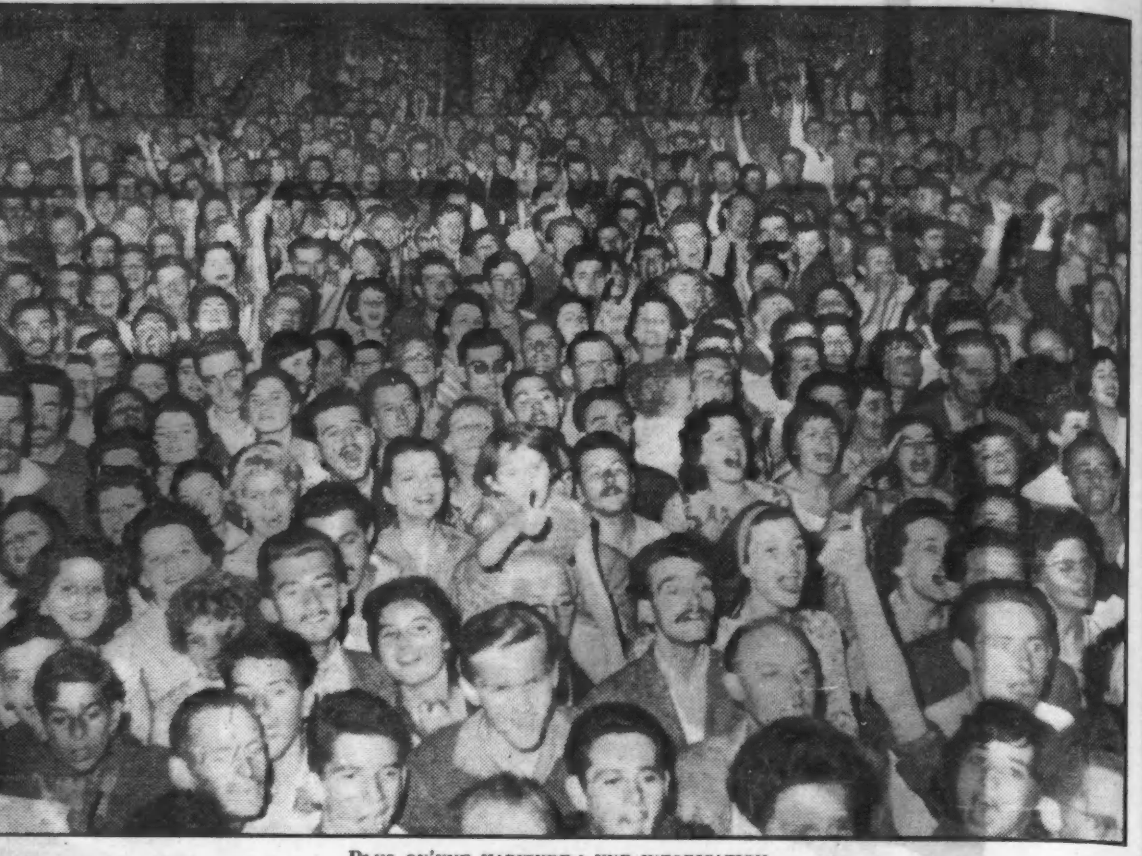
CHAQUE matin, dans des millions de foyers français, des millions de réveils sonnent... des millions de bras surgissent en tâtonnant des couvertures et accomplissent le premier geste conscient de la journée : allumer la radio.

Dans 70 % des cas, l'aiguille est bloquée sur 1.647 m. (grandes ondes), c'est-à-dire Europe n° 1.

Pourquoi, et surtout comment, en moins de cinq ans, « Europe N° 1 » est-elle devenue une des stations les plus écoutées du monde ?

La naissance d'Europe n° 1 a ressemblé à un ouragan sur les ondes : du jour au lendemain, les « chers-z-auditeurs » traditionnels sont devenus des amis, les speakers anonymes ont cédé la place aux meneurs de jeu, et les auditeurs surpris, puis conquis, sont entrés dans ce jeu, ont accepté, par exemple, que l'horloge parlante et son inévitable « 4° top » soient remplacés par un vigoureux « Debout là-dedans ! Paresseux ! il est déjà huit heures ! »

Ecouter Europe n° 1 est devenu aujourd'hui plus qu'une habitude : c'est une intoxication. On est « Europomane » comme on est fumeur. Europe n° 1 a son Club (130.000 adhérents), son insigne (un petit « 1 » doré), son signe de reconnaissance (pouce levé), son cri de guerre : « Hip ! hip ! hip ! Europe ! »



PLUS QU'UNE HABITUDE : UNE INTOXICATION.

Une gigantesque foire aux idées

Les « Europomanes », comme tous les intoxiqués, sont exigeants, insatiables même — et au début de cette saison on imagine assez bien l'enchanteur (Louis) Merlin, directeur d'Europe n° 1, déguisé en élégant bateleur d'une gigantesque foire aux idées, s'adressant à la foule de ses auditeurs du ton bon enfant et familier qui a fait le succès de la station : « Par ici, Mesdames et Messieurs, vous entendrez cette année sur nos antennes du jamais entendu. Ne poussez pas, les petits enfants, il y aura des émissions pour tout le monde, pour vous aussi bien sûr, et pour vous Mesdames, et pour vous Messieurs des villes et Messieurs de la campagne. Personne n'a été oublié. 1960 est la grande année d'Europe n° 1. Votre année à tous ! Que la fête commence !

« *Vous* retrouverez, bien sûr, « Vous êtes formidables », l'émission du cœur. Laissez-moi vous rappeler quelques miracles dont *vous* êtes responsables : le 7 octobre 1958, Pierre Bellemare vous demandait des pull-overs pour des orphelins. Résultat : 39.800 chandails tricotés dans un temps record. Le 18 novembre 1958, Pierre Bellemare *vous* demandait de récompenser un enfant honnête ; il avait trouvé un portefeuille et l'avait rapporté au commissariat. Résultat : plus de 700.000 fr. de cadeaux et des vacances assurées pour trois ans. Le 31 mars 1959, c'était la catastrophe de Madagascar, en quelques jours *vous* apportiez 1.350 tonnes de vivres et de médicaments, *vous* sortiez 1 milliard de francs de vos poches. *Vous* avez aussi empêché la fermeture d'une mine, *vous* avez sauvé les Jeunesses musicales de France, « *vous avez été formidables* ».

« Vous retrouverez aussi « Musicorama », le « Club des rescapés », « Interpol », etc. Mais, attention ! Mesdames et Messieurs, Europe n° 1 a décidé cette année de dire : « Bonjour jeunesse, bonjour gaieté, bonjour nouveauté ». Plus de quinze émissions nouvelles sont prêtes, il en est d'utiles, de reposantes, d'instructives.

« Vingt heures sur vingt-quatre, pour vous distraire ou vous intéresser, pour vous faire rire ou pour vous émouvoir, les meneurs de jeu, les animateurs, les producteurs d'Europe n° 1 sont à leur poste, à *votre* poste ! »

Les nouvelles émissions :

● PARMI LES UTILES : les émissions pour enfants.

1° Parce que rien n'est plus sage qu'un enfant qui s'amuse.

2° Parce que rien n'est plus rassurant pour des parents que de s'apercevoir qu'ils s'amusent encore de ce qui fait rire leurs enfants.

Pour « eux », Europe n° 1 présente :

« *Le Club Mickey* » et « *Le tournoi des jeunes* » : des concours entre filles et garçons (Bibliothèque Rose contre Bibliothèque Verte), des feuilletons, des contes, de la musique.

Utile aussi : « *Cuisinorama* » :

C'est le compartiment pour « dames seules », pour maîtresses de maison sédentaires. Le cuisinier d'Europe n° 1 ne leur dicte pas sèchement une recette : « Un morceau dans la macreuse, 50 gr. de ceci, une pincée de cela, faites blondir les oignons, salez, poivrez, servez chaud. » *NON*. Il fait chaque jour un plat différent *avec elles* en même temps qu'elles. S'il commence par éplucher les légumes, il leur dit : « Epluchons nos légumes » en leur laissant le temps matériel de gratter leurs carottes ou d'écosser leurs petits pois. Elles mettent un plat au four en même temps que le chef « invisible et présent » ; si elles sont au fond de l'appartement au moment où la cuisson est terminée, le chef les appelle : « Ça y est, Madame ! votre rôti est à point, puisque le mien y est ! »

Des histoires de fous

● PARMI LES REPOSANTES : « CHANSONNIERAMA » : comme son titre l'indique, cette émission permettra aux « Europomanes » d'entendre chaque semaine les chansonniers les plus féroces dans leurs exercices de joyeuse et systématique fustigation des Grands du moment.

« LA MIENNE EST LA MEILLEURE » : un florilège des meilleures « histoires », classées par thèmes : celles de Perroquet, d'Ecossais, de Marie-Chantal, de l'affreux Jojo, ...de fous.

« SIGNÉ FURAX » : « à suivre »... Pierre Dac et Francis Blanche ont toujours autant d'imagination : ils viennent de rajeunir leur immortel héros en lui donnant un fils... « Le Fils de Furax » ressemble beaucoup à son père.

22 bulletins quotidiens

● PARMI LES INSTRUCTIVES : « VISA POUR DEMAIN » : A l'heure de Lunik III, une équipe d'écrivains scientifiques raconte des histoires de fictions qui seront sans doute bientôt dépassées (ou confirmées) par la réalité.

LES INFORMATIONS : les émissions d'information d'Europe n° 1 ont fait beaucoup pour sa réputation. Elles ont rendu aux « Bulletins » leur véritable sens de « Journal parlé » grâce à une équipe excellente (éditorialistes diserts, faits-diversiers émouvants, reporters documentés), à un rythme serré, imposé par un rédacteur en chef compétent, à des interviews passionnantes.

Même les « Europophobes » le reconnaissent : le « Journal » est une réussite.

Il va encore s'améliorer : 22 bulletins quotidiens, des correspondants dans le monde entier, la participation active des auditeurs.

La devise 1960 du journal d'Europe n° 1 est « *Tout - Tout de suite* ».

Cette devise pourrait d'ailleurs devenir celle de la station tout entière.

Cette page spéciale est présentée par le service « Publi-informations » d'Europe N° 1.

A PORTÉE DE L'OREILLE

Utiles

« CLUB MICKEY »
Tous les jours, de 11 h 45 à 12 h.
Le jeudi de 11 h 45 à 12 h 30.

« LE TOURNOI DES JEUNES »
Jeudi, de 18 h à 18 h 15.

« SALUT LES COPAINS »
Tous les jours, sauf le dimanche, de 17 heures à 17 h 30.

CUISINORAMA
Tous les jours, sauf le dimanche, à partir de 10 heures.

« DISQUES A LA DEMANDE »
Tous les jours, de 21 h 01 à 21 h 12.

Un gadget Europe n° 1 « Le Big Ben »

Europe n° 1 a maintenant son symbole sonore (et utile). Une pendule qui fait le point de quart d'heure en quart d'heure tout au long de la journée radiophonique.

Reposantes

« CHANSONNIERAMA »
Lundi, de 20 h 02 à 20 h 40.

« LA MIENNE EST LA MEILLEURE »
Dimanche, de 20 h 02 à 20 h 17.

« LE CLUB DES CERVEAUX »
Mercredi, de 20 heures à 20 h 15.

« LES BÉBÉS N° 1 »
Lundi, de 20 h 20 à 20 h 40.

« SCOUBIDOUS »
Mardi, de 20 h 45 à 21 heures.

« UN MILLIARD CASH »
Samedi, de 20 heures à 20 h 15.

« POUR CEUX QUI AIMENT LE JAZZ »
Tous les jours, sauf le samedi, de 22 h 10 à 23 heures.

« SIGNE FURAX »
Tous les jours, de 12 h 40 à 12 h 50.

Instructives

« VISA POUR DEMAIN »
Mercredi, de 20 h 15 à 20 h 45.

« BONJOUR MONSIEUR LE MAIRE »
Tous les jours, sauf le dimanche, de 6 h 10 à 6 h 30.

« EUROPE-SANTÉ »
Vendredi, de 20 h 45 à 21 heures.

LES INFORMATIONS

	Semaine	Dimanche
Europe-Première	6 h. 30	7 h. 00
Europe-Matin	7 h. 00	—
Europe-Express	8 h. 00	—
Europe-Panorama	9 h. 00	—
Europe-Dimanche	—	9 h. 00
Europe-Midi	12 h. 30	12 h. 30
Europe-Actualités	13 h. 00	—
Le Journal des Auditeurs ..	—	13 h. 00
Europe-Soir	19 h. 30	19 h. 30
Europe-Dernière	1 h. 00	1 h. 00

En plus des bulletins indiqués ci-dessus, des informations « Europe-Flashes » à toutes les heures « pile » : 10 h. - 11 h. - 12 h. - 14 h. - 15 h. - 16 h. - 17 h. - 18 h. - 20 h. - 21 h. - 22 h. - 23 h. - Minuit.

Classiques

« VOUS ETES FORMIDABLES »
Mardi, de 20 heures à 20 h 45.

« MUSICORAMA »
Jeudi, de 20 heures à 20 h 40.

« LES NUMÉROS 1 DE DEMAIN »
Dimanche, de 20 h 45 à 21 heures.

« LE CLUB DES RESCAPÉS »
Jeudi, de 20 h 40 à 21 heures.

« INTERPOL »
Samedi, de 20 h 15 à 20 h 45.

« LE TIERCÉ DE LA CHANSON »
Vendredi, de 20 heures à 20 h 35.

« CAFÉ DE L'EUROPE »
Tous les jours de 19 h. 05 à 19 h. 30 et le dimanche de 12 h. à 12 h. 30.

« SERVICE DE NUIT »
Tous les jours, de 23 h. à 1 heure.

Courrier

Notre couverture

Cette première maquette de la station cosmique soviétique a été communiquée par l'Agence Tass. La station doit avoir de larges dimensions afin de recueillir une puissance solaire suffisante pour fabriquer sa propre énergie électrique. Elle doit être en même temps légère et mécaniquement solide ; pour ces raisons, on lui a donné la forme d'un « tore », c'est-à-dire d'une chambre à air géante, l'axe central permettant une stabilisation de l'engin dans l'espace. Les sphères sont des ballons renfermant des instruments de mesure (comme dans les spoutniks), tandis qu'à la partie inférieure on aperçoit trois antennes de radio.

(Lire en pp. 28-29 l'article d'Albert Ducrocq. Cette photographie est celle qui figure en couverture du livre d'Albert Ducrocq « Victoire sur l'espace » qui vient de paraître - Ed. Julliard, 328 pages, 1.200 fr.)

Un acte de courage

J'appartiens au P.S.A., section de Boulogne-Billancourt. Je n'appartenais à aucun parti et je suis venu au P.S.A. lorsque notre cher secrétaire général, M. Edouard Depreux, a quitté le parti socialiste. Je suis un lecteur régulier de « L'Express ». Je profite donc de l'occasion qui m'est offerte pour vous dire tout le plaisir que j'ai éprouvé — ce sont les sentiments partagés aussi par nombre de mes amis — en prenant connaissance de la décision de M. Mendès France d'adhérer au parti socialiste autonome. C'est un acte de courage et de désintéressement de la part de M. Mendès France égal à celui de M. Depreux lorsqu'il se sépara de Guy Mollet. Un magnifique exemple qui portera ses fruits.

EMILE COLIAS,
Boulogne.

Vers plus de clarté ?

Je suis heureux que vous ayez publié en bonne place l'article de M. Gaston Defferre. D'abord parce qu'il prend une position catégorique et courageuse en faveur de la *négociation* immédiate avec les nationalistes algériens, après la déclaration du F.L.N. Venant d'un leader qui a soutenu le général de Gaulle, c'est un fait politique marquant. Ensuite parce que vous avez souligné ainsi, à cette occasion, que la frontière politique ne passait plus entre les « oui » et les « non » au Référendum de 1958 ; mais entre ceux qui veulent la négociation pour la paix en Algérie et ceux qui ont intérêt à prolonger la guerre (ou ce qu'ils appellent « la pacification »). Ainsi les choses deviennent plus claires. On ne se déterminera plus par rapport à un homme, mais par rapport à une politique.

OLIVIER MARQUAUD,
Lille.

Avec plaisir

Ah ! quel souffle vous avez su trouver dans ce dernier numéro !

Tout y est enfin constructif et oriente vers un avenir précis : l'article de Gaston Defferre, celui de Jean Daniel, celui de Claude Krief... et surtout ce « choix » si courageux de Pierre Mendès France.

C'est avec plaisir et confiance que je me réabonne aujourd'hui à « L'Express », et que je m'inscris au P.S.A., résolu d'y amener le plus possible de mes amis.

A. LANCELOT,

[Nous avons reçu de très nombreuses lettres à la suite du texte de M. Mendès France sur les raisons de son adhésion au parti socialiste autonome. Nous rappelons à tous nos correspondants que les demandes d'adhésion au P.S.A. doivent être adressées directement à M. Edouard Depreux, Centre National du P.S.A., 8, rue Henner, Paris. Ou bien à M. Mendès France, à la même adresse.]

La perfection existe-t-elle ?

On dit que la perfection n'existe pas en ce bas monde... et pourtant... imaginez « L'Express »... sans articles de J.-J. S.-S. !

Pierre FRIBOURG

Je doute

Je viens de lire l'article de Mendès France après son adhésion au P.S.A. Je crois pouvoir dire que je suis pleinement d'accord avec ce qu'il écrit.

Il me reste à croire que tout cela est sincère. Car je doute.

Quand trouverai-je une gauche honnête, conséquente, logique ? Est-ce aujourd'hui ? Je le répète, je doute. La liberté est-elle pour ceux qui s'inscrivent au P.S.A. ? ou pour les autres aussi ? L'égalité, oui, l'égalité, est-elle pour ceux qui pensent comme vous ou pour les autres aussi ? La démocratie de l'enseignement dont vous parlez est-elle pour les partisans de l'éducation dite laïque (je n'ai pas encore très bien saisi pourquoi) ou aussi pour les partisans de l'école libre (pourquoi « libre » ?) aussi ? S'il se trouve qu'un gouvernement agit dans le sens que vous auriez choisi, le soutiendrez-vous même si vous lui êtes par ailleurs opposé ?

J'ai 45 ans, je voudrais bien avoir une réponse. Mais il y en a beaucoup de plus jeunes qui ont bien plus besoin encore de le savoir. Vous vous imaginez sans doute bien mal le nombre d'hommes honnêtes, sains, qui iraient vers vous, remplacer au centuple les quelques sectaires qui, en échange, se détacheraient de vous.

Avec mes meilleurs vœux, pour vos idées.

FRANÇOIS POMÈRE,
Maisons-Laffitte.

Réponse positive

Le G.P.R.A. a répondu positivement et c'est à de Gaulle, maintenant, de faire un pas s'il désire vraiment la paix en Algérie. Le principe de l'autodétermination est accepté, pourquoi de Gaulle n'entame-t-il pas immédiatement des pourparlers avec le G.P.R.A. en vue d'un cessez-le-feu s'il est certain que le peuple musulman lui est acquis ?

B. C.,
Aghir.

Enfin !

Je vous propose d'écrire sur les murs au-dessous des « De Gaulle = Mendès », le mot : « Enfin ».

JEAN MAYER,

Nous, l'anti-France...

J'ai lu avec surprise le compte rendu du carrefour national des jeunes officiers de réserve, paru dans le journal « Le Monde ».

L'U.N.O.R. n'hésite pas à réclamer des sanctions « contre tout officier de réserve reconnu coupable d'activités antinationales », c'est-à-dire contre ceux qui ouvertement manifestaient des opinions différentes de celles proclamées en séance de clôture du carrefour dans la motion sur l'Algérie.

Nous sommes 120.000 officiers de réserve et des milliers d'entre nous se trouvent dès lors rejetés dans l' « anti-France », menacés de sanctions par un organisme rêvant de nous représenter, organisme dirigé par les officiers d'active politisés avec lesquels nous n'irons pas chanter debout le « Chant des Africains ».

J. A.,
Rabat.

Toujours les jeunes filles !

Je me permets de vous signaler un aspect du problème du sursis qui semble avoir été passé sous silence par de nombreux journaux.

Peut-être vais-je manquer à mes devoirs de galanterie vis-à-vis de l'autre sexe, mais je crois que les difficultés favorisent par la même occasion les jeunes filles.

Nul n'ignore que celles-ci sont, sur le plan intellectuel en particulier, très différentes des hommes. Un jeune homme de 20 ans est encore un gamin. Une jeune fille de cet âge est déjà plus posée. Elle possède une maturité plus réelle.

Le nouveau texte sur les sursis accentue encore cet écart. Le jeune homme libéré du service militaire éprouve d'énormes difficultés à reprendre ses études, il n'aura bientôt d'autre ressource que d'épouser une femme nantie d'une situation et de s'occuper lui-même du ménage et de la cuisine.

JACQUES GUILLEMAIN,
Nice.

T.V. : je succombe

François Mauriac, en politique, m'a mis parfois hors de moi. La télévision m'a toujours paru un objet exécrable, mais voilà que François Mauriac, parlant de télévision, a bouleversé toutes mes certitudes. Il en parle avec tant de richesse et de brio que l'on finit par croire qu'il y a quelque chose là-dedans ! Je sens que je vais succomber...

ANNIE DAVY,

Un tout petit peu scientifique...

Hier, il faisait beau, aujourd'hui il fait beau, demain il fera beau... Je veux bien que, face aux luniks et aux stations interplanétaires, le temps ne soit pas le principal sujet d'intérêt, mais si vous pouviez me donner une explication un tout petit peu scientifique, je serais très contente.

FRANÇOISE SAUGE,
quinze ans,

[Ordinairement, l'anticyclone des Açores maintient le beau temps au sud de la Loire et rejette le mauvais temps vers le nord. Cette année, sans que les raisons en soient connues, il s'est déplacé au nord-ouest de l'Europe. Les régions situées au nord de l'anticyclone protecteur conservent donc le soleil. C'est du moins l'explication que nous avons nous-même reçue.]

Aux lecteurs de Toulouse

J'aimerais que vous informiez vos amis des « groupes de travail » régionaux organisés par Louis Fournier de l'action commencée à Toulouse par le cercle « Défense de l'homme », dont je fais partie. Ce cercle rassemble des hommes et des femmes venus d'horizons idéologiques et politiques très divers. Il s'est donné pour tâche d'étudier tout ce qui, dans la ligne politique actuellement suivie par les dirigeants de la V^e République, constitue une menace pour les libertés des citoyens et pour l'avenir même de l'homme; d'examiner et de mettre en œuvre les moyens propres à écarter de telles menaces. Il se propose notamment d'étudier comment on peut faire face aux méthodes et procédés politiques ou culturels actuellement employés par nos gouvernants à l'égard de l'opinion publique, méthodes et procédés qui visent, de manière plus ou moins subtile, à plonger cette opinion dans un

→

Aujourd'hui jeudi dans **PARIS-JOUR**

LE NOUVEAU QUOTIDIEN DU MATIN

POURQUOI DES TRICHEURS ?

POURQUOI DES BLOUSONS NOIRS ?

Une grande enquête

de Jean-Marc THÉOLLEYRE

Prix Albert-Londres 1959

1. - LA RESPONSABILITÉ DES PARENTS
2. - LA RESPONSABILITÉ DU CINÉMA
3. - LA RESPONSABILITÉ DES H.L.M.
4. - LA RESPONSABILITÉ DE L'ARGENT

Cette grande enquête a été réalisée et écrite spécialement à l'intention des jeunes gens et de leurs parents

La lettre de « L'Express »

Ainsi, Radio-Moscou nous l'apprend, des « hommes perfectionnés » habitent quelque part dans le ciel, qui auraient atteint un degré d'évolution très supérieur à celui des Terriens que nous sommes.

Si les savants soviétiques ne nous donnaient, semaine après semaine, des manifestations concrètes de leur compétence, la déclaration du professeur Félix Segals pourrait n'engendrer qu'un souriant scepticisme.

Mais, aujourd'hui, la porte du rêve est entrouverte ; le Vatican a tenu à marquer que les chrétiens pouvaient, sans attenter au dogme, admettre la présence de la vie sur d'autres planètes ; le dialogue avec les étoiles est engagé.

Un homme perfectionné, comment cela est-il fait ? De ces satellites, de ces fusées, de tous ces « ils » qui virevoltent dans l'espace, nous pouvons tout savoir, tout comprendre, tout prévoir. Mais de cette machine mystérieuse dont chacun de nous possède en propre un prototype, l'Homme, comment imaginer la forme évoluée ? Et comment ne pas chercher à l'imaginer dès lors que l'on nous dit : elle existe !... et que les hommes de notre temps se cognent, chaque jour plus nombreux, la tête contre les murs en quête d'une raison de vivre, de souffrir et de mourir, en proie à cette « nausée métaphysique qui nous fait hoqueter des pourquoi »...

Les Autres, là-bas, ont peut-être trouvé la réponse !... A moins qu'ils n'aient appris à s'en passer.

Ce ne sont pas leurs engins cosmiques, ou leurs soucoupes volantes, que nous sommes anxieux de connaître. C'est leur faculté de souffrance ou de non-souffrance ; c'est la façon dont ils ont réussi à se délivrer des passions, c'est-à-dire de ce qui nous oppose les uns aux autres, tout en conservant des mobiles d'action assez puissants pour projeter des fusées dans l'espace.

Pour le peu que nous savons de nous-mêmes, les siècles ont passé sur l'homme sans que son organisme en ait rien acquis. Biologiquement, le plus récent de nos enfants est né aussi démuni que le plus lointain de nos ancêtres. La bête est demeurée la bête. Et la bête sécrète l'angoisse.

L'Homme Perfectionné, s'il existe, est-ce à une mutation physiologique qu'il doit sa délivrance ? Est-il crabe, selon Sartre ? Est-il produit d'éprouvette comme Huxley nous l'annonce ? Est-il guéri du mal d'avoir une âme, amputé de la peur comme de l'espoir, par une simple incision dans le cerveau ?

S'il n'a point expulsé l'angoisse métaphysique, l'Homme Perfectionné risque de n'être pas beaucoup plus avancé que nous.

Certes, nous sommes loin du temps où le progrès technique aura éliminé de la surface de la terre la faim, la maladie, les multiples raisons que les neuf dixièmes des habitants du globe ont encore de souffrir dans leur chair. Mais nous savons déjà que la victoire sur cette souffrance-là n'est qu'un pas, gigantesque mais relativement facile et en tout cas concevable, dans l'histoire de l'espèce.

Le spectacle des sociétés à haut standard de vie nous enseigne chaque jour que si, parallèlement à ce progrès-là, nous ne parvenons pas à fonder l'Homme de raison, nous n'aurons travaillé qu'à substituer une carence à une autre.

Puisque toutes les hypothèses sont permises, nous pouvons jouer à en formuler trois : le jour où le Terrien rencontrera le Martien ou le Vénusien ou le Saturnien, bref l'Homme de l'Autre Planète, il constatera :

1) Soit que, à quelques détails près, ils en sont au même point. Triomphants et misérables, n'ayant pour tout recours qu'une foi parfois chancelante en un système supérieur qui leur fournira la paix de l'éternité en récompense de leurs souffrances temporelles ;

2) Soit que, par le fait de quelques menues difféneces biologiques, l'Homme de l'Autre Planète est inapte à la souffrance, tout en demeurant apte à la création ;

3) Soit que, parce qu'il a quelques milliers ou millions d'années de plus que le Terrien, l'Homme de l'Autre Planète est devenu homme libre. « Est dite libre la chose qui existe d'après la seule nécessité de sa nature et est déterminée par soi seule à agir... Est libre celui qui est conduit par la raison seule, qui ne pense à rien moins qu'à la mort et dont la sagesse est une méditation non de la mort mais de la vie ».

Et il a réalisé la Démocratie parce que « la Démocratie est la vraie nature, la réalité, la perfection de la société comme la raison est celle de l'individu. La Démocratie est la raison de l'Etat ».

Du moins pensait-on ainsi au XVII[e] siècle, quand on s'appelait Spinoza.

Restent un nombre infini d'hypothèses dont les philosophes du dimanche dont je suis peuvent nourrir leurs rêves. L'important est peut-être que chacun de nous, si sa vie matérielle est assez décente pour lui laisser quelque disponibilité d'esprit, est contraint désormais d'écouter le cœur soudain exigu de la Terre, comme s'il n'était plus seul à battre la mesure du temps.

Françoise Giroud.

→

état de semi-léthargie en la persuadant progressivement qu'elle ne peut rien faire pour participer à la vie du pays par des voies proprement démocratiques. Il estime que son premier devoir est de mettre au jour les causes qui suscitent et entretiennent un climat de torpeur avant-coureur des pires régimes, et de lutter contre toues les formes de démission de l'esprit public.

Tous lecteurs de « L'Express », nous trouvons dans votre journal des informations précieuses sur les menaces qui exigent notre vigilance du point de vue de la défense des libertés...

Mais nos critiques les plus intelligentes ne serviront à rien si nous n'avons constamment le souci de dégager, de l'état présent des forces de gauche, des perspectives communes d'action. C'est à quoi nous souhaitons travailler.

Docteur Rodolphe Roblens.
134, route d'Espagne,
Toulouse.

La presse du cœur

1° Il est sans intérêt de pourfendre ou de défendre la presse dite du cœur. Il suffit de l'analyser objectivement. Votre correspondant, M. Berthet, de « La Vie des Métiers », pose en postulat qu'elle est nuisible, ce qui est une simple calomnie. L'absence d'arguments est la preuve de la partialité de sa critique. L'assimilation gratuite qu'il fait, pour les besoins de la cause, entre la « presse du cœur » et je ne sais quelle « presse du crime » confirme la malveillance calculée de son agression.

La presse dite du cœur est saine et, chaque semaine, elle se présente avec succès à la censure de la morale, qu'elle soit chrétienne ou laïque. Dire le contraire est un mensonge que sa répétition ne suffira pas à transformer en vérité.

La campagne de M. Berthet cherche à jeter le trouble dans l'esprit de ceux qui ne lisent pas les publications dites du cœur. Mais ceux à qui cette presse est destinée lui sont fidèles pour les raisons les plus valables : parce qu'ils en tirent profit, parce qu'ils connaissent par elle des auteurs qu'ils n'auraient peut-être jamais découverts, parce que ses thèmes habituels exaltent la recherche de ce qui est droit et honnête au travers des difficultés quotidiennes.

2° J'éprouve sincèrement la volonté qu'affiche M. Berthet, la même conviction, la même foi inébranlable, qui s'inscrivent dans le cadre des préoccupations de l'ensemble de l'opinion publique. Il est faux que ma presse soit interdite dans les patronages laïcs ou catholiques, et il suffit pour s'en convaincre de se reporter au classement des lectures à conseiller ou à déconseiller...

Cino Del Duca.

Réunions

● Où en sommes-nous, un an après le Référendum ? C'est ce que débattront les journalistes rassemblés en une Tribune, le vendredi 9 octobre 1959, à 20 h. 45, grande salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle, Paris (7[e]). Le public participera au débat qui sera mené par André Sauger, du « Canard enchaîné », avec Manuel Bridier, de « Tribune du peuple », André Carrel, de « L'Humanité », Marcel Fourrier, de « Libération » et un journaliste de « France-Observateur ».

● Le Centre du Landy organise, lundi 12 octobre, à 20 h. 45, salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle, Paris (7[e]), un meeting pour l'ouverture de pourparlers entre le gouvernement français et le F.L.N. Avec la participation de MM. Laurent Schwartz, Louis Martin-Chauffier, Claude Roy, Pierre Stibbe, Emmanuel d'Astier, Maurice Duverger et des représentants d'organisations politiques et syndicales.

Le réseau Fournier

Louis Fournier sera le jeudi 15 octobre à Remiremont et le vendredi 16 octobre à Nancy. S'adresser à M. Claude Aubel, Sapin-le-Roy, à Remiremont, et à Jack Lang, 37, rue de Phalsbourg, Nancy.

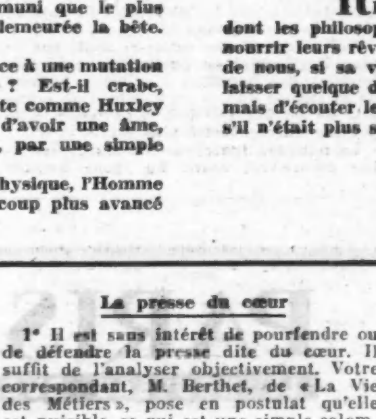
Mots croisés n° 208

Horizontalement. — 1. Aux grands hommes germaniques, la patrie reconnaissante. — 2. Son, temps se place après celui de l'argent. — 3. Feront un geste majestueux et productif. — 4. Assuré par des machines qui impriment les totaux. Ses cochons sont aussi connus que ses marrons. — 5. Grand bateau à fond plat. D'Eléonore à Henri Plantagenêt. — 6. Marque une petite surprise. Coule à l'est du sillon de Bretagne. — 7. Sciée à la longueur voulue. — 8. La victoire du charbon n'y survint qu'après celle de Condé. Enchante ou enchanté. — 9. Taille dans le vif. — 10. S'opposent à la concentration.

Verticalement. — I. Bien que son nom soit associé à une paix, a longtemps fait plus de canons que de beurre. — II. Marchèrent sans foncer. — III. Ville grecque, près de son golfe, qui a baptisé une guerre. Suffixe féminin, qui concerne une qualité, un état. — IV. Danse dans la rue, mais pas le 14 juillet. S'applique à Pilâtre de Rozier, ainsi qu'à l'artilleur de la chanson. — V. Ne suffit pas toujours à faire reculer l'ennemi. Dans l'édition, désigne l'absence de date. — VI. Préfecture à moins de deux heures de Paris. Lance le gant ou le relève. — VII. Amoureux classique mélomane. Bourguignon en jupons. — VIII. Premier terme d'un rapport.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	J	E	R	O	B	O	A	M
2	A	L	O	U	E	T	T	E
3	R	I	C	I	N	■	T	N
4	R	X	■	R	I	R	E	S
5	E	I	N	■	T	E	N	U
6	T	R	O	C	■	I	T	A
7	I	■	M	A	R	T	E	L
8	E	T	A	L	E	R	■	I
9	R	U	D	I	M	E	N	T
10	E	B	E	N	I	S	T	E

Solution du n° 207



GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

Gillio
Spécialiste de l'élégance masculine
GRAND CHOIX DE COSTUMES DEMI-SAISON
TISSUS EXCLUSIFS
7, boulevard Saint-Michel - PARIS
ODE. 22-71

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8[e]) - BAL. 19-60
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 450 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Couple jeune cherche J. F. AU PAIR + argent de poche pour s'occuper 2 enfants. Petite ville 30 km. de Londres. J. maison. Confort. Jardin. Ecrire L'Express, n° 4609, 29, rue de Marignan - 8[e]

PROPOSITIONS COMMERCIALES

Disposant **BRUXELLES** locaux industr., bureaux et organisation commerciale, cherchons à adjoindre à notre propre activité agence Bénélux pour industrie française comprenant ou non stockage ou transformation. Ecrire n° 4.600, L'Express, 29, rue de Marignan, Paris

REPRÉSENTATION (Offres)

Très bons Représentants possédant voiture, recherchés pour tous départements par importante maison sous-vêtements. Très forte commission, tous avantages sociaux. Ecrire ou se prés. JUMELSPORT, 347, r. St-Martin, Paris

Agence publicité rech. courtier libre pl. temps ou partiel pr. très import. annuaire inter-profession. Vente facile, larg. commission. Se présenter d'urgence P.E.P., 33, rue du Dragon (6[e]).

PROPRIÉTÉS (Vente)

HAUTES-ALPES, vends 1.000 m. alt. grde maison 24 m. × 10 à réparer, un étage, eau, électricité, plus 500 m2 terrain, climat, soleil, forêts, torrents, excursions. 1.500.000 fr. Ecr. HAVAS LYON [illegible]

APPARTEMENTS (Achat)

JEUNE MEDECIN achète appart. 3 ou 4 pièces confort ou possibil. QUARTIER LATIN ou RIVE GAUCHE. Ecr. MERCIER, 14, rue Duphot, Paris.

APPARTEMENTS (Echange)

SAINT-GERMAIN-DES-PRES - Maison XVIII[e], 3 pièces, entrée, cuisine, salle de bains, débarras, ch. de bonne, 3[e] étage sans asc., contre 4-5 p., 5[e] arr. de préf. Tél. LIT. 29-14 à part. du 12 oct.

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE MARIAGES 1[er] ordre. Sélection, haute réputation (25[e] année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

LOCATIONS (Demande)

PROFESSEUR dame seule cherche URGENT chambre plus cuisine, de préf. non meublée à Paris. Acc. repr justifiée. Ecrire Mme CORBEL, 110, bd Raspail-6[e]

LEÇONS

LEÇONS D'ANGLAIS Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford 7, square Delambre - PARIS (14[e])

COURS DE RUSSE (1[re], 2[e] et 3[e] année) par professeurs diplômés. Inscriptions chaque jour de 9 h. à 19 h. FRANCE-U.R.S.S., 8, rue de la Vrillière, PARIS (1[er]) - Tél. : GUT. 32-20

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES, PARIS
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LA NATION

Dialogue avec Mauriac

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*

LES choses se calment, hélas ! Il y a eu deux développements politiques très encourageants : la réaction des ultras à la déclaration du général de Gaulle et la réponse du F.L.N. Mais les jours passent, la réalité algérienne reprend son poids, les divergences s'éclairent de nouveau. Quoi ? va-t-on après avoir aperçu l'espoir un instant, reprendre la lourde marche dans l'ornière sanglante de la guerre ? Comme en octobre de l'an dernier, et tant de fois depuis...

L'espérance née en septembre, la presse de droite, nous dit François Mauriac, a voulu l'étrangler à peine née. Oui, cette presse, et les grands intérêts qui y sont liés, et ses complices dans l'Armée — toute cette coalition, qui tient la France depuis si longtemps, a eu peur un instant. D'où vient qu'elle paraisse rassurée ?

Car bien sûr nous comptons pour rien les excès de langage de quelques Lagaillarde ou Le Pen à Alger et la mauvaise humeur de quelques « indépendants-paysans » à Paris. Ceux-là, même M. Soustelle et même M. Lacoste n'ont jamais réussi à leur faire assez plaisir. Leurs criailleries ne suffisent pas à indiquer que l'on est sur la bonne voie ; ils crient toujours.

Mais enfin il est possible que nous y soyons tout de même, que ce ne soit pas par tranquillité d'esprit, mais bien par impuissance, que la houle extrémiste contre de Gaulle se soit à peu près apaisée à la veille de la rentrée. C'est possible. Et ici je voudrais, puisqu'il nous y invite, dialoguer avec François Mauriac (1) pour essayer de cerner le problème.

De Gaulle = Mendès ?

Il dit que nous avons su « dominer notre passion anti-gaulliste ». Nous ne méritons pas cet éloge, n'ayant jamais eu cette passion. Il suffit d'avoir connu un peu l'effroyable bouillon de culture qu'est la guerre algérienne, d'avoir vécu pendant quelques mois avec notre jeunesse qu'elle ravage, pour souhaiter passionnément que cette guerre prenne fin. Et si de Gaulle voulait se battre pour y parvenir, nous serions, à cet égard, aussi gaullistes que nous l'étions, comme veut bien le rappeler Mauriac, il y a dix-neuf ans. Allons-nous connaître cette immense satisfaction ?

Ecartons tout de suite ce qui ne fait l'objet d'aucun doute : le désir de de Gaulle est bien de régler le problème algérien, il n'est pas l'homme des ultras-pétainistes d'Alger ni des poujadistes de la métropole. Avec la gauche, il a donc actuellement, en commun, un souhait et certains adversaires. C'est ce que les graffiti d'extrême-droite, sur les murs des villes de France, nous rappellent partout, ces jours-ci, sous forme d'une équation schématique : « *De Gaulle = Mendès.* »

Est-ce exact sur l'essentiel, c'est-à-dire non pas sur les souhaits, non pas sur les sympathies, mais sur la *politique* ?

Quelle est donc, depuis la déclaration du 16 septembre, la politique gaulliste, d'après ce que l'on voit et ce que l'on croit savoir ? Les gaullistes intimes nous le confient : il s'agit d'user les résistances, d'avancer à pas soigneusement mesurés, de trouver des formules qui fassent « avaler » les choses et d'aboutir à la paix sans qu'à aucun moment cela se voie trop. Ainsi parlent les gaullistes de gauche. Pour les gaullistes de droite, l'arrière-pensée qu'ils prêtent au chef de l'Etat est d'affaiblir politiquement le F.L.N. par des offres libérales, et de s'appuyer sur un processus électoral contrôlé par l'Armée, pour amarrer solidement l'Algérie à la France ; de prendre ainsi l'O.N.U. et les Américains à leur jeu et de gagner du temps pendant lequel on francise l'Algérie, on y développe le plan de Constantine et les bataillons de harkis.

Laquelle de ces deux interprétations est la bonne ? Tout le génie de de Gaulle est que l'on n'en sache rien et que chacun choisisse celle qu'il préfère croire. Il est remarquable que quinze mois après son arrivée au pouvoir, il y réussisse mieux que jamais.

Les deux interprétations

Mais une chose est sûre. Que ce soit l'une ou l'autre politique qui corresponde aux intentions du chef de l'Etat, elles sont toutes deux mauvaises. Elles risquent, aussi différentes qu'elles soient, d'aboutir *pour la France* au même résultat.

La seconde, qui est bien sûr la pire, reviendrait simplement à poursuivre la guerre, en jetant du lest du côté des alliés et en se donnant bonne conscience. C'est la politique que suivit la France en Indochine en accordant tout — théoriquement — à Bao Daï, à la seule condition de ne jamais négocier vraiment avec les nationalistes. Ce serait: *De Gaulle = Queuille.* Le panache en plus.

La première serait bien plus intéressante. Elle consisterait à amener habilement la droite, les ultras, l'Armée à s'empêtrer tellement dans leurs contradictions que, tout à coup, l'affaire algérienne tomberait comme un fruit mûr. On en serait débarrassés. Ce fut la politique suivie pour le Maroc en 1955. On se souvient comment M. Pinay et le Glaoui finirent par se prendre les pieds au point de tomber à genoux devant le Sultan exilé et par accepter, sous un vernis diplomatique, l'indépendance. Ce serait : *De Gaulle = Edgar Faure.* La dignité en plus.

Cette dernière hypothèse, que nous susurrent chaque jour les « vrais » gaullistes, aurait sur l'autre l'immense avantage de substituer la paix à la guerre. Mais c'est tout. Je veux dire : en matière de politique française, en ce qui concerne l'avenir du pays, elle est tout aussi empoisonnée.

Se « débarrasser » de l'affaire algérienne n'est pas le tout. L'essentiel est *comment*.

Notre chance

Donner, à l'occasion d'un vote tel que l'a décrit de Gaulle — et en vérité par lassitude, par abandon — son indépendance à l'Algérie, ce serait préparer, tout autant que par la poursuite de la guerre, une France aigrie, humiliée, dominée par une Armée bafouée et rageuse.

Laisser « pourrir » l'affaire jusqu'à ce que les choses se dénouent d'elles-mêmes — comme on le fit pour le Maroc — c'est habile sans doute parce qu'on évite des heurts, des conflits politiques ; mais c'est le contraire d'un redressement, d'une volonté, d'un sursaut national. La paix en Algérie, par cette méthode-là, peut satisfaire M. Ferhat Abbas ou M. Bourguiba, on les comprend, mais pour nous elle préparerait de lugubres lendemains.

C'est à l'opposé que nous avons une chance à courir. A l'opposé de l'habileté, de la ruse et de la rhétorique.

Si l'on veut faire la paix, on le dit. Si l'on considère la négociation comme nécessaire, on l'affirme. Si l'on a une conception précise des rapports souhaitables entre la France et l'Algérie, on l'affiche et on la défend. On ne fait pas semblant de croire à la « pacification », pour amadouer les pacificateurs. On ne prétend pas refuser la négociation, pour endormir les jusqu'auboutistes. On ne joue pas à la pseudo-démocratie électorale pour faire plaisir aux délégués à l'O.N.U. Car tout cela débouche ou sur la guerre ou sur l'abandon — et dans les deux cas sur une France trompée, éreintée.

De face...

Non. On précise sa politique, on définit son objectif, on les fait comprendre au pays, puis l'on ouvre alors la négociation avec l'adversaire pour y parvenir. Aussi carrément, aussi clairement, aussi énergiquement que possible. On dissipe les équivoques et on annonce la couleur. Après quoi, le pays rassemblé derrière une politique nettement définie, on peut s'adresser aux nationalistes devant soi, comme aux factieux derrière soi, sûr d'être le plus fort. C'est la bonne vieille technique, inégalable, de la démocratie réelle. C'est Churchill en 40. C'est Mendès France en 54. C'est l'appel au peuple, le contraire du micmac avec les féodaux.

Cette méthode qui rend aux individus leur dignité de citoyens et qui seule confère aux chefs la vraie *force* politique, de Gaulle la connaît bien — il la pratiqua de 40 à 45. Et si demain il devait rencontrer les chefs du F.L.N. pour organiser avec eux la fin de la guerre et un nouveau départ, ce serait sa seule source de puissance et sa sauvegarde : avoir l'opinion à ses côtés dans un but ouvertement défini et adopté. Il l'aurait et il gagnerait... Mais jusqu'à présent il ruse, il manœuvre, il finasse, il invente des mots. Ce n'est pas une politique, ce sont des combinaisons qui, même si elles aboutissaient à la paix en Algérie, abaisseraient encore la France.

Il faut négocier l'affaire *de face*, comme à Genève pour l'Indochine et à Carthage pour la Tunisie. Non pas s'en débarrasser en catimini, comme à Aix-les-Bains et à La Celle-Saint-Cloud pour le Maroc.

Je sais bien que pour Bourguiba, Mohammed V et demain Ferhat Abbas, le résultat est le même. Mais pour les Français il y a une différence. Dans un cas on construit la République. Dans l'autre on la démolit. Cette République que vous appelez, cher François Mauriac, « le jeu » que nous aimons. Et qui nous importe bien davantage que « l'armure enchantée » de ce chevalier légendaire, que vous aimez.

J.-J. S.-S.

(1) Voir le « Bloc-Notes » en page 44.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE
offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boëtie

CORRESPONDANCES EXPRESS

P.S.A. : 100 ADHESIONS PAR JOUR A PARIS

● Depuis l'annonce de l'adhésion de M. Mendès France au Parti Socialiste Autonome, le texte qu'il a publié dans « L'Express » la semaine dernière, et la décision de onze anciens parlementaires S.F.I.O. de rejoindre le P.S.A., on enregistre chaque jour, au centre national du parti à Paris, plus de cent demandes d'adhésions nouvelles. Sans compter celles qui sont adressées directement aux Fédérations de province.

Parmi ces adhérents il y a — à côté d'anciens militants S.F.I.O. ou radicaux — une forte proportion de jeunes qui ne s'étaient jamais jusqu'à présent inscrits à un parti.

Ce « départ » du P.S.A. et le crédit qu'il rencontre auprès des élus municipaux de la S.F.I.O. dans de nombreux départements, inquiètent M. Guy Mollet. Il avait décidé de ne jamais parler publiquement du P.S.A. pour ne pas lui faire de publicité. Mais il vient d'y être contraint et, pour la première fois, il a publié cette semaine un éditorial dans « Le Populaire » pour mettre en garde ses militants.

L'une des adhésions les plus remarquées est celle de M. Tanguy-Prigent, leader de la Fédération S.F.I.O. du Finistère. Rejoignant le P.S.A. il a déclaré : « Aussi douloureux que cela soit pour moi, j'affirme que la S.F.I.O. est intégrée définitivement au régime de l'injustice et du profit. Elle est condamnée à une mort rapide... Nous voulons maintenant réunir enfin une vraie gauche. »

MM. Depreux, Mendès France et Tanguy-Prigent doivent tenir une première réunion publique à la Mutualité le 14 octobre.

LA P... DE M. MARÇAIS

● M. Philippe Marçais, député d'Alger, s'est élevé contre la déclaration du général de Gaulle. Il écrit dans « Le Monde » pour exiger « qu'on joue la France contre l'anti-France, qu'on en ait la décision inébranlable... C'est le démon de l'indétermination qu'il eût fallu, et qu'il faudrait plus que jamais, exorciser ».

Ces phrases patriotiques du député d'Alger sont intéressantes à rapprocher de la déclaration qu'il a faite récemment à un déjeuner où il était invité avec la délégation des journalistes anglais qui a été officiellement reçue en Algérie. Devant MM. Crossman (député, envoyé du « New Statesman »), Mac Donald (rédacteur diplomatique du « Times »), Midgeley (rédacteur diplomatique de l' « Economist ») et Clark (rédacteur diplomatique du « Daily Telegraph »), M. Marçais a déclaré, en réponse à une question posée sur l'éventualité d'une solution libérale du problème algérien : « La métropole est une putain. Nous l'avons déjà violée une fois. Nous la violerons chaque fois qu'il faudra. »

CONTRE-TERRORISME : L'AFFAIRE BERTHOMMIER ET LES AUTRES

● L'arrestation à la frontière franco-belge de l'ex-député poujadiste Berthommier et de l'ancien parachutiste Claude Housseaux qui transportaient dans leur voiture une bombe au plastic a apporté cette semaine à la presse belge une preuve supplémentaire de l'existence active en Belgique de la « Main Rouge ». Pendant tout le mois de septembre une série d'articles parus en particulier dans la « Libre Belgique » et dans « La Gauche », a fait le bilan des activités des réseaux contre-terroristes français à l'étranger.

Cette liste recoupe point par point les déclarations faites au cours d'une conférence de presse par M. Heinz Wolf, procureur général auprès du tribunal de Francfort, au mois d'avril de cette année:

— En septembre 1956 un extincteur piégé explose au bureau d'un trafiquant d'armes de Hambourg, M. Schluter. Deux personnes sont blessées. Quelques mois plus tard la voiture de M. Schluter explose dès que ce dernier appuie sur le bouton de contact : sa mère est tuée, il est grièvement blessé.

— Dans la nuit du 30 septembre au 1[er] octobre 1958 le cargo « Atlas » explose dans le port de Hambourg. Les experts ont prouvé qu'il avait été miné trois jours plus tôt dans le port d'Anvers. Le 3 mars 1959 M. Puchert, un marchand d'armes qui aurait affrété l' « Atlas », était assassiné dans sa voiture tandis qu'à Genève l'un de ses correspondants suisses, M. Marcel Léopold, était tué par une fléchette empoisonnée.

— En mars 59 le cargo égyptien « Alkahira » explosait dans le port d'Ostende après une escale à Anvers. Ce navire était soupçonné de transporter des armes, comme le yacht norvégien « Emma » qui explosa au large de Tanger.

— Enfin assassinat de l'avocat F.L.N. Aït Ahcène, sur la route de Bonn à Godesberg, de Tahar Souelem à Sarrebruck, du Tunisien Boulouf à Rome.

Pour la presse belge, comme pour le procureur de Francfort, les activités des contre-terroristes sont liées à celles du 2[e] Bureau français et le nom le plus souvent cité est celui du colonel Mercier qui avait dû quitter la Suisse après le suicide du haut fonctionnaire helvétique, M. Dubois, compromis dans la fameuse affaire des « tables d'écoute ». Depuis, le colonel Mercier aurait fait de très fréquents séjours en Belgique.

L'arrestation de M. Berthommier et de ses complices va faire ressortir de l'ombre des dossiers oubliés. En particulier ceux des attentats au plastic qui eurent lieu l'année dernière à Etampes — où demeure M. Berthommier — contre la perception et à Quincy-sous-Sénart, contre une caserne de C.R.S. L'enquête peut rebondir à la fois en métropole et en Algérie où, mardi, des perquisitions ont été effectuées, notamment au siège d'une organisation ultra dépendant du « M.P.13 ». En effet, bien qu'il soit renié aujourd'hui par le « M.P. 13 », les liens étroits de M. Berthommier avec ce mouvement n'en disparaissent pas pour autant. A Alger, M. Berthommier fréquentait les milieux qui se sont illustrés dans l'affaire de la villa des Sources, l'attentat contre le général Salan et le 13 mai, c'est-à-dire des activistes comme M. Orthiz, des comploteurs comme le docteur Martin, de la Cagoule, et le « journaliste » belge Joly.

C'est M. Berthommier, alors qu'il était député poujadiste, qui déclarait le 29 novembre 1957 à la tribune de l'Assemblée : « Nous ferons silence quand Mendès France sera en Haute Cour. »

A L'ELYSEE M. MAILLARD REMPLACE M. BŒGNER

● M. Jean-Marc Bœgner a annoncé trop tôt à ses amis qu'il succéderait à M. Georges Gorse à l'ambassade de France à Tunis. A l'Elysée, on cherche à éviter de donner l'impression que l'on veut changer de politique à l'égard de la Tunisie. M. Gorse conserve donc pour l'instant ses fonctions et il recevra plus tard une belle ambassade : Ankara, qui devait d'abord échoir à M. Bœgner, ou Rio. M. Bœgner attendra donc.

C'est M. Pierre Maillard, 43 ans, directeur politique du Conseil de l'Europe, qui le remplacera à l'Elysée. Alors qu'il était sous-directeur d'Afrique-Levant au Quai d'Orsay, le souci du maintien des intérêts français en Orient amena M. Maillard à prendre position, à l'époque, contre la participation française au Pacte de Bagdad, et un peu plus tard contre l'expédition de Suez qu'il désapprouva catégoriquement. D'une manière générale, M. Maillard a toujours témoigné du désir de tenir le plus large compte des « courants nouveaux » qui se manifestent dans le monde actuel.

QUI EST M. GERARD SPITZER ?

● M. Gérard Spitzer vient d'être arrêté pour « complicité dans une affaire d'atteinte à la sécurité de l'Etat ». On l'accuse d'avoir été en relation avec des nationalistes algériens. Toute la presse l'a aussitôt présenté comme un des responsables du terrorisme.

Cependant, une perquisition de trois heures au domicile de M. Spitzer à Paris n'a fourni à la D.S.T. aucune pièce à conviction.

Qui est M. Spitzer ? Le directeur-gérant de « La Voie communiste », le journal des opposants communistes qui ont été exclus ou qui ont quitté le parti après Budapest.

Ses amis politiques ont publié un communiqué déclarant : « Voici que s'imposent les solutions que nous avons toujours préconisées : reconnaissance de l'autodétermination, négociation avec les combattants algériens. C'est à ce moment que l'on arrête Gérard Spitzer. Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher cette arrestation des poursuites déjà engagées contre tous ceux qui luttent pour la solution négociée du conflit algérien. »

ALGERIE : UNE OPINION ANGLAISE

● Le bulletin confidentiel d'information des hommes d'affaires britanniques analyse cette semaine la situation en Algérie après les déclarations du général de Gaulle et la réponse du G.P.R.A. Sous le titre « Pas encore de conversations avec les Algériens » le bulletin anglais écrit :

« Les conditions posées par le général de Gaulle impliquent clairement que le F.L.N. devrait disperser son armée et abandonner sa prétention au titre de gouvernement. La dispersion de l'armée serait la suite logique d'un accord de cessez-le-feu mais elle ne pourrait le précéder. La dissolution du gouvernement est improbable à moins que le F.L.N. n'obtienne la garantie que ses membres pourront, à leur retour en Algérie, créer un parti politique faisant campagne pour l'indépendance — si c'est là ce

HARLEY
8, Bd de la MADELEINE, PARIS-9e
PARDESSUS SPECIAL VOITURE
TISSU D'IMPORTATION :
28.500 francs
COSTUME AUX MESURES
EN EXCELLENT PEIGNÉ
depuis
39.500 francs

qu'ils souhaitent. S'il apparaissait que de telles garanties pourraient leur être offertes — et elles sont implicites dans les déclarations de de Gaulle — cela suffirait à justifier l'affirmation du F.L.N. selon laquelle il est prêt à discuter « les conditions politiques et militaires d'un cessez-le-feu ».

« Le fossé entre les termes du Président de Gaulle et ceux de la réponse rebelle pourrait donc être surtout formel et par conséquent franchissable. Les rapports de Tunis indiquent que le président Bourguiba est intervenu très fermement pour que le F.L.N. accepte les offres du général de Gaulle ; celles-ci sont, en effet, conformes à la théorie de Bourguiba selon laquelle les objectifs nationalistes sont plus aisément atteints par des moyens politiques que par la guerre...

« Il paraît certain que le terrain est plus favorable qu'il ne l'a jamais été pour des contacts officieux entre les Français et les Algériens, probablement par l'entremise d'intermédiaires. »

« FRANCE », Cdt CROISILE, SERA LANCE EN MAI 1960

● Le commandement du paquebot « France », qui sera lancé à Saint-Nazaire le 11 mai 1960, faisait l'objet d'une compétition discrète mais très vive entre tous les commandants chevronnés de la Compagnie Générale Transatlantique. C'est le commandant Croisile qui vient de l'emporter. Il a été nommé officiellement cette semaine. Le commandant Croisile, qui commande actuellement « Liberté », était entré à la Compagnie Générale Transatlantique comme lieutenant stagiaire en 1935. C'est sur « Normandie », en 1937 et en 1938, qu'il fit son apprentissage. « France », d'une longueur de 315,50 mètres, déplacera en charge 55.000 tonnes, sa puissance sera de 160.000 chevaux, sa vitesse de 31 nœuds. Il sera affecté à la ligne transatlantique.

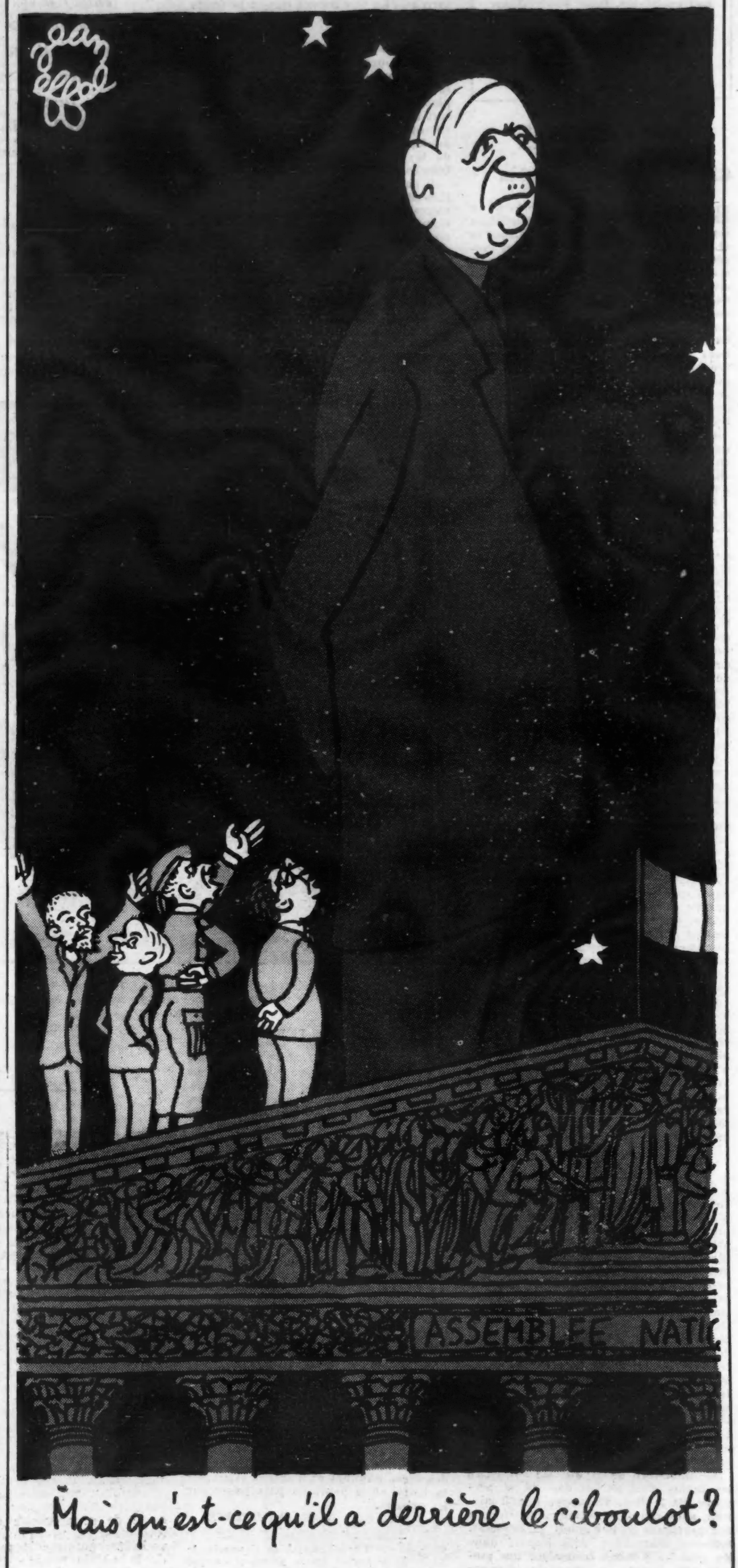
U.N.R. : LE PRIX DE L'UNITE

● Après les remous créés en son sein par la déclaration du 16 septembre et par la création du Rassemblement pour l'Algérie Française, l'U.N.R. se présente, au moment de la rentrée parlementaire, comme un parti uni : M. Terrenoire a manifesté sa confiance dans la cohésion du groupe qu'il préside en souhaitant que le débat sur l'Algérie soit suivi d'un vote.

Le 18 septembre, les partisans de la « francisation » s'étaient séparés des autres membres du comité central parce qu'ils n'avaient pu obtenir l'insertion dans le communiqué d'une allusion « aux promesses faites en juin 1958 par le général de Gaulle aux Français musulmans ».

Ils ont obtenu satisfaction le 29 septembre. Le comité central U.N.R. a, en effet, voté à l'unanimité moins une voix — celle de M. Thomazo — un texte qui proclame le soutien inconditionnel à la politique algérienne du général de Gaulle mais qui ajoute : « l'Union... contribuera à assurer la promotion humaine civique et économique des masses algériennes afin que les promesses qui leur ont été faites soient tenues intégralement. »

L'AUTRE FACE...



— Mais qu'est-ce qu'il a derrière le ciboulot?

Il est indispensable que l'opinion française soit informée sur tous les aspects de la guerre d'Algérie. C'est pourquoi nous publions ce document dans notre édition métropolitaine. Dans nos éditions à destination de l'Afrique du Nord et des pays étrangers, il ne figure pas : c'est un problème à régler entre Français.

L'EXPRESS.

TÉMOIGNAGE

Cinq mois à Berrouaghia

BERROUAGHIA est une prison en Algérie. Il paraît que les conditions sont un peu moins terribles à Lambèse et meilleures à Maison-Carrée. On l'espère. Mais qui connait vraiment une prison, s'il n'y a pas séjourné ? Nulle commission d'enquête n'explorera jamais une prison comme Berrouaghia, un monde replié sur lui-même, dont les rouages travaillent à broyer la personne humaine, tandis qu'il présente à l'extérieur le visage toujours correct de l'ordre administratif. Par bonheur, ce bagne n'est pas encore complètement cadenassé, comme d'autres le furent naguère. Des hommes en sortent quelquefois. Et ce qu'Alleg a fait pour la torture, Jean Farrugia le fait pour un certain système pénitentiaire algérien. Ce qu'il décrit nous entraine dans un monde où, de proche en proche, il ne peut exister d'innocent.

Le tueur de la nouvelle lune est une exception : sa perversité ne met pas en cause son peuple ni l'espèce humaine. Mais la prison de Berrouaghia, quelle que soit la situation des autres prisons d'Algérie, ne peut être traitée comme une exception. Qu'un groupe d'hommes s'y livre depuis des années à des pratiques aussi répugnantes, cela fait système : un système significatif en lui-même, mais bien davantage encore par tout ce qu'il suppose de permissions, de complicités. La prison concentrationnaire de Berrouaghia au sein de l'ensemble répressif algérien, au sein de la République... si l'on y réfléchit, la chose dépasse de loin l'irrégularité, le scandale ; elle nous apprend que le mal contre lequel nous luttons n'a pas que la forme abstraite d'une politique, mais s'est incarné, s'est installé dans nos institutions.

L'homme qui raconte ses cinq mois de détention à Berrouaghia a été condamné aux travaux forcés à perpétuité comme militant du F.L.N. et du P.C.A. C'est en quelque sorte un récidiviste puisqu'il fut déporté autrefois à Dachau (matricule 77.721). On remarquera qu'il ne puise pas dans ses souvenirs, qu'il n'esquisse aucune comparaison, qu'il donne une relation strictement limitée à son objet. On est pourtant forcé de constater que plusieurs des éléments qui appartiennent à la définition du monde concentrationnaire se retrouvent à Berrouaghia : non seulement l'accueil des convois, la « promenade » dans le froid et les corrections publiques, mais surtout la hiérarchie des gardiens : en haut, des chefs racistes dont la brutalité s'est manifestée déjà durant l'occupation et qui n'ont plus rien à perdre ; parmi les surveillants, plusieurs détenus de droit commun, dont certains appartiennent à la race méprisée, mais qui se sont compromis avec les « maitres » et les servent avec d'autant plus de sauvagerie.

★

Depuis vingt ans, les prisons d'Algérie sont restées en dehors du progrès qui a amélioré les prisons françaises ; bien plus, un décret de Robert Lacoste les a soustraites à l'autorité directe du ministère de la Justice. Et parce qu'il faut être juste envers les bourreaux, nous devons noter encore ceci : les gardiens de prison se sentent solidaires de la répression, surtout dans les zones d'insécurité, ils ont peur — peur de ceux qui sont dedans et peur aussi de ceux qui sont dehors. Ils tiennent, mais ils se sentent tenus. C'est pourquoi ils frappent et ils s'acharnent. Ils représentent l'issue extrême d'une situation qu'on recouvre sans cesse de nouveaux mots charmants — Algérie française, pacification, fraternisation — et par là ils expriment une réalité qu'on ne peut regarder sans brûlure.

Le ministère de la Justice est entre les mains d'un ancien déporté et personne n'a le droit de supposer qu'il laissera, sans réagir, continuer et s'étendre des pratiques qu'il connait maintenant. Edmond Michelet a déjà imposé dans les grandes prisons françaises des mesures d'humanité en faveur des détenus algériens. Mais des affaires comme celle de Berrouaghia ne peuvent rester entre nous, elles dépassent la bienveillance d'un homme et la compétence d'une administration, ce sont les affaires de l'humanité. Au surplus, la récente aventure de « La Gangrène » nous a instruits sur les limites de la bonne volonté officielle.

« Croyez-vous donc que nous soyons obéis ? » me lançait un ministre que je pressais à ce propos. S'il ne s'agissait de la souffrance d'hommes livrés au bon plaisir des tortionnaires, s'il ne s'agissait d'un commun déshonneur, on rirait en entendant les dirigeants de la Vᵉ République s'abriter derrière les excuses de la IVᵉ. Ils ont demandé et obtenu tous les pouvoirs : qu'ils s'en servent !

Il paraît que, pour rétablir l'autorité, il faudrait déplacer deux mille fonctionnaires. Mais si l'on essayait d'abord d'en sanctionner une dizaine, les autres rentreraient probablement dans l'ordre. Des surveillants qui cognent, un directeur qui laisse faire, ce sont des gens capables d'entendre un certain langage de commandement. Est-ce donc devant eux que tremble le gouvernement de l'État restauré ?

Peut-être un lecteur se dira : fallait-il parler maintenant de Berrouaghia ? Ces choses-là, l'expérience prouve qu'il faut les dire dès qu'on les connait.

Depuis des années, ce n'est jamais le moment aux yeux des timides et des prudents. Et depuis des années, les grands et petits Berrouaghia alimentent la guerre en victimes et en bourreaux. Il est vrai que ces derniers jours, un grand pas a été fait vers la paix. Mais la paix ne dépend pas seulement de l'éclaircissement du langage : il y faut des gestes positifs, et non pas d'un seul côté. Les autorités françaises doivent décréter la fin des tortures et de l'inhumanité dans les prisons, les camps et les salles de police. De son côté, le F.L.N. arrêterait l'action de ses terroristes. Ainsi, l'on briserait l'enchainement de la haine.

Or, précisément, le lendemain du jour où Ferhat Abbas a lu sa déclaration, un Conseil interministériel, présidé par Michel Debré, décidait le principe du transfert en Algérie des détenus algériens de la métropole, en particulier des 2.000 « assignés à résidence » du camp de Vadenay. Au moment où l'opinion française espère la fin de la guerre, le gouvernement prendra-t-il la responsabilité de renforcer les effectifs de Berrouaghia, de Lambèse et d'ailleurs — c'est-à-dire de renforcer la guerre d'Algérie dans son expression la plus atroce ? Changer les mots, c'est bien, mais il y a aussi une réalité humaine à changer : des êtres humiliés et d'autres avilis par la haine et la peur. La paix passe par les prisons.

J.-M. DOMENACH.

● *Voici le rapport de M. Jean Farrugia (matricule 77.721 à Dachau) à ses anciens camarades de la Résistance. Alerté par ce document, le ministre de la Justice (matricule 52.579 à Dachau) essaye maintenant d'agir en Algérie.*

Mes chers Camarades,

TRANSFÉRÉ d'Algérie le 1ᵉʳ juin 1959 avec d'autres compagnons condamnés comme moi pour avoir lutté pour l'indépendance de notre pays, je ne peux m'empêcher maintenant que les circonstances me le permettent, de dénoncer à l'opinion française et internationale en général, ainsi qu'à tous mes anciens camarades de la Résistance française en particulier, le régime de terreur exercé dans les bagnes algériens.

LE DÉFILÉ DES DÉPORTÉS A LA LIBÉRATION (1).
« Ce que vous avez connu comme moi du temps de la Résistance... »

(U.F.P.)

(1) Parmi eux, Jean Farrugia, le 3ᵉ à partir de la gauche, marqué d'une croix.

Ils sont toujours là

BERROUAGHIA, où j'ai passé plus de cinq mois, était jusqu'en 1914 un des postes fortifiés qui jalonnaient la route du Sud-Algérien. Il fut par la suite désaffecté pour être transformé en centre pénitentiaire. Le rôle de ce pénitencier consistait à fournir des « commandos de travail » à bon marché aux vastes domaines, qu'une poignée de gros colons, tous anciens collaborateurs actifs de Pétain-Hitler, possèdent. Du lever au coucher du soleil, les prisonniers étaient, avant le 1ᵉʳ novembre 1954, astreints à défricher les plantations d'alfa, de tabac, de vigne, etc., en échange d'une maigre soupe, de mauvais traitements et parfois la mort. Les archives de la prison doivent naturellement classer sous la forme rituelle de « mort naturelle » les innombrables prisonniers morts dans les cachots ou dans les « chantiers », enterrés sur place, parfois encore vivants. D'ailleurs, malgré le silence et la terreur imposés aux prisonniers, les scandales finirent à maintes reprises par éclater, puisque plusieurs surveillants furent, avec sursis il est vrai, condamnés. Néanmoins, ces surveillants occupent toujours leur emploi et n'ont pas cessé de se conduire en véritables tortionnaires, presque tous anciens vichystes notoires et membres actifs de la « Main rouge » en Algérie. Le premier surveillant, L... (trente ans de service) a été condamné à cinq ans avec sursis après la Libération, en 1945, pour mauvais traitements envers des antifascistes prisonniers de 1940 à 1942. Il est également responsable de plusieurs morts suspectes depuis son entrée en fonction à Berrouaghia. Il poussait le « zèle » jusqu'à appliquer un appareil dans la bouche des prisonniers, afin de les empêcher de manger le raisin qu'ils vendangeaient...

Le surveillant P... a été condamné avec sursis pour homicide. Le surveillant G... a été condamné avec sursis pour homicide et, dernièrement encore, un surveillant a été emprisonné à Blida pour avoir abattu un prisonnier dans l'infirmerie, au mois de mars 1959. Je passe sur des détails : prisonniers punis pour des délits futiles qui, au bout de quelque temps passé dans les cachots noirs et humides, préférèrent le plus souvent en finir avec les tortures journalières, privations de nourriture, enchaînés presque nus, en se pendant ou en se fracassant la tête contre les murs, quand ce n'était pas les geôliers qui le faisaient. Dernièrement, deux prisonniers se sont pendus par suite de dépression nerveuse provenant des brutalités ou tortures. Un condamné inculpé dans l'affaire de l' « Athos » s'est pendu au mois de novembre 1958 dans la cellule n° 77 du bloc cellulaire. Le deuxième s'est pendu au mois d'avril 1959 dans une cellule du deuxième étage du bloc cellulaire — ce dernier condamné à cinq ans devait être libéré au mois de juin 1959.

A l'arrivée des convois

A l'arrivée des convois provenant des diverses maisons d'arrêt, tous les surveillants étaient mobilisés pour la « réception » des détenus.

En présence du directeur, du sous-directeur et du surveillant-chef, les coups de poings, de pieds et tuyaux en caoutchouc pleuvaient sur les prisonniers. Le sang giclait de partout. Le convoi du 30 avril 1959 fut particulièrement maltraité. L... en tête, le premier surveillant A... leurs sbires spécialistes des matraquages, tels que les surveillants A... et M... S..., B..., A... S..., T..., M..., B..., L..., M..., P... (déjà cité plus haut), K... se comportaient à ces occasions en véritables S.S. La visite médicale des convois se faisait devant un médecin qui se transformait en juge d'instruction et renvoyait, après plus d'une heure, déshabillés dans le froid, les détenus politiques en les insultant ou les menaçant du cachot. C'est ainsi que plusieurs prisonniers, blessés par suite des combats ou tortures, subis dans les locaux de police ou l'armée furent et sont restés sans soins. Voici quelques exemples entre des centaines : Toujeb Azzouz Mohamed, jeune combattant blessé gravement dans un accrochage et arrêté à la frontière marocaine, est, depuis douze mois, laissé sans soins, malgré sa jambe brisée par des éclats. Ce dernier se trouve à la salle n° 4.

Boualem Bey, qui a une déformation de la colonne vertébrale des suites de tortures endurées pendant plusieurs jours, est également sans soins ; mieux, le directeur de la prison l'a menacé du cachot s'il se représentait à la visite médicale. Je passerai sur les conditions qui ont rendus fous des dizaines de prisonniers, tels Bisker, devenu fou par suite de mauvais traitements subis à Berrouaghia : Abdelkria (douanier à Oran) ; Alsace, Matées, Sidi, fous ou neurasthéniques des suites de mauvais traitement... Ces prisonniers, qui sont à la salle n° 1, nagent dans leurs excréments.

La vie quotidienne

Pour être véritablement soigné, il est de notoriété publique que le médecin ne dédaignait pas de recevoir des familles de détenus des « avantages » qui se traduisaient pour les bénéficiaires par leur envoi à l'infirmerie pour se reposer. C'était les bénéficiaires eux-mêmes qui s'en vantaient.

Notre situation matérielle était des plus précaires. Parqués dans des anciennes écuries, chaque détenu disposait de 0,35 m d'espace. Une maigre paillasse, des vieilles couvertures remplies de vermine constituaient notre couchage. Trois w.-c. et quatre robinets pour 120 à 150 détenus étaient les seules possibilités d'hygiène. Jusqu'au mois d'octobre 1958, une salle de douche vétuste de dix personnes était une véritable torture — à coups de pieds et de tuyaux

(Dalmas.)

Un contingent quittant Berrouaghia.
« La paix passe par la prison. »

de caoutchouc, 1.700 détenus étaient « douchés » en quatre heures — qui se déshabillaient en plein air avec 0,50 m de neige en hiver. Depuis octobre 1958 la douche fut, au grand soulagement, supprimée.

Le matin, après le réveil, on sortait dans les cours pour boire notre café. Selon le surveillant, on pouvait tourner en rond deux par deux jusqu'à la soupe du matin ou de l'après-midi. Par contre, et le plus souvent quand un surveillant, tel que André A... et M... S..., B..., S..., M..., P..., L..., K..., B..., nous « gardait », on passait toute la journée assis, à même la boue, par toutes les intempéries, sans bouger et parfois sans pouvoir parler. Des prisonniers tuberculeux, vieillards, malades de toutes sortes, gelaient de froid ou tombaient d'insolation l'été.

Notre tenue vestimentaire était constituée de défroques provenant de vieux stocks d'anciens prisonniers italo-allemands, les chaussures éculées.

La nourriture journalière était infecte, servie dans des conditions d'hygiène déplorables. Il n'en est de meilleures preuves que les troubles digestifs extrêmement fréquents de la grande majorité des détenus, le très grand nombre de scorbuts frustes (gengivorragies, langues rouges et dépapillées, troubles intestinaux, diarrhées très fréquentes et ballonnements, troubles nerveux, insomnies), d'avitaminoses variées et les états plus ou moins graves de déficiences physiologiques dont les manifestations les plus évidentes et les plus aisément contrôlables sont l'amaigrissement important de tous les prisonniers et leur degré d'anémie. Tout ceci est aggravé chez ceux qui manquent d'argent et ne peuvent remédier à l'insuffisance de la nourriture fournie par l'administration par l'achat de produits à la cantine.

Appliquer la discipline

Je signale en passant qu'il n'existe pas de soins dentaires et que le seul remède est l'arrachage pur et simple des dents par le médecin ou le plus souvent par un détenu, faisant office d'infirmier, et ce sans anesthésie aucune.

En ce qui concerne le courrier, le « règlement » de Berrouaghia autorisait quatre lettres par mois. En réalité, nos parents ne recevaient qu'une lettre ou deux et encore vingt jours ou un mois après. Le plus souvent, notre courrier passait à la poubelle. Naturellement, la « censure » de la prison punissait les rares détenus qui osaient dans leurs lettres se plaindre du régime pénitentiaire. Ces punitions s'accompagnaient de sévices les plus odieux.

Pour le parloir, il en était de même. Les rares familles pouvant se déplacer jusqu'à Berrouaghia et les détenus étaient l'objet d'une garde spéciale et malheur au détenu qui aurait osé se plaindre à ses parents. Le cachot et les sévices l'attendaient. Tel fut le cas pour le détenu Blasco, au mois de septembre 1958, et qui, depuis, a des crises de neurasthénie. Blasco, originaire d'Cran, se trouvait à la salle 9 avant son transfert en France. Les responsables de ces cas typiques sont : le directeur, le chef S..., L..., S..., les deux S... et B..., spécialistes des mauvais traitements.

Dans les salles, la direction de la prison donnait « carte blanche » aux prévôts, tous condamnés de droit commun, pour appliquer la discipline, c'est-à-dire provoquer, maltraiter ou se livrer à des actes « contre nature » envers les prisonniers. Dernièrement encore, le 7 mai 1959, le prévôt de la salle 13, nommé H..., se livrait pendant la nuit à des actes contre nature contre un jeune prisonnier ; il fut rossé par l'ensemble de la salle. A ses cris, une vingtaine de gardiens, avec en tête L..., S..., S... et K..., se ruèrent sur une dizaine de détenus dénoncés par le prévôt. En sang, nus et la tête rasée, ils passèrent la nuit au cachot.

Ce même sous-directeur

Le mardi 6 mars 1959, jour de distribution du courrier, le surveillant préposé (M. S...), raciste notoire, qui ne manquait jamais de provoquer, d'injurier ou de frapper les détenus, ne put, ce jour-là, s'empêcher de répéter ses provocations.

Rassemblés et attendant l'appel éventuel de nos noms, ce surveillant injuria plusieurs détenus, frappa même l'un de nos camarades de cellule, le nommé Lounis Amirouche. Devant la réprobation des détenus, manifestée par des protestations hardies de quelques détenus dont je faisais partie, je fut emmené, ainsi que Amirouche, au cachot, où dès notre arrivée les « spécialistes » surveillants : B..., A... S..., S..., S.. nous frappèrent sauvagement avec les mêmes procédés cités plus haut, tout nus et la tête rasée. Personnellement, je fus blessé sur diverses parties du corps et notamment la tête. Puni huit jours de cachot, je subis de mauvais traitements, injures et humiliations. Pendant un mois, je ne pus m'alimenter que de liquide et pendant quinze jours je fus pris de malaises et de vertiges. D'autres exemples plus significatifs montrent certains aspects des méthodes employées à Berrouaghia. Vers l'automne 1957 des patriotes prisonniers, tels Kebaïli Ahmed, ancien champion cycliste ; Ben Naceur, commerçant ; Benhamda furent torturés à l'eau, l'électricité, sans parler des coups de bâton et autres, par des policiers de Blida ou Medea, que l'ancien sous-directeur (M. F...) avait coutume de faire venir pour des délits futiles. Il participait lui-même aux « interrogatoires » qui duraient parfois plusieurs jours.

Ce même sous-directeur était le dirigeant actif de la « Main rouge ». A ce titre, il dirigeait avec d'autres gros colons les représailles des populations musulmanes. Enfin, je dois dire aussi que certains surveillants, racistes notoires, nous lançaient des menaces de mort bien précises, comme ce fut le cas pour Guerroudj Abdelkader et moi-même pendant les huit jours que j'ai passé au cachot. Ces surveillants sont : B..., les frères S... et S... A...

Les prisonniers patriotes condamnés à de fortes peines en général, de même que ceux des détenus patriotes les plus estimés des prisonniers, peuvent être considérés comme des otages du fait de la *terreur et le silence le plus complet* par un isolement intégral avec l'extérieur.

Je pourrais citer longuement d'autres scandales qui se sont produits dans d'autres prisons, en particulier à Lambèse, ancienne forteresse située à quelques kilomètres de Batna (Constantine), des faits rapportés par de jeunes militaires se trouvant avec moi sur « Ville-d'Oran », et qui avaient refusé de porter les armes contre le peuple algérien, confirment ceux déjà connus.

Le directeur de Lambèse assistait et ordonnait aux surveillants de frapper les détenus. Mieux, le convoi du 27 septembre 1958 fut « réceptionné » à coups de chaîne de bicyclette. Un jeune soldat, Francis Renda, condamné à deux ans de prison pour refus de porter les armes, fut maintenu, malgré ses hurlements, sous la douche brûlante par cinq gardiens. Brûlé au deuxième degré, il fut trois jours après rapatrié en hâte vers une prison de France afin d'éviter le scandale. Parmi ces cinq gardiens, il y avait MM. B..., R... et P... Quant aux cachots, le prévôt cellulaire, M... K..., dit « Sanglier », condamné de droit commun à vingt ans pour crime, viol et vol qualifié, avait carte blanche du directeur pour maltraiter ou torturer les détenus punis.

L'ancien sous-directeur de Lambèse, M. P... et P. avaient été condamnés à des peines de prison avec sursis après la Libération de 1945 pour mauvais traitements envers des antifascistes algériens. M. P... est toujours en fonction à Lambèse.

Voilà, chers camarades...

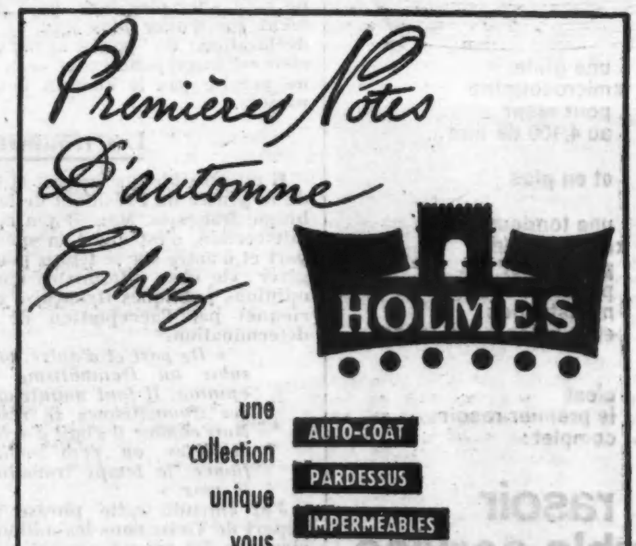
Je m'abstiens de parler des prisons d'Oran, Alger, Constantine, car elles sont tristement célèbres et leur réputation n'est plus à faire, comme à Boufarik, le directeur de cette prison permettait aux membres de la « Main rouge », civils ou militaires, de rentrer dans la prison pour frapper sauvagement les détenus. Ces faits m'ont été rapportés par un ancien détenu de cette prison, actuellement à Berrouaghia. Ce détenu se nomme Ahmed Cherchali, n° 5733 ; il fut l'objet lui-même de ces brutalités.

Naturellement, parfois, une prétendue « commission » préfectorale faisait une apparition rapide. Malheur aux détenus qui se seraient plaints. De suite après le départ de ces « commissions », c'était le cachot et toute la suite que cela comportait.

Voilà, mes chers Camarades, certains aspects du régime qui ont toujours dominé et restent actuellement en vigueur. Dans une certaine mesure, ces bagnes n'ont rien à envier à ceux que vous avez, comme moi, connus du temps de la Résistance et de la déportation.

Jean FARRUGIA,
ancien déporté de la Résistance, matricule 77.721 au camp de Dachau.

Le rapport Farrugia, dès qu'il fut reçu par ses anciens camarades du camp de Dachau, fut transmis au Garde des Sceaux, M. Edmond Michelet, lui-même ancien déporté de Dachau. M. Michelet avait déjà organisé l'envoi en Algérie d'une commission spéciale chargée d'enquêter sur tous les excès qui lui ont déjà été signalés et de lui proposer des réformes propres à y remédier. Il demanda aussitôt au président de la commission d'enquêter tout spécialement sur les faits rapportés par M. Farrugia. La Commission rédige maintenant son rapport général. Son président a déjà fait connaître au Garde des Sceaux ses conclusions sur le rapport Farrugia, et le ministre étudie par quels moyens des mesures efficaces pourraient être prises.



ALGÉRIE

La paix ou... la pause ?

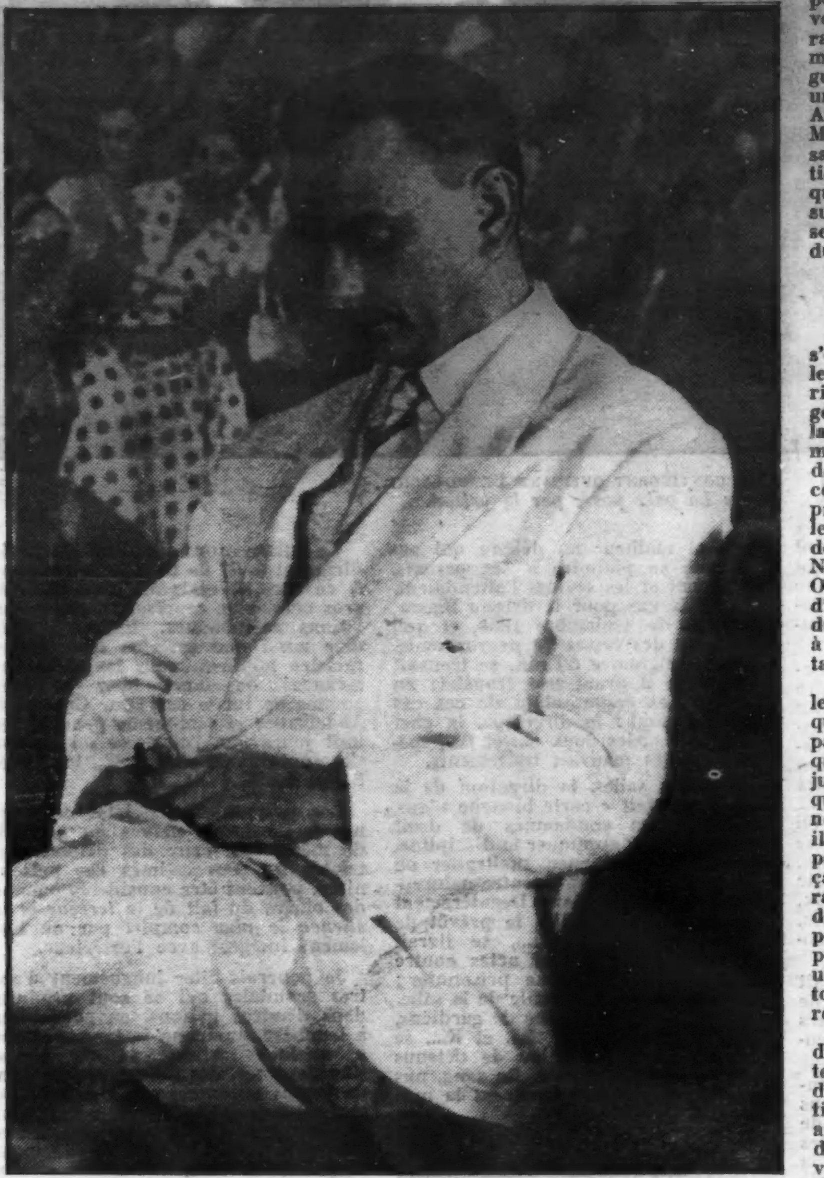
Jean Daniel, de retour à Paris, a vu les responsables officiels. Il a posé la même question qu'à Tunis : « Et maintenant ? »

JUSQU'A ces derniers jours, l'ambassade de France à Tunis n'avait reçu aucune instruction précise, aucune réponse à LA question : *« Et si tout d'un coup nous voyons arriver MM. Ferhat Abbas et Krim Belkacem à l'ambassade, qu'allons-nous faire ? »*

Sans doute grâce à une phrase peu souvent relevée de M. Couve de Murville à l'O.N.U., les fonctionnaires avaient-ils appris que l'offre du 28 octobre 1958 était toujours valable et que des sauf-conduits devaient être délivrés. Mais tout cela était plutôt bref et, en tout cas, très indirect. Pour couronner le tout, des rumeurs circulaient selon lesquelles M. Georges Gorse, l'actuel ambassadeur de France à Tunis, allait être remplacé.

L'ambassadeur de France est arrivé à Paris. En quatre jours, il a vu deux fois, et longuement, le général de Gaulle. Il est confirmé dans ses fonctions pour quelques mois encore et il est pourvu d'instructions précises, qui sont les suivantes :

« L'offre de la paix des braves est toujours valable et elle ne saurait prêter à équivoque depuis la reconnaissance du droit à l'autodétermination. C'est très net : tout rapprochement avec une reddition quelconque est le fait d'hommes de mauvaise foi. D'un autre côté, les deux déclarations, celles du 28 octobre 1958 et du 16 septembre 1959, constituent un tout, résument la politique algérienne de la France et permettent un retour immédiat à la paix. Les chefs de l'organisation politique du soulèvement peuvent, dès aujourd'hui, s'entretenir des conditions du cessez-le-feu et de leurs participations à la préparation du référendum. »



(Marc Riboud-Magnum.)

M. GEORGES GORSE, AMBASSADEUR A TUNIS.
« Et s'ils se présentaient à l'ambassade... »

Le général de Gaulle estime qu'on ne peut aller plus loin, *qu'il ne convient pas d'aller plus loin*, et que la déclaration du gouvernement algérien est incomplète en ce sens qu'elle ne précise pas le chemin des pourparlers.

Les traumatismes

Il est possible que ce soit là le fond de la pensée du Président de la République française. Mais il y a aussi un fait certain, c'est que l'on spécule de part et d'autre sur le temps pour « digérer » le choc administré aux deux opinions publiques (française et algérienne) par l'acceptation de l'autodétermination.

« De part et d'autre, on a fait subir un traumatisme à une opinion. Il faut maintenant que ces traumatismes se résorbent. Mais comme il s'agit d'actes irréversibles, on peut avoir confiance, le temps travaille pour la paix. »

J'ai entendu cette phrase à mon départ de Tunis dans les milieux algériens. Je l'ai entendue aussi, dès mon arrivée à Paris, dans les milieux officiels français. Il y aurait une sorte d'entente sur une « pause » dont on ne décide pas encore si elle doit donner lieu à une diplomatie secrète ou à une halte vide. Cela est, certes, paradoxal.

Selon un mot prononcé au Maroc, les adversaires étaient « dos à dos », ils sont maintenant « face à face », plus près l'un de l'autre qu'ils ne l'ont jamais été, conscients l'un et l'autre qu'il suffirait d'un rien pour que tout s'engrène dans un processus fécond, et les voilà qui tous deux reculent, effrayés par leur propre audace. M. Bourguiba a prononcé à ce sujet des propos fort pertinents.

Car le risque est énorme. *La « pause » n'est pas vide ; elle est remplie par la guerre.* Une guerre dont l'expérience prouve que ses développements, ses chocs en retour sur les opinions, ses conséquences sur le plan international enfin, rendent l'avenir imprévisible. Et puis — il faudrait peut-être y songer — il y a, aux confins des armistices, des morts, dont le caractère tragique et dérisoire devient encore plus révoltant. Pourquoi les jeunes Français, les jeunes Algériens mourraient-ils en ce moment ? Au nom de quoi, puisque de chaque côté on déclare avoir atteint ses buts de guerre ? Serons-nous déclarés « impatients » au dernier mois de la cinquième année ? Ce n'est pas nous qui le sommes : ce sont les populations.

Depuis en effet que trois actes publics ont bouleversé les données de la situation algérienne, la résignation à la poursuite de la guerre n'est pas possible. Après la déclaration du général de Gaulle du 16 septembre et la réponse du gouvernement algérien du 28 septembre, le troisième de ces actes publics a été le retentissant discours du chef de l'Etat tunisien, dont le pays supporte plus que d'autres le poids de la guerre.

Un vent nouveau

Ce qui paraît avoir le plus vivement impressionné l'Elysée dans le message de M. Bourguiba, ce n'est pas tant une offre de bons offices, au sujet de laquelle les Algériens et les Marocains eux-mêmes ne se sont pas encore prononcés, c'est le courage politique qu'il révèle. C'est ce vent nouveau qu'il a fait soudain souffler dans l'opinion arabe, et cette sérénité dans l'analyse qui traduit la stabilité politique actuelle de l'Etat tunisien.

Devant la confiance en soi qu'implique une modération si constructive, on s'est incliné à Paris — et dans des milieux hier encore les plus réticents à l'égard des Tunisiens. Le général de Gaulle sait désormais qu'il y a plus d'un chef d'Etat en Afrique du Nord pour voir les problèmes à l'échelle où il souhaitait qu'on les vit.

Au cours de son voyage privé, le prince Moulay Hassan veut confirmer à Paris que telle est toujours aussi l'attitude du roi Mohammed V. Trop de bruits ont circulé tant en France qu'en Afrique du Nord : troublé par des divisions intérieures, le Maroc aurait sur le problème algérien une position nouvelle de surenchère, la volonté du président Ibrahim de se rapprocher de l'Egypte l'inclinerait à ménager davantage Nasser que Bourguiba; enfin, le Maroc préférerait avoir un contact exclusif avec la France. Au nom du roi Mohammed V, le prince Moulay Hassan déclare, ici, ces bruits sans fondement, affirme que la position marocaine n'est en fait fonction que de l'attitude algérienne mais que, sur le fond, le roi du Maroc s'est senti en communion avec le discours du président tunisien.

Trois éléments

Dans ces conditions, les raisons qui s'opposent à l'ouverture de pourparlers résistent mal à un examen sérieux... Le temps peut bien faire « digérer les chocs », mais il permet aussi la réorganisation des extrémistes, les manœuvres des démagogues. Au cours de l'actuelle rentrée parlementaire un certain nombre de discours vont être prononcés qui conduiront fatalement le gouvernement à des apaisements dont l'interprétation en Afrique du Nord sera à nouveau catastrophique. On va trouver dans chaque camp d'autres raisons de douter, de craindre la « politique » et de retourner à la routine — pour certains confortable — de la guerre.

On peut juger sans doute, comme les Tunisiens, et comme bien d'autres, que le F.L.N. n'a pas fait le dernier pas indispensable aux pourparlers qu'il souhaite. Ce serait une position justifiable s'il s'agissait d'une polémique abstraite dont l'enjeu ne concernerait qu'un prestige dialectique. Mais il s'agit d'une guerre. Et, du seul point de vue où le gouvernement français doit se placer après ses déclarations, c'est-à-dire du point de vue des chances de la France en Algérie pour le référendum, il n'est pas compréhensible que l'on ne facilite pas à un adversaire qui a eu, dans le passé, toutes les raisons d'être méfiant, la résolution de ses propres problèmes.

En quoi cela consiste-t-il aujourd'hui ? A faire en sorte qu'il sache que tel document qui lui a été envoyé d'une façon singulière est bien authentique, que M. Ferhat Abbas est bien attendu à Paris en tant que « chef de l'organisation politique du soulèvement insurrectionnel », qu'enfin — devant l'importance de l'enjeu — il est indifférent à la France que M. Abbas se considère, lui, comme chef d'un « gouvernement », puisque par une déclaration officielle le F.L.N. a admis lui-même la précarité de ce gouvernement. Ces trois éléments ne constituent de secret pour personne dans les milieux autorisés. Il apparaît inconcevable que l'on puisse, malgré cela, selon une formule officielle française, « attendre les développements du processus mis en branle par le général de Gaulle ». Encore une fois ce processus peut aller dans tous les sens...

JEAN DANIEL.

il rase au 4/100 de mm

une grille
«microsouple»
pour raser
au 4/100 de mm...

et en plus

une tondeuse
«supercoupe»
pour tailler
pattes,
moustaches
et tous les poils longs...,

c'est
le premier rasoir
complet :

rasoir
double-service
THOMSON
Thomson... c'est serieux !

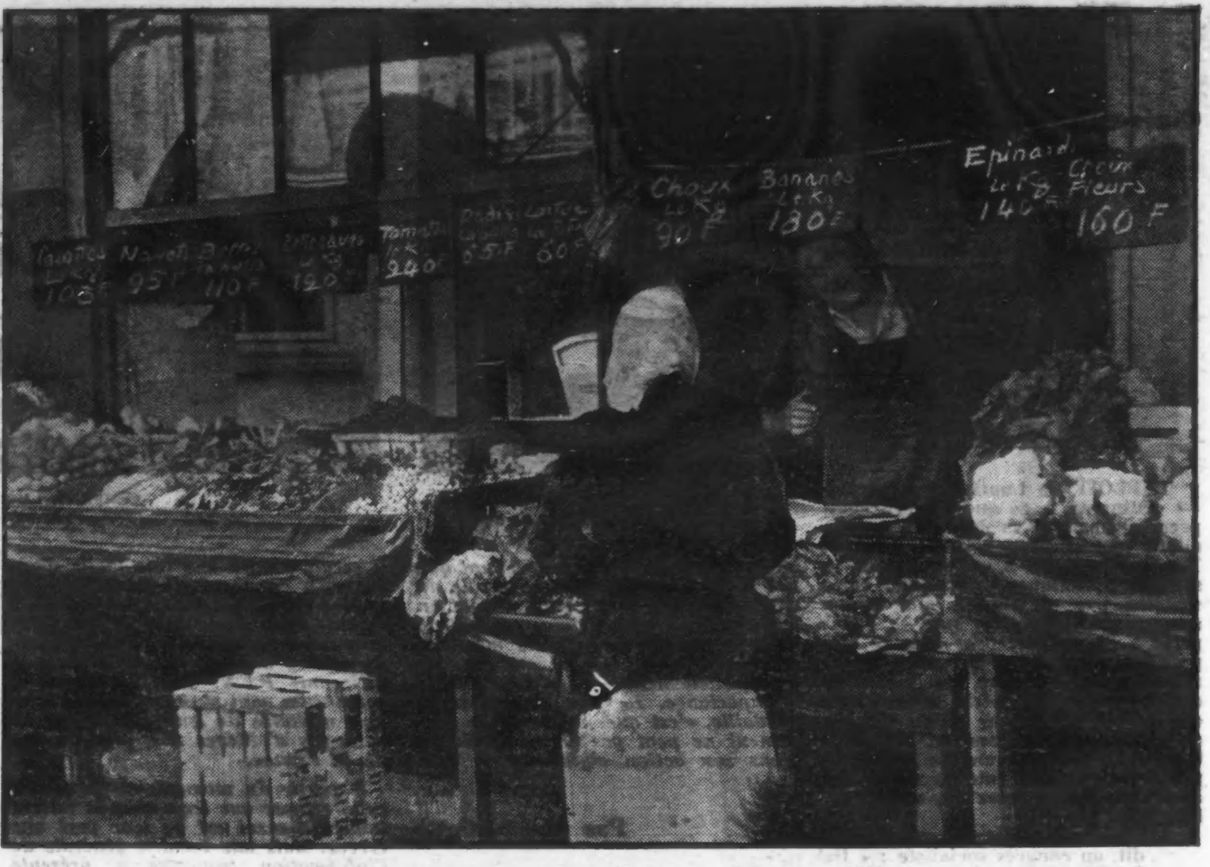
SYNERGIE

GENTLEY
Tailleur
NOUVEAUX
TISSUS ANGLAIS
Costumes sur mesures
de 48.000' à 60.000'
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58
EXECUTION EN 48 HEURES POUR
LES CLIENTS DE PROVINCE

LA VIE QUOTIDIENNE

Le lait, la viande et les carottes

● *Le lait manque, les prix montent, les salariés s'agitent. Pourquoi ? Accidents sans gravité, dit le gouvernement. Voici les résultats de l'enquête de Michel Bosquet.*



UN MARCHAND DE FRUITS ET LÉGUMES, LE 5 OCTOBRE 1959.
« Si vous n'en voulez pas, allez vous servir ailleurs ! »

LUNDI dernier, une ménagère ressortait bredouille de sa crémerie habituelle, après ce petit dialogue désormais classique :

« Il vous reste un litre de lait ?

— C'est à quel nom ? Vous m'en aviez retenu ?

— Non.

— Alors je n'ai rien pour vous, ma petite dame. »

La ménagère entra dans un magasin de primeurs et contempla les étiquettes : 103 francs le kilo de carottes, 240 francs les tomates, 160 francs le kilo de chou-fleur. Elle se rabattit sur un kilo de pommes de terre.

« Ça fait 80 francs, dit le commerçant.

— Mais..., protesta la ménagère.

— Si vous n'en voulez pas, allez vous servir ailleurs, dit le commerçant. *Demain, on fait grève. »*

Mardi dernier, en effet, les détaillants en fruits et légumes se mettaient en grève pour protester contre le blocage ou la limitation de certaines marges, par ordre du gouvernement.

« *Cette mesure,* disaient-ils en substance, *donne à croire que les détaillants sont responsables des hausses actuelles. Or, en réalité, ils les subissent et en sont victimes.* »

Est-ce exact ? Examinons, pour le savoir, les prix de gros et de détail du dernier bulletin hebdomadaire de l'I.N.S.E.E. (1) pour la semaine du 26 septembre, en les comparant aux prix d'il y a un an.

SEPTEMBRE 1958

	GROS	DÉTAIL	MARGE
Beurre past. ..	701	838	137
Œuf	21	27,4	6,4
Camembert ...	91	129	38
Carottes	26	49	23
Choux-fleurs ..	50	83	33
Laitues	60	97	37
Haricots verts.	92	185	93
Poireaux	54	88	34
Tomates	62	88	26
Raisins	126	175	49
Poires	70	142	72

SEPTEMBRE 1959

	GROS	DÉTAIL	MARGE
Beurre past. ..	855	979	124
Œuf	18	27,5	7,5
Camembert ...	125	147	22
Carottes	68	90	22
Choux-fleurs ..	75	129	54
Laitues	77	158	71
Haricots verts.	153	237	80
Poireaux	115	148	33
Tomates	78	116	38
Raisins	80	176	96
Poires	140	186	46

Deux exceptions

Quelles conclusions se dégagent de ce tableau ? Pour les produits laitiers, tout d'abord, la compression des marges est réelle. Comme le volume des ventes est en diminution, en raison de la pénurie de produits laitiers, les crémiers subissent un préjudice réel.

Du côté des marchands de légumes, en revanche, les marges augmentent autant, voire plus, que les prix de gros, mais il y a deux exceptions à cette règle :

— les marges sur les carottes, poireaux et navets, bloquées par le gouvernement, restent constantes ;

— lorsque le prix d'un kilo de fruits ou légumes dépasse les 180 francs, les détaillants compriment leur marge (cas des haricots et des **poires), afin d'éviter que ces produits ne deviennent invendables, parce que** trop chers.

Le caractère spéculatif de certaines hausses est donc indéniable. Il est manifeste dans la boucherie encore : au détail, le prix moyen des huit premiers mois de cette année marque une augmentation de 5 %, alors qu'au stade du gros c'est une baisse de 5 % qui est enregistrée.

La F.N.S.E.A. (Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles) vient de publier à ce sujet un tableau éloquent. Selon ce relevé, les prix agricoles à la production, en juillet dernier, avaient *baissé* de 11,1 % ; les prix de gros alimentaires avaient *baissé* de 3 % ; les prix de détail alimentaires avaient *augmenté* de 1 %.

La sécheresse, généralement invoquée pour expliquer les hausses, n'est donc pas seule en cause. Si elle a raréfié les produits laitiers, certains fruits et les légumes, elle a également été le prétexte bienvenu à des manœuvres spéculatives.

Quels moyens d'action s'offrent au gouvernement pour « tenir les prix » ?

Selon qu'il a en vue une action en profondeur ou une action à effets immédiats, il a recours à deux ordres de mesures.

Les remèdes

L'action en profondeur doit s'attaquer à la structure même du système de distribution français. Dans son état actuel, ce système ne permet pas de confrontation réelle entre l'offre et la demande. Il y a, par exemple, aux Halles, vingt-huit mandataires qui prélèvent 5 à 10 % de commission sur les 300.000 à 400.000 kilos de viande que les Parisiens consomment chaque jour (ce qui représente un revenu quotidien égal au salaire annuel d'un ouvrier spécialisé). Avec leurs collègues de La Villette, au nombre d'une quarantaine, ils dictent en fait le prix de la viande dans toute la France. Le prix offert aux éleveurs n'a qu'un rapport très lointain avec les prix qui se forment « librement » aux Halles de Paris.

Il en va de manière analogue pour les autres produits périssables.

Le nombre des transbordements et manipulations fait perdre, d'autre part, chaque année, 50 à 60 % des fruits et légumes récoltés.

C'est pourquoi, en exécution d'un décret vieux de six ans déjà, le gouvernement crée des marchés régionaux, des centres d'expédition et de vente, des bourses d'échantillons. Cette action, qui doit culminer en l'éclatement des Halles, réduira les possibilités de spéculation, économisera 75 % des frais de manutention et permettra, lorsqu'elle sera achevée, une économie annuelle de 400 milliards.

Cette action ne peut toutefois avoir d'effets que lents et progressifs, et elle ne portera tous ses fruits que si l'organisation des marchés va de pair avec une organisation de la production (c'est-à-dire des producteurs) qui, seule, peut éviter la succession de pénuries et de surabondances.

Pour lutter contre la hausse dans l'immédiat, le gouvernement a recours à des mesures de taxation, de blocage des marges et à des importations « de choc ». Mesures d'une efficacité douteuse (le passé le prouve) et qui risquent de produire des effets néfastes à plus long terme.

L'importation de produits laitiers, en effet, quoique nécessaire dans l'immédiat, s'en prend aux effets du mal, mais l'amplifie à la racine. La racine, c'est la pénurie de fourrage et le mauvais rendement laitier des bêtes mal nourries. Importer des produits laitiers, c'est inciter les exploitants à abattre leurs bêtes plutôt qu'à les entretenir à perte et s'exposer ainsi à une réduction du cheptel qui, faisant affluer de la viande bon marché dans l'immédiat, causera des pénuries l'année prochaine.

La bonne méthode, selon les éleveurs, serait d'importer massivement du maïs américain, très bon marché, et de commercialiser ce maïs à un prix représentant la moyenne entre le maïs indigène et le maïs importé. Les bêtes, de cette manière, pourraient être alimentées à bon compte et la production laitière française retrouver un niveau satisfaisant.

La reprise

Pour les économistes, la sécheresse, n'a pas seulement causé une poussée *temporaire et limitée* de certains prix; elle a également révélé une tendance *générale et continue* à la hausse, tendance que seul le niveau artificiellement bas des produits agricoles avait permis de masquer jusqu'ici. En décembre dernier, MM. Rueff et Pinay prévoyaient une hausse des prix de 8 %. Ils se sont félicités depuis, comme d'une réussite inespérée, d'une hausse générale contenue à 5 %.

En réalité, cependant, la hausse fut bel et bien de 8 % ***sur les produits industriels.*** Seul le climat de récession l'a empêchée de se généraliser aussitôt : les stocks étaient abondants, la demande hésitante, la concurrence vive, la récolte bonne.

Or, le cap de la récession semble avoir été doublé. En fin d'année, la production française aura retrouvé son niveau de fin 1958. Pour l'année prochaine, une expansion de 6 % est prévue. Il suffit de la prévoir pour provoquer un profond changement de climat : les acheteurs, qui avaient hésité tant qu'ils redoutaient une crise, s'enhardissent ; producteurs et commerçants, qui avaient rogné sur leurs marges afin de conserver ou d'attirer les clients, laissent glisser les prix, cherchent à rattraper un peu du temps perdu et escomptent des augmentations de salaires supérieures aux 2 % prévus par le gouvernement. Les salariés, de leur côté, après quinze mois de difficultés et d'inquiétude, s'agitent. Si à Bordeaux, Nantes et Saint-Nazaire, la crise de la construction navale — qui est un phénomène *mondial* — vient de provoquer des grèves *défensives*, dans d'autres secteurs, en pleine reprise, ce sont des grèves *offensives* qui se préparent.

De toutes ces réactions, il résulte un climat et une tendance modérée, mais générale, à la hausse, qu'accentuera encore l'augmentation du prix mondial des matières premières.

La crainte du Marché commun, la nécessité pour la France de demeurer compétitive sur les marchés étrangers qu'elle gagne enfin, peuvent-elles contrebalancer la tendance actuelle à la hausse ? Ce n'est pas certain.

Car le même climat de hausse se manifeste dans les pays étrangers, en Allemagne et en Grande-Bretagne notamment. Une légère inflation — que certains économistes considèrent comme indispensable à la bonne marche de l'économie capitaliste — n'aurait donc rien de catastrophique pour la France, à condition qu'elle n'excède pas celle des pays voisins et à condition que, grâce à une politique économique et sociale digne de ce nom, salariés et paysans ne soient pas seuls à en faire les frais.

MICHEL BOSQUET

(1) Institut National de Statistiques et d'Etudes Economiques.

PARTIS

Cinérama de la rentrée

● *Jean Cau, en Lunik de « L'Express », a fait le tour des étoiles de la rentrée politique. Voici son reportage sur l'atmosphère parlementaire et strato-parlementaire d'octobre 1959.*

L'EXPLOIT de Lunik III est extraordinaire. A ce que j'ai cru comprendre (mal), il va décrire à grande allure une révolution embrassant la Terre et la Lune. A cet exploit de la science soviétique, je réponds cette semaine par un exploit non moins remarquable. Projeté par « L'Express » (fusée porteuse) dans le ciel politique français à la veille de la rentrée parlementaire, je viens de décrire toute une série acrobatique de révolutions autour d'une dizaine de planètes politiques de première importance en essayant de photographier leur « face interne ». Ce fut éreintant. Mais écoutez mes « bip, bip, bip... ».

— Je vous dis que vous m'avez dit, au congrès socialiste : « De Gaulle à neuf chances sur dix de se casser la gueule. »

— *Non, j'ai dit : « Même si de Gaulle n'avait qu'une chance sur dix de réussir, il faudrait jouer cette chance. »*

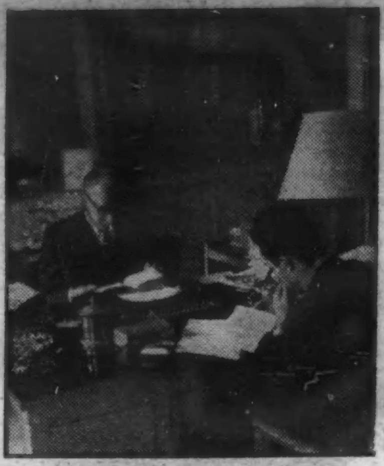
— Non, vous m'avez dit...

— *Mais non, je vous ai dit...*

Ni Guy Mollet (à tout seigneur, tout honneur), ni moi n'en démordrons. Nous éteignons cette querelle et passons aux choses sérieuses. Le secrétaire général de la S.F.I.O. me reçoit dans son bureau de la cité Malesherbes. Dans mon dos, une armoire où dort, rangée, toute l'œuvre de Marx. En face de moi, deux armoires de livres. Au milieu, un bureau. Derrière le bureau, l'œil toujours bleu et calme, la cigarette toujours au bout des doigts, la voix un peu rauque : Guy Mollet.

— *Ma conviction personnelle*, dit la voix, *c'est que même si nous votons sur l'Algérie, ça ne sera pas sur le plan parlementaire l'heure de la vérité. Le vote ne reflétera pas les positions intimes des parlementaires.*

— De toute façon, le Parlement...



CHEZ M. GUY MOLLET.
— Le bon revers de la médaille.

— *Oui, mais tout en regrettant que sur le plan constitutionnel le rôle du Parlement soit fort réduit et tout en continuant à lutter contre cet état de fait, je me félicite que les membres de ce Parlement — qui ont été élus passionnellement — n'aient guère d'importance. Le bon revers de la médaille, c'est que justement ce Parlement ne peut pas gêner de Gaulle dans son action algérienne.*

Pas une tactique

— Et le parti socialiste...

— *A une très grande majorité, nous avons tiré les mêmes conclusions. Un regret d'abord : la formulation du passage concernant le cessez-le-feu n'est pas assez claire et peut être interprétée comme étant en retrait sur la précédente déclaration du général. Cette réserve faite, nous nous sommes félicités sans réserves — si je puis dire — du contenu du discours. Et, à mon avis, ce discours est non pas une tactique, mais l'affirmation d'une politique.*

— Le général a posé trois hypothèses.

— *Le problème algérien est un problème de coexistence interne au sein de l'Algérie et notre préférence va évidemment à la troisième solution qui permet cette coexistence. Mais c'est aux Algériens qu'il appartiendra de se prononcer et nous n'accepterons pas que le vote ultérieur demandé à la France soit un vote en appel.*

— Que pensez-vous de la réponse du F.L.N. ?

— *Diplomatiquement bien faite et il serait encore une fois facile d'opposer, à ceux qui déclarent que de Gaulle a visé l'O.N.U., que le F.L.N. a peut-être lui aussi visé l'O.N.U. Mon impression personnelle : j'ai été déçu. Ce qu'il y a de positif, c'est que les dirigeants F.L.N. sont arrivés à la conclusion qu'il n'y aura pas de solution militaire de leur fait. Il n'y en aura pas d'ailleurs non plus du fait de la France.*

A partir du moment où ils savent cela, refuser que les armes se taisent immédiatement est de leur part une erreur. Mais une tonalité générale de l'information française a présenté cette réponse du F.L.N. comme strictement négative. Ce qui n'est pas vrai. Il y a acceptation d'un cessez-le-feu sans préalable politique, il y a acceptation voilée de se soumettre au verdict d'un référendum.

J'objecte à Guy Mollet que tout référendum ou vote en Algérie sera tiré à hue par le F.L.N., à dia par l'Armée et par l'administration ; que les activistes, les ultras et une fraction de l'Armée ne passeront pas si docilement la main. Il déclare que ce sera « *long et difficile, très difficile avant que les Algériens n'exorcisent leur double terreur et soient en mesure de choisir librement leur avenir* ».

— *...Un avenir politique qui peut être catastrophique !*

J'évolue maintenant autour de M. François-Valentin, président de la Commission de la Défense nationale et suppôt, si l'on en croit Guy Mollet, de « *la droite la plus bête du monde* » (M. François-Valentin est indépendant paysan). Je transmets à la Terre, afin qu'elle en juge, les propos de M. François-Valentin. Pas si bêtes, hé non ! à mon avis de satellite itinérant :

La couleur du précipité

— *La déclaration du général est d'une profonde nocivité. En Algérie, le mal, c'est le doute. Or, cette déclaration institutionnalise le doute. J'aurais compris que le général déclarât :* « Que l'Algérie est française, c'est un fait : il y a implantation française, les populations l'ont affirmé, les règles du droit international ne peuvent le contester, etc. Cela dit, je reconnais que la consultation précédente est intervenue dans une période troublée. Mais, la pacification faite, nous demanderons aux populations de confirmer librement leur appartenance à la France. »

De Gaulle ayant pris position non sur des principes, mais sur des formules contingentes, à partir du moment où il s'engage, lui chef de l'Etat, au premier rang, il faut qu'il réussisse ou bien tout s'écroule.

En substance, je dis à M. François-Valentin que si l'on pose que les populations *doivent confirmer* leur appartenance à la France, l'adverbe *librement* est de trop. M. François-Valentin, c'est sa force, argumente au cœur d'un système. Et répond :

— *Car enfin se pose le problème des consignes à donner — et c'est un rôle de gouvernement — à tous ceux qui ont des responsabilités de fonction en Algérie. Que va faire tel fonctionnaire, tel officier S.A.S., tel chargé du maintien de l'ordre ? L'un va-t-il dire:* « Je suis pour le maintien de la France en fonction de la première hypothèse. » *L'autre :* « Et moi en fonction de la deuxième. » *L'autre :* « Et moi en fonction de la troisième. » *De Gaulle a indiqué une procédure, mais non ce que veut — et elle doit le vouloir — la France. Signifier cette volonté et mettre en œuvre des directives générales est du ressort du gouvernement. L'autodétermination vis-à-vis de populations dont on a la responsabilité ne peut en aucune façon signifier laisser-aller. Il appartient donc au gouvernement de dire : très bien et va pour l'autodétermination ! Mais cela posé, moi, responsable, je dis à mes fonctionnaires: voici les consignes françaises !*

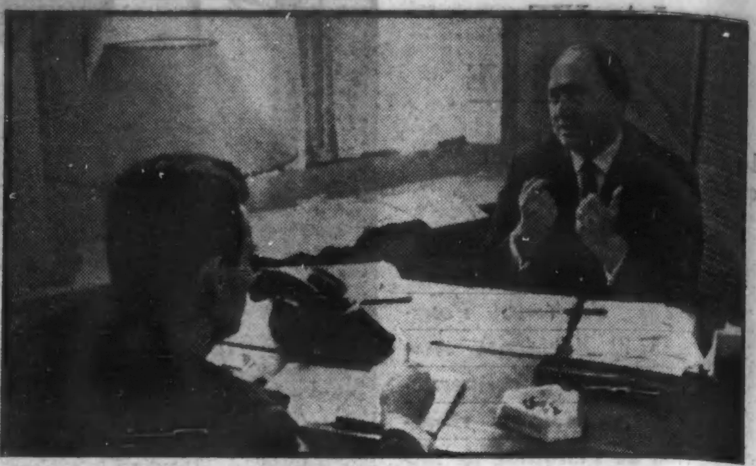
— Mais.

— *Le général de Gaulle est un chimiste qui regarde trois éprouvettes et dit :* « Tiens, quelle sera la couleur du précipité ? » *Cela, non ! Notre action doit tendre à ramener l'option à deux termes : l'indépendance ou l'Algérie française. Le drame, c'est que de Gaulle ne croit pas à l'Algérie française. A Saïda, à des jeunes gens qui criaient* « Algérie française ! », *il a répondu :* « Je veux bien, moi, Algérie française ! Qu'on me l'apporte ! » *Tout le drame est là : il consulte ses éprouvettes pour savoir si l'Algérie est ceci ou cela. On vote... Jamais aucun régime n'aura attaché tant d'importance aux élections et si peu aux élus.*

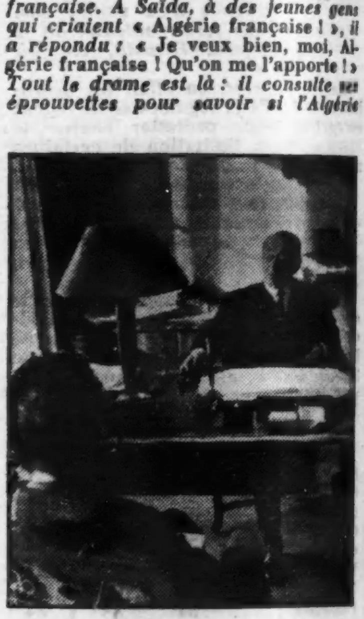
Mais de Gaulle est au pouvoir. Mais de Gaulle a parlé. Mais de Gaulle peut s'en tenir à son propos. Mais sa politique obtiendra une majorité au Parlement. Mais « les choses étant ce qu'elles sont », comment, lorsqu'on parle comme M. François-Valentin, s'opposer, à droite, à de Gaulle ?

— *Les forces latentes de l'Algérie — à travers, par exemple, le Mouvement des élus locaux — peuvent être conduites à s'affirmer, à devenir un mouvement politique encadrant la population algérienne. Or, le général croit aux rapports de forces. Le processus sain est donc de créer une force dont de Gaulle sera obligé de tenir compte. A part cela, c'est le noir absolu... l'inquiétude...*

Ainsi parla M. François-Valentin, président de la Commission de la Défense nationale et des Forces armées à l'Assemblée nationale.



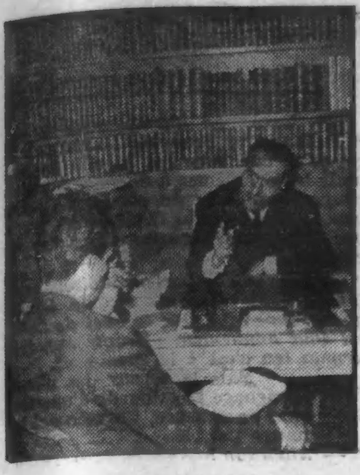
CHEZ M. LUCIEN NEUWIRTH.
— Ça va, Neuwirth ?



CHEZ M. PAUL REYNAUD.
— Quand on a de Gaulle...

Les liquides et les peuples

J'alunis maintenant chez M. Neuwirth, secrétaire général du groupe parlementaire U.N.R., ex-porte-parole du Comité de Salut public à Alger, promoteur du 13 mai et — d'apparence en tout cas — brave homme s'il en fut. M. Neuwirth a l'air (il



Chez M. François Mitterrand.
— *Ecartons les confusions...*

Chez M. de Lacoste Lareymondie.
— *M. Debré nous avait dit...*

(Marquis.)

Chez M. Jacques Duclos (*)
— *Nous ne finassons pas !*

n'y a pas d'autre mot) bien emmerdé. Sa voix est douce.

— *Oui, oui... des gens inquiets, il y en a. En tout cas, à l'U.N.R., nous n'avons pour le moment perdu personne. Nous avons même gagné quelques députés musulmans.*

— Qui sont les inquiets ?

— *Les Thomazo, les gens qui viennent de l'Armée, les Biaggi, les...*

— Où en est Soustelle ?

— *Il en est aux Nouvelles-Hébrides.*

— Mais Delbecque ? On a dit...

— *Je sais, je sais... En gros, il y a deux tendances à l'U.N.R. Les hommes de bonne foi qui ont décidé une fois pour toutes que de Gaulle était seul capable de résoudre au mieux le problème algérien : la majorité. Et il y a ceux — et ils ne sont pas seulement à l'U.N.R. — qui n'ont vu dans le gaullisme que l'occasion politique d'instaurer un régime de leur convenance. Le jeu de ces derniers est d'aggraver et de pousser au pire. Mais, quoi qu'il en soit, l'U.N.R. est jusqu'à présent homogène.*

— Et vous tenez le pari gaulliste ?

— *Si vous n'étiez pas Jean Cau, je vous dirais qu'il n'y a que les liquides et les peuples qui sont incompressibles ; que si nous n'avions pas roupillé pendant plus d'un siècle en Algérie, nous n'en serions pas arrivés au « problème algérien » ; que, s'il y a six millions de sous-développés en Algérie, c'est notre faute. Mais, maintenant, nous devons, nous pouvons transformer l'Algérie et c'est à travers cette transformation qu'elle nous sera fidèle.*

Je suis Jean Cau. M. Neuwirth est M. Neuwirth. Ne le serait-il plus ? Je lui dis :

— Hé, dites, vous êtes bien sage. Est-ce que tout le monde à l'U.N.R. aura votre sagesse ?

— *Il n'y a pas de politique de rechange.*

— Hé, mais vous étiez porte-parole du C.S.P., etc. Ceux d'Alger doivent vous traiter de traître, faux-jeton.

— *De salaud. Pour eux, je suis un salaud. Pas un traître. Ils ont toujours su que j'étais gaulliste. C'était très dur, immédiatement après le 13 mai. On savait que le père de Gaulle ne viendrait jamais si une goutte de sang était versée. Et je tenais, je tenais à Alger pendant que les c... du système* (la voix de M. Neuwirth cesse d'être douce. Il s'anime. Le passé l'inonde) *faisaient traîner et buvaient les délices de la IV*[e] *jusqu'à la lie.*

— Et vous êtes resté gaulliste? Vous le restez ?

— *Le père de Gaulle, le 4 juin 58, m'a donné une leçon à Alger. Il arrive, il me dit :* « Ça va, Neuwirth ? — Non, mon général ! — Qu'est-ce qui ne va pas, Neuwirth ? — Mon général, vous êtes entouré de salauds ! » (1) *Il m'a répondu alors :* « Allons, allons... ne vous souciez pas de ces choses-là, sachez qu'au-dessus de tout cela, il y a la France !... »

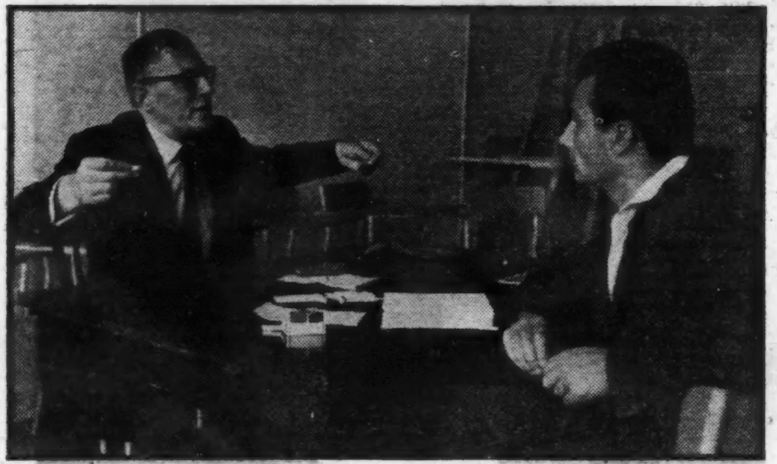
Il mâche des cendres

M. de Lacoste Lareymondie accorde avec un sourire plein de grâce qu'il est « activiste », « ultra », tout ce que l'on veut.

— Les événements ? La déclaration du général ? Qu'en dites-vous ?

— *Qu'elle prend à contrepied et le gouvernement et la majorité. Et met le gouvernement en opposition avec lui. Même M. Debré — et avec force ! — nous avait affirmé le 15 septembre, et nous étions nombreux à l'entendre : qu'il n'existait aucune virtualité d'Etat algérien ; que la légitimité de notre autorité en Algérie était absolue ; que le caractère constitutionnel des départements d'Algérie comme départements français était formel. Or, de Gaulle déclare le contraire en un discours très imprudent. L'opposition l'approuve. La majorité est remplie de tristesse et d'amertume.*

Je ne plaisante pas : M. de Lacoste Lareymondie offre *vraiment,* dans cette salle déserte du Centre national des Indépendants où il me reçoit, le spectacle même de la « *tristesse* » et de « *l'amertume* ». Il mâche, dirait-on, des cendres. J'essaie de lui redonner un peu de cœur. Quoi ! tout est-il perdu ? Quoi ! les partisans de « l'Algérie française » seraient-ils à ce point découragés ?



Chez M. Maurice Schumann,
— *Quant à l'avenir, mon cher ami...*

— *De Gaulle ne facilite pas la pacification, mais la rend plus difficile.*

— Et que va-t-il arriver ?

— *Que les principes abstraits du général sont condamnés à se briser sur la réalité algérienne. De Gaulle envisage des solutions pour le temps où le problème sera résolu. Mais rien n'est changé. Le problème reste entier et dans deux mois, je suis persuadé que nous nous retrouverons en face des mêmes réalités. Quoi qu'il en soit, l'adhésion du cœur au général de Gaulle est morte. Morte ! Et le problème encore un peu plus obscurci.*

Cinq « bip »

Je survolerai ensuite la planète Paul Reynaud, bien connue des astronomes. Inutile donc de décrire M. Paul Reynaud, président de la Commission des Finances, qui depuis si longtemps gravite dans notre atmosphère avec une admirable régularité.

Premier « bip, bip, bip » :

— *Je suis entièrement d'accord avec le général de Gaulle sur l'Algérie.*

Deuxième :

— *Quand on a de Gaulle, il faut en profiter.*

Troisième :

— *Si des discussions officieuses s'engagent sur le cessez-le-feu, il est probable que le G.P.R.A. tentera de les faire déborder sur le plan politique. Jusqu'où le laissera-t-on aller ? Ce sera au gouvernement d'en juger.*

Quatrième :

— *Nous allons avoir des difficultés très sérieuses au printemps, du fait de la sécheresse actuelle, du côté de la viande. L'augmentation du prix de la viande risquerait d'entraîner une nouvelle hausse des salaires. En ce cas, une partie importante du profit de la dévaluation pour les prix français serait annulée.*

Cinquième :

— *Je me réjouis du voyage de « K » aux Etats-Unis. Les contacts humains sont très importants.*

Fin, amicale, de l'émission de signaux.

Un agréable curé de choc

Direction P.S.A. (parti socialiste autonome) ! Il y a là Edouard Depreux et Robert Verdier qui me reçoivent dans les bureaux du 8, rue Henner, où règne l'activité heureuse des affaires qui « marchent ». Le P.S.A. « marche ». Tant est grand leur accord, dans leurs propos croisés, que je m'autorise à leur prêter la même voix. Ils ne sont plus — mais ont été — parlementaires et je prononce quelque chose comme « rentrée du Parlement ». Pour voir...

— *Nous ne sommes guère intéressés par la rentrée du Parlement* [illegible]*, car nous ne sommes pas tellement sûrs qu'il y ait un Parlement.*

Bing ! Voilà qui est clair. Permettez ! Je me fais l'avocat de tous les diables à coups de questions. Est-ce que le discours du 16 septembre ne comporte pas ?...

— *Non. De Gaulle est tout simplement obligé de tenir compte d'une nécessaire évolution. Preuve est faite qu'à partir du moment où quelqu'un est au pouvoir, il ne peut appliquer la politique du 13 mai.*

Permettez ! De Gaulle, à force d'astuces et d'habileté, a divisé les ultras, l'Armée, les activistes, a prononcé le divorce Armée-ultras ; de Gaulle a viré Salan et etc. ; il tient les rênes courtes à Massu ; il oblige Delouvrier à déclarer qu'il tapera sur les factieux de tous bords ; il prononce le mot « autodétermination ».

— *...et ne parle pas de négociations avec le F.L.N., alors que toute la presse officielle et officieuse attendait la réponse du F.L.N. à des questions que de Gaulle ne lui avait pas posées. D'autre part, à l'argument :* « De Gaulle n'aurait pu prononcer « le mot », il y a un an », *le F.L.N. peut répondre qu'il y a cinq ans il n'était pas question de collège unique en Algérie ; qu'il y a quatre ans, il n'était pas question de loi-cadre ; qu'il y a un an, il n'était pas question d'autodétermination ; qu'en 1961, il ne sera plus question de septembre 1959... La vérité, c'est que la guerre aggrave tout et que sa prolongation rend plus difficiles les solutions. Quant aux ruses et aux habiletés, nous les avons payées très cher et l'actif de la politique gaulliste est largement dépassé par son passif. A l'actif, quoi ? Le général parle. Au passif, depuis le 13 mai, seize mois de guerre (alors que le oui au référendum était donné par nombre de personnalités importantes comme un oui à la paix immédiate), des ruines, des morts, des exactions, des tortures, des répressions, la désagrégation de la confiance mise en la France, une nouvelle fois, par les Etats d'Afrique noire, le feu rouge placé devant les réformes essentielles, la mise en hibernation de la démocratie... Que Guy Mollet se fasse aujourd'hui le champion de l'autodétermination gaulliste et vole au secours de ce qu'il croit être la victoire, voilà qui est plaisant. Aurait-il oublié que lors du congrès de 1956 une discussion s'engagea devant la Commission des Résolutions sur la notion d'autodétermination votée dans une motion de la Fédération de la Seine ? Aurait-il oublié qu'il s'en fit l'adversaire ? Pour ce qui est du gouvernement, on murmure qu'il y a maintenant des divergences entre Debré et de Gaulle, mais c'est de Gaulle qui a choisi Debré et, du comportement de celui-ci, le général portera la responsabilité entière !*

8, rue Henner

— *A mon avis, Debré appliquera avec une loyauté absolue la politique du chef de l'Etat.*

Maurice Schumann ne doute pas :

— *Oui, avec une loyauté absolue !*

Si j'écris que Maurice Schumann a des allures de prêtre fou-fou et que ses traits sont baignés d'une certaine « naïveté » de bon aloi (ou d'autres peuvent voir un subtil jésuitisme), on croira que j'ai la vision facile et truquée : M.R.P. = curé. Mille regrets, mais j'ai vu des congressistes qui n'avaient pas plus l'air curé que vous et moi. Il se trouve au contraire que Maurice Schumann — même s'il [illegible] fait communiste, l'impression eût été la même — m'a fait irrésistiblement penser à un très agréable curé de choc. Il n'y peut rien. D'ailleurs, y a pas de mal, non ?

— *Nous approuvons unanimement, au M.R.P., la politique algérienne du général de Gaulle. A savoir : refus de livrer l'avenir politique de l'Algérie au F.L.N., refus de l'intégration préfabriquée, mais principe posé de l'autodétermination. Certes, à l'intérieur même de l'autodétermination, il y a au M.R.P. des partisans de la francisation, mais pas d'une francisation préjugée et préfabriquée. En majorité, nous sommes en fait partisans du « gouvernement des Algériens par les Algériens eux-mêmes ».*

— Plutôt flou, cela, vous ne croyez pas ?

— *Tant que le général n'aura pas jeté tout le poids de son prestige et de son autorité dans la balance en faveur de telle ou telle solution, ce serait le gêner que de proposer une*

→

---

(1) Les « salauds » étaient MM. les membres du gouvernement de Gaulle.

(*) Sur toutes ces photos les lecteurs de « L'Express » auront reconnu, de face, de dos ou de profil, l'enquêteur de « L'Express », Jean Cau.

solution plus qu'il ne l'a fait lui-même. Ce qui importe, c'est que nous avançons. Quant à l'avenir, mon cher ami, je ne lis pas dans le marc de café...

« Nous ne finassons pas »

Jacques Duclos non plus, ne joue pas les devins. Pieds sur terre, geste rond, voix ronde, Duclos me reçoit au Sénat. Il est heureux, rit, s'agite : la rentrée parlementaire l'émoustille. Le célèbre cheval sent la vieille écurie.

— Allons-y crescendo, si vous voulez se posent au moment de la rentrée. 1) La réforme fiscale. Où en est-elle ? Désintégrée. Il n'en reste rien. 2) Le budget de 1960 : 1.050 milliards affectés aux dépenses militaires alors que le gouvernement n'a consenti qu'une aumône humiliante aux Anciens Combattants. 3) Le problème de l'école libre. De quels textes sera saisi le Parlement ? 4) La politique extérieure du gouvernement : son attitude vis-à-vis de l'Allemagne d'Adenauer et face à la détente internationale.

Quatre problèmes qui marquent, dans la manière dont ils ont été abordés par le gouvernement, le caractère essentiellement réactionnaire de celui-ci.

— Et le cinquième, l'Algérie ?

— Bien sûr. L'Algérie est un point noir dans le monde. La France continue d'aller à contre-courant de la volonté d'entente qui anime le monde. Que retenir du discours du 16 ? Une chose ! Que le droit à l'autodétermination du peuple algérien a été reconnu ; que de Gaulle, placé en terrain défensif sur le plan national et international, a été obligé de le reconnaître. Pour nous deux mots d'ordre : attaquer sans cesse et dénoncer les ultras ; placer le gouvernement à chaque instant en face de ses contradictions et de ses trahisons en actes de ses paroles. Et une seule volonté : exiger la négociation ! Nous ne finassons pas. Notre position est claire, simple, forte. »

Quelques propos sur Lunik III, Krouchtchev et la vie en général et je quitte Jacques Duclos pour effectuer mon...

« Habillez-les d'abord ! »

Deuxième passage, le mardi 6 octobre, à 8 heures, du satellite « Cau » au-dessus de l'U.N.R. C'est cette fois autour de M. Terrenoire, président du mouvement, que je décris mon ellipse. Amabilité ? Cordialité de l'accueil ? *Ex æquo* avec M. Neuwirth. Très bien.

— L'U.N.R. se propose trois tâches au cours de cette session : 1) soutenir la politique algérienne du général de Gaulle. Après tout, avouons-le, c'est grâce à lui que nous sommes entrés à l'Assemblée ; 2) créer les usages d'une coopération entre l'exécutif et le législatif, afin que soit assurée la continuité du régime ; 3) et là nous y aurons du mérite — car les thèses de notre ami Chalandon ont l'approbation de la majorité du groupe — permettre à l'expérience financière et économique de M. Pinay de se poursuivre.

— Mais l'Algérie ? Mais « quelle politique algérienne du général de Gaulle » ?

— Nous jouerons le jeu. Loyalement. Cela dit, il est certain que la francisation exprime la volonté de la grande majorité du groupe U.N.R.

— Le général semble plutôt être épris de « l'association », ne croyez-vous pas ?

— Mais non... mais non... Ça n'est pas ainsi qu'il faut comprendre. Le général est sensible aux faits. On lui avait dit qu'il suffisait de délivrer les gens de la terreur F.L.N. pour qu'ils se jettent dans nos bras. Il a bien vu en Kabylie que ce n'était pas le cas ; que la menace F.L.N. disparue, les gens restaient crispés, réticents. J'ai encore vu le général tout récemment : il ne tranche pas. Mais comprenez qu'il ne pouvait pas poser le diptyque : sécession ou intégration. Il aurait été forcé de prendre position pour l'intégration et alors tout s'écroulait : l'intégration était décidée ex cathedra, *le monde entier allait la tenir en suspicion, les musulmans réticents allaient la recevoir préfabriquée. Posant un troisième terme, le général au contraire nous donne, si nous le voulons et le pouvons, à faire la francisation. A nous de jouer! Lors de son dernier voyage, des officiers prêchaient l'intégration devant lui. Alors, il désigne la masse musulmane misérable et dépenaillée qui l'acclamait sous les fenêtres et dit aux officiers :* « Habillez-les d'abord !... » *Notre tâche, à nous U.N.R., en Algérie — et nous avons l'intention d'y faire un très gros effort — c'est de maintenir et de renforcer la confiance des musulmans en de Gaulle, afin, à travers cette confiance et l'effort de la France, de pouvoir présenter la mariée « Francisation » à de Gaulle. Et de Gaulle ne pourra pas la refuser si grâce à nos efforts cette francisation est devenue réelle, vivante, effective. Nous jouons la carte de Gaulle, en tout état de cause. C'est la seule !*

« Une mauvaise querelle »

En boxe, on dirait qu'il a de « l'allonge ». François Mitterrand a en effet une manière bien à lui de tenir les problèmes à distance à petits coups rapides (« du gauche ») pour brusquement (« du droit ») les frapper avec une sécheresse précise et efficace.

— La rentrée parlementaire... quel intérêt ? Le discours de de Gaulle que prouve-t-il ? Que le chef de l'Etat est tout bonnement affronté aux évidences (ça c'est « le gauche »).

— Mais la fureur des ultras, la menace Lagaillarde d'une motion de censure, l'Armée qui ne bouge pas, le...

— Attention !

— Soyez tranquille.

— Attention ! On essaie de nous faire confondre (ça c'est « le droit ») *la démocratie avec le jeu de de Gaulle qui abat les concurrences les unes après les autres, selon les opportunités et qui joue son jeu personnel sans rendre à la démocratie ses droits. Que dire sinon que de tous les complots, c'est en somme le complot gaulliste qui l'emporte ? En fait, le général abat les concurrences, mais amenuise par là même son pouvoir.*

— Il peut récupérer...

— Qui ? La S.F.I.O. ? Elle a toujours été « gaulliste ». Récupérer qui ? Il « soumet » les ultras ? Oblige M. X. ou Y. naguère fanatiques de la seule intégration à avaler le mot d'autodétermination ? Mais où voyez-vous que la droite ne se plie pas à l'événement lorsqu'elle se trouve tôt ou tard devant l'impossibilité absolue de ne pas s'y plier ? Cette même droite — MM. Duchet, Morice, Soustelle, Chaban, etc. — a approuvé et Carthage et Genève. Où est l'extraordinaire ? Il n'y a rien là que de très banal : l'événement a changé ce que certains attribuent au miracle gaulliste. Ecartons les confusions. Celle-ci, tenez : le retour à la paix en Algérie signifiera retour à la démocratie. Mais non, le problème algérien, il est de l'intérêt de n'importe quel régime de le régler et à l'issue de la guerre le problème politique restera intact. Plus grave : si cette fin est pour nombre de gens la fin de certaines espérances, on peut s'attendre de leur part à ce qu'ils créent de plus grandes difficultés.

— La déclaration du 16...

— Eh bien ! tout y est brouillé. On parle d'une association qui n'est pas la fédération, d'une fancisation qui n'est pas l'intégration ; d'une sécession qui n'est pas l'indépendance. Tous les mots sont truqués. De Gaulle ne pose en fait que deux options à travers le référendum qu'il projette : une « association » qui ne serait rien d'autre qu'un morcellement de l'Algérie dans l'accord (des zones algériennes définies pouvant choisir à leur gré des solutions institutionnelles contradictoires) ; un morcellement dans le désaccord qui serait le partage. De l'indépendance, il n'est pas question : mais uniquement de sécession.

— Et...

— Et on n'en sortira pas si on n'accepte pas de négocier. On nous fait, à nous qui parlons de négociations, une mauvaise querelle : « Vous dites négociations, donc vous dites indépendance. » *Moi, pour ma part, je ne suis pas pour l'indépendance, mais je suis pour négocier la solution.* « Si vous négociez, le F.L.N. jettera sur la table l'indépendance ! » *Très bien ! A la France de jeter ses solutions sur la table également. Et qu'on voie, qu'on pèse, que chacun éprouve les arguments de l'autre. Où a-t-on pris que négocier c'était capituler ? Quant à résoudre le problème à l'usure, ce sera peut-être pire que tout. Nous le retrouverons — aggravé — au tournant suivant.*

⁂

En résumé, au terme de mes révolutions, et lorsque je reviens sur Terre, qu'ai-je vu dans l'espace inter-politique ? Une politique algérienne du général de Gaulle fort embrumée, ma foi ! Par rapport à celle-ci, des partisans qui n'ont rien de commun, des opposants *idem*. Sans être lecteur de marc de café, cette politique (« l'Assemblée étant ce qu'elle est ») sera approuvée à une large majorité par le Parlement, je le jure. Quant à nous ramener la paix en Algérie, voir ci-dessus les doutes, peines, affres, espoirs, morts et passions de mes interlocuteurs...

JEAN CAU.

(Agip)

(A.P.)

MM. MACMILLAN (A GAUCHE) ET HUGH GAITSKELL PENDANT LA CAMPAGNE ÉLECTORALE.
« Il est arrivé quelque chose à Hugh ! »

ANGLETERRE

La prédiction de lord Hailsham

● ***Dans un des rares pays d'Europe où rien ne vient fausser le jeu parlementaire, les électeurs avaient cette semaine un choix simple. Notre correspondant particulier Paul Johnson, qui a suivi toute la campagne électorale britannique, raconte comment s'est jouée la partie.***

« C'*EST déjà joué, sauf la parade* », s'écria un agent électoral conservateur lorsque M. Macmillan eut annoncé que les élections générales auraient lieu le 8 octobre. Au début de septembre, les bookmakers donnaient les Conservateurs gagnants à 6 contre 1. « *Le parti travailliste court à sa troisième défaite consécutive,* claironnait le président du parti tory, lord Hailsham. *Cela signifiera la fin du socialisme dans notre pays.* »

Il y a quatre semaines, ce sentiment était partagé par presque tous les Conservateurs et beaucoup de Travaillistes. De Blackpool, où le Congrès des Trade Unions tenait ses assises annuelles, parvenaient des rapports pessimistes.

Pourquoi cet abattement ? Un an plus tôt, une défaite des Tories paraissait certaine. Toutes les élections partielles avaient été marquées, pour eux, par une perte de voix massive. Deux sièges qu'ils détenaient traditionnellement étaient tombés aux mains des Travaillistes. Des majorités de 20.000 voix étaient tombées à 4.000. A cette époque, les experts prévoyaient une majorité parlementaire de 100 sièges pour les Travaillistes (1).

La voiture à 500 livres

Pendant le printemp. et l'été, cependant, les Tories regagnèrent régulièrement du terrain. Cette remontée commença avec la longue grève des autobus londoniens qui exaspéra quatre millions de citadins pendant des semaines. Il y eut ensuite le voyage de M. Macmillan à Moscou — très critiqué par les alliés de l'Angleterre, mais approuvé par 80 % du corps électoral.

Le facteur le plus déterminant fut cependant le succès apparent de la politique économique conservatrice. En 1957, après la crise de Suez, l'Angleterre avait connu sa plus grave crise monétaire depuis la guerre. Les Tories freinèrent l'expansion industrielle et portèrent le taux d'escompte au chiffre sans précédent de 7,5 %. Près d'un tiers de la capacité de production britannique était alors inutilisée et le nombre des chômeurs atteignait 680.000 — record de l'après-guerre.

Les dures conséquences de cette déflation se traduisirent dans les défaites conservatrices aux élections partielles. Peu à peu, cependant, la politique gouvernementale commença à porter ses fruits. Le cours de la livre sterling se mit à remonter sur le marché mondial. Grâce à une baisse d'un tiers des prix mondiaux des matières premières, l'or et les dollars affluèrent de nouveau à Londres. Pour la première fois depuis vingt ans, les prix de détail se stabilisèrent. L'épouvantail universel de l'inflation était exorcisé.

Cette année, pensant aux élections de l'automne, M. Macmillan commença de desserrer la vis. Le taux d'escompte fut progressivement réduit ; l'expansion industrielle reprit ; le nombre de chômeurs diminua de mois en mois (il est actuellement de 400.000 environ). En avril, dans un budget manifestement « électoral », le premier ministre réduisit les impôts sur le revenu et injecta 380 millions de livres (530 milliards de francs) de pouvoir d'achat supplémentaire dans l'économie.

Quand la date des élections fut annoncée, M. Macmillan pouvait donc se targuer de deux succès : 1) il avait maintenu les prix ; 2) les Anglais avaient un pouvoir d'achat plus élevé qu'il ne l'avait jamais été. Les économistes prédisent pour cette année, après trois ans de stagnation, une augmentation de 4 à 5 % de la production industrielle. La production d'automobiles, de postes de télévision, de réfrigérateurs, de machines à laver bat tous les records, et les prix n'ont jamais été plus bas, en proportion des salaires. Dans la semaine où la date des élections fut annoncée, le plus grand constructeur d'automobiles britannique lança sur le marché une nouvelle « voiture populaire » de 500 livres (700.000 fr.). La demande fut telle que les délais de livraison passèrent aussitôt à deux mois.

L'analyse du « psephologue »

Dans sa stratégie diplomatique comme dans sa politique économique, M. Macmillan pouvait annoncer des succès. Il semble aussi qu'il ait eu de la chance. Un « psephologue » (le nouveau nom à la mode pour « expert politique ») a décrit ainsi l'atmosphère pré-électorale :

> *« Les gens votent selon leur humeur et M. Macmillan a choisi le moment où l'humeur du pays n'a jamais été meilleure. A l'intérieur comme à l'extérieur, les perspectives sont encourageantes. Un enfant royal est attendu (ce qui est excellent pour le moral national). Nous sortons de l'été le plus chaud et le plus ensoleillé du siècle. Tout le monde a passé des vacances merveilleuses et tout le monde est content. Or, quand les gens sont contents, ils votent contre le changement. »*

Ce verdict était confirmé, pendant la première quinzaine de septembre,

→

(1) Actuellement, la Chambre des Communes est composée de 345 Conservateurs, 277 Travaillistes, 6 Libéraux et 2 non-inscrits.

OLD ENGLAND
12, Bd. des Capucines - Paris
Pardessus raglan 3/4 "Rufford" tweed écossais et irlandais à partir de 35.000 Fr.
Costume Ready-made à partir de 42.000 Fr.
Importés d'Angleterre

leleu
CHEMISIER HABILLEUR
COSTUMES, VESTONS SPORT
exclusifs prêts à porter
LODEN *Cigogne*, AUTOCOATS 7/8,
PARDESSUS ANGLAIS et ITALIENS
tissus chauds et légers inédits
MAGASINS OUVERTS DE 9 H. A 19 H. 30
ZONE BLEUE
PARIS : 14, RUE DE CLICHY (près Trinité) et 96, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

Pour l'homme élégant, voici 2 Produits indispensables :
★ AFTER SHAVE LOTION
★ CRÈME A RASER
(avec ou sans blaireau)

Arden
FOR MEN

par tous les sondages d'opinion. Ceux-ci faisaient apparaître une majorité de 7 à 7,5 % pour les Conservateurs (contre 2,5 % seulement aux dernières élections). Cela signifiait que la majorité parlementaire des Conservateurs, actuellement de 68 sièges, passerait à plus de 100 sièges. Près des trois quarts des électeurs interrogés croyaient à une victoire des Tories.

Telle était la situation au moment précis où M. Macmillan annonça la date des élections. Puis, elle se mit à évoluer, et très rapidement. L'objectif évident des Conservateurs était d'obtenir une faible participation électorale (qui joue toujours en leur faveur) et d'éviter autant que possible la bataille pré-électorale. La tâche du Labour Party était au contraire d'animer la campagne. En 1955, il avait perdu les élections parce que 1.500.000 de ses partisans ne s'étaient pas rendus aux urnes. Réussirait-il, cette fois, à les convaincre de quitter leur fauteuil et leur poste de télévision pour aller voter ? Son succès en dépendait.

Lorsqu'il reçut à Moscou — où il avait été invité par les dirigeants soviétiques — le télégramme en code du Foreign Office lui annonçant les prochaines élections, M. Hugh Gaitskell annula aussitôt la visite qu'il devait faire en Pologne et regagna Londres par le premier Tupolev 104 à réaction. Après une brève conférence avec l'état-major du Labour Party (la présidente Barbara Castle, le stratège Richard Crossman, le spécialiste de la presse Tom Driberg et le secrétaire du parti Morgan Phillips), il lança le mot d'ordre : « Campagne à outrance », sauta dans un avion pour Blackpool, adressa un exaltant appel au combat au Congrès des Trade Unions (« *le meilleur discours de Hugh que j'aie jamais entendu* », commenta un journaliste), regagna Londres pour participer à deux émissions de télévision et établit les plans d'une tournée électorale de 3.000 km à travers tout le pays.

« Un produit invendable »

« *Il est arrivé quelque chose à Hugh* », remarqua un de ses amis les plus proches. Et ce commentaire fut bientôt sur toutes les lèvres. D'un professeur d'économie timide et solennel (que M. Bevan qualifia un jour de « machine à caculer déshydratée »), M. Gaitskell semblait s'être transformé du jour au lendemain en un dirigeant national rayonnant de vigueur et d'enthousiasme, crachant les décisions comme une mitrailleuse et fouettant l'ardeur de ses troupes. Cette métamorphose n'était nulle part plus manifeste que dans ses émissions de télévision. Les techniciens de la B.B.C. et de la I.T.V. ne cachaient pas leur stupéfaction devant sa maîtrise et son aisance devant les caméras.

> « *Nous le considérions jusque-là,* a dit l'un d'eux, *comme un bonnet de nuit, comme un produit invendable. Aujourd'hui, il a des kilomètres d'avance sur Macmillan.* »

Les cadres du Labour Party, habitués depuis longtemps à considérer M. Gaitskell comme un raté, commencèrent à reprendre espoir.

Un premier point du programme était réalisé : le Travaillistes avaient trouvé un chef. Il restait le point numéro deux : définir une politique. Dans les luxueux bureaux du siège central du Parti Conservateur (qui dispose d'un revenu princier de 3 millions de livres (4,2 milliards de francs) par an versés par les grandes corporations privées), le programme gouvernemental avait été rédigé à l'avance, pour pouvoir être publié une semaine avant celui des autres partis. Les électeurs le jugèrent décevant. Qu'il s'agît des routes, du logement, de l'enseignement, de l'expansion industrielle, du niveau de vie, il ne promettait presque rien de nouveau. Son thème était : « *Vous n'avez jamais été si prospères. Pourquoi changer ?* » Les affiches électorales des Conservateurs montraient d'heureux travailleurs époussetant leur voiture neuve. Le slogan : « *La vie est meilleure avec les Conservateurs. Ne laissez pas les Travaillistes tout gâcher.* » En fait, les Tories demandaient simplement à être jugés sur leurs réalisations.

Après une nuit entière de délibérations, l'état-major travailliste annonça son propre programme, sous le titre « *L'Angleterre vous appartient* ». Il reprenait les principaux points des programmes particuliers établis au cours des trois dernières années par une demi-douzaine de commissions d'étude du Labour Party. Exemples :

— Augmentation immédiate de 10 shillings (700 francs) par semaine des pensions-vieillesse, et introduction d'un nouveau système garantissant à chaque travailleur une retraite égale à 50 % de son salaire.

— Attribution de 100 millions de livres (140 milliards de francs) supplémentaires au budget du Service National de Santé. Ces crédits permettront de supprimer les frais de pharmacie, de construire de nouveaux hôpitaux et d'augmenter de 25 % le nombre des médecins.

— Réforme révolutionnaire de l'enseignement, le système actuel — très impopulaire — de la sélection par tests d'intelligence à l'âge de onze ans étant remplacé par la création d'écoles mixtes « universelles ».

— Prise en charge par l'administration des maisons locatives, celles-ci pouvant être vendues aux occupants à des taux d'intérêt très bas.

— Réduction des dépenses militaires et interruption du travail sur les bases de fusées américaines jusqu'à la réunion d'une conférence au sommet. Le Labour Party s'engage à lancer son idée d'un Club non nucléaire, à faire campagne pour le désengagement en Europe Centrale, à résoudre les problèmes coloniaux de l'Angleterre en Afrique par l'octroi de l'autogouvernement.

— Financement des nouvelles dépenses sociales par un accroissement planifié de la production. Le Labour Party achètera des actions des principales corporations industrielles afin de pouvoir contrôler leur politique d'expansion.

Une situation différente

Tel était le programme. Il restait à le « vendre » aux électeurs. Nous en arrivons donc au troisième point du plan de bataille travailliste : la mise en route de la « machine » du parti.

En 1950, 1951 et 1955, le Labour Party avait dû combattre avec une main liée dans le dos : la machine n'avait pas été révisée depuis la guerre. Quelques circonscriptions seulement disposaient d'un agent permanent du parti. Cela signifiait que les registres du Labour Party n'étaient plus à jour depuis longtemps et qu'un recensement précis de ses troupes était impossible. En raison du manque de volontaires locaux pour le travail électoral, la machine ne pouvait s'occuper efficacement du « vote postal » (c'est-à-dire du vote des 10 % d'électeurs qui changent de domicile entre deux élections). Tout cela expliquait les « 1.500.000 défections » de 1955.

En 1956, cependant, le Labour Party confia à Harold Wilson — le plus adroit des organisateurs politiques travaillistes — le soin de réorganiser la machine du parti. Wilson étudia les méthodes de Ian Mikardo, spécialiste des problèmes d'efficacité industrielle (qui n'avait conservé son siège de Reading en 1955 que grâce à la parfaite organisation de sa « machine » locale), et ordonna leur application dans tout le pays. Cette réorganisation a eu lieu depuis dans presque toutes les circonscriptions, grâce à un prélèvement de 3 millions de livres (4,2 milliards de francs) sur les fonds des Trade Unions.

Dès le début de la campagne, ces trois éléments nouveaux — la métamorphose de M. Gaitskell, le programme et la machine — se révélèrent très efficaces et ruinèrent les espoirs conservateurs d'une campagne « au ralenti ». De toutes les circonscriptions arrivèrent des rapports indiquant une participation aux réunions électorales sans précédent depuis 1945 et dressant un tableau de la situation très différent de celui qui se dégageait des sondages d'opinion.

« Comment voterez-vous ? »

Les agents conservateurs d'Ecosse lancèrent un appel au siège central du parti : « *Dans les conditions actuelles, nous ne pouvons espérer gagner aucun siège ici et nous risquons d'en perdre six.* » Ceux des Midlands annoncèrent : « *Nous avons dix sièges douteux.* » Ceux du Lancashire : « *Cinq sièges en danger.* » Analysant les résultats d'une enquête dans les circonscriptions marginales, le « Daily Telegraph » (conservateur) écrit que la plupart des électeurs prévoyaient une victoire des Tories, *sauf dans leur propre circonscription.*

Après deux semaines de campagne, les sondages d'opinion commençaient à enregistrer la poussée travailliste. « *L'avance des Tories réduite de moitié* », titrait le « Daily Mail » (conservateur), dont le sondage faisait apparaître une réduction de cette avance à 3,5 % seulement. « *Les Tories perdent deux points* », proclamait le « News Chronicle ». Lord Hailsham changea brusquement de ton : « *L'affaire n'est pas dans le sac,* annonça-t-il. *Une trop grande confiance pourrait être catastrophique. Chacun de nous doit participer au combat.* »

Mais le glissement continuait. Au début de la troisième semaine, l'avance des Conservateurs n'était plus, selon le « Daily Mail », que de 2 %. Trois jours plus tard, le « News Chronicle » l'estimait à 1,5 %. Si le mouvement continuait, écrivait-il, le Labour Party serait majoritaire le jour des élections. Qui plus est, une majorité de ceux qui répondaient : « *Je ne sais pas* » à la question : « *Comment voterez-vous ?* », semblaient pencher plutôt, lorsqu'on les pressait, du côté travailliste. Or la proportion d'indécis (17 %) était anormalement élevée pour ce stade de la campagne.

A quelques jours du vote, il était clair que la lutte serait serrée. Le lundi 5 octobre, le « News Chronicle » annonça que les deux partis étaient désormais à égalité et que la proportion d'indécis était passée à 20 %. Personne ne prévoit une majorité de plus de 30 sièges pour l'un ou l'autre camp. La bataille s'est concentrée presque uniquement sur les circonscriptions « marginales », dont 48 sont tenues par les Tories et

(A.F.P.)

M. Harold Macmillan.
« *Pourquoi changer ?* »

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
COSTUMES DEMI-SAISON
CHEVIOTTE
INFROISSABLE
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

Une paravitamine rend la vie et la couleur aux cheveux gris

Les travaux d'experts cosmétologues viennent de permettre d'identifier la paravitamine complexe FB 2, qui possède la propriété conceptionnelle de restituer aux cheveux gris leur teinte naturelle. Cette découverte est appelée à bouleverser complètement le marché des teintures car, en quelques jours, une chevelure grise — même si elle a été teinte durant de nombreuses années — revit et reprend graduellement sa teinte naturelle et la conserve.

Ce résultat est tout naturel, car les observations scientifiques les plus récentes démontrent que la paravitamine FB 2 est le facteur de pigmentation de la chevelure.

Nos lecteurs et lectrices qui désirent recevoir plus de détails sur cette paravitamine peuvent écrire de notre part au Comptoir des Produits d'Hygiène et de Beauté (rayon E 510), boulevard de Strasbourg, n° 37, Paris. Un exposé leur sera adressé gratuitement et sous pli discret.

Milord présente "BLANC DE BLANC"
la chemise la plus blanche du monde en fibres nouvelles.
4 longueurs de manches — 3 ampleurs de poitrine
en exclusivité à Paris chez

MORTIMER 30, AVENUE FRANKLIN-D.-ROOSEVELT SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE
leleu 14, RUE DE CLICHY (près Trinité) 96, Bd DU MONTPARNASSE

60 par le Labour Party. Il s'agit des circonscriptions où la majorité aux dernières élections était inférieure à 5.000 voix. Dans certaines, une simple poignée de bulletins pourrait renverser la balance. Tel est le cas de Devonport (majorité conservatrice de 100 voix), de Barons's Court, à Londres (Travaillistes, 125 voix), de Bradford North (Conservateurs, 69 voix), et du siège de Barbara Castle à Blackburn (125 voix). De ces circonscriptions marginales, 40 ont des majorités de moins de 1.000 voix, dont 22 en faveur des Conservateurs.

Des deux côtés, on est conscient de l'importance décisive de ces quelque 100 circonscriptions. MM. Macmillan et Gaitskell ont établi le programme de leur tournée de façon à en visiter le plus grand nombre possible. Les agents électoraux des circonscriptions « sûres » ont été transférés dans les marginales. Dans vingt circonscriptions conservatrices, un déplacement de moins de 2 % des voix en faveur des Travaillistes leur assurerait la victoire. Parallèlement, un déplacement de moins de 1 % en faveur des Conservateurs permettrait d'enlever 10 sièges aux Travaillistes.

L'inconnue libérale

Le problème des circonscriptions marginales, qui domine les élections, est encore compliqué par le facteur inconnu du vote « libéral ». Les Libéraux ont présenté cette fois le chiffre énorme de 220 candidats. La plupart d'entre eux sont inscrits dans des circonscriptions conservatrices, dont plusieurs sont marginales. Le Parti Libéral est violemment antisocialiste et critique sévèrement les positions de M. Gaitskell. Mais il réserve ses flèches les plus acérées pour les Conservateurs auxquels il reproche le désastre de Suez, le massacre de Hola Camp, au Kenya, et la répression britannique à Chypre et au Nyassaland. On prévoit que de nombreux jeunes électeurs conservateurs de tendance libérale donneront leur voix aux Libéraux, assurant ainsi la victoire des Travaillistes.

En se fondant sur les résultats d'une récente élection partielle, les psephologues ont calculé qu'un candidat libéral vole deux fois plus de voix aux Conservateurs qu'aux Travaillistes. On estime donc que, étant donné l'importance de l'intervention libérale dans ces élections, un simple déplacement de 1,5 % des voix en faveur du Labour Party suffirait à lui assurer la victoire. Là encore, cependant, un doute subsiste : les dernières élections ont prouvé que les déplacements de voix étaient de moins en moins uniformes, les électeurs devenant de plus en plus indépendants, particulièrement dans les circonscriptions marginales. Les prévisions effectuées à partir de sondages risquent donc d'être très imprécises.

C'est dans cette atmosphère d'incertitude que la campagne électorale est entrée dans sa dernière phase. Les Conservateurs ont renoncé depuis longtemps à leur projet initial d'une campagne « en roue libre ». M. Macmillan pensait pouvoir ignorer totalement l'opposition. Il s'est vu contraint d'engager des duels oratoires extrêmement violents avec M. Gaitskell.

Celui-ci, sommé de dire s'il avait l'intention de financer les projets sociaux du Labour Party par une augmentation de l'impôt sur le revenu, annonça solennellement que les Travaillistes ne recourraient jamais à une telle mesure en temps de paix. Il a promis, en revanche, que le Labour Party mettrait fin à la pratique des notes de frais colossales, qui sont un des moyens d'évasion fiscale des grosses entreprises, et qu'il imposerait une taxe très lourde sur les revenus du capital (estimés à 5 milliards de livres — 7.000 milliards de francs — pour les dernières années) actuellement considérés comme non imposables.

« Non seulement, a-t-il dit, *les Travaillistes n'augmenteront pas l'impôt sur le revenu, mais ils le réduiront probablement pour les salariés à faible revenu. Ils supprimeront également les impôts indirects sur tous les produits de première nécessité. »*

Réponse de M. Macmillan :

« Nous assistons là aux efforts désespérés d'hommes qui savent déjà qu'ils ont perdu. Ne croyez pas ces promesses insensées. »

L'option

Tandis que la campagne se faisait plus acharnée, plusieurs événements, extérieurs et intérieurs, venaient donner des armes aux uns ou aux autres.

(Keystone)

M. Aneurin Bevan.
« L'Angleterre vous appartient. »

M. Macmillan n'a pas hésité à s'attribuer le mérite du succès de la rencontre du Camp David, du retrait de l'ultimatum russe sur Berlin et de la quasi-certitude d'une rencontre au sommet (*« Le Triomphe de Macmillan »*, a titré le « Daily Express »). Le premier ministre souhaitait pouvoir annoncer la date de la Conférence au sommet dans sa dernière émission télévisée avant le scrutin, mais sa demande a été repoussée par le président Eisenhower.

Sur le front intérieur, cependant, la chance des Conservateurs semblait tourner. A quinze jours des élections, un scandale boursier éclatait au cœur de la City. L'une des plus importantes sociétés d'investissements, le Jasper Investment Group, était incapable de faire face à ses engagements et entraînait dans sa chute la State Building Society et des milliers de petits actionnaires. Près de 3,5 millions de livres (4,9 milliards de francs) semblaient s'être évanouies en fumée, et l'un des hommes d'affaires mis en cause s'était enfui en Israël. La même semaine, les directeurs d'un autre trust d'investissement, mis en faillite quelques mois plus tôt, étaient inculpés d'escroquerie.

Le Labour Party réclama aussitôt « l'assainissement » de la City. Les Conservateurs répondirent par la nomination d'une commission d'enquête et par des allusions subtiles à l'antisémitisme (la plupart des hommes d'affaires impliqués dans le scandale sont juifs) — allusions qui font toujours du tort aux Travaillistes en période électorale.

Le Labour Party avait lui aussi quelques ennuis. A une semaine du scrutin, une grève éclatait dans une firme qui approvisionne la presque totalité de l'industrie britannique en oxygène industriel, menaçant de réduire 100.000 hommes au chômage. Malgré des appels désespérés à la reprise du travail, lancés par tous les dirigeants syndicaux, la grève s'est poursuivie.

Qui l'emportera ? A quelques heures du vote, les pronostics étaient plus difficiles que jamais. Les observateurs n'étaient d'accord que sur un point : ces élections sont les plus passionnantes que l'Angleterre ait connues depuis 1945, les plus incertaines et sans doute aussi les plus importantes pour l'avenir du peuple britannique. Elles diront si, pour les électeurs anglais, les satisfactions d'ordre économique restent l'essentiel ; et ce serait bien naturel. Ce sera alors une victoire conservatrice. Mais elles peuvent aussi donner une nouvelle preuve de la maturité politique des Britanniques, une victoire travailliste se décidant finalement sur des options « désintéressées » : la paix, la guerre, le danger atomique, la justice sociale, l'avenir...

PAUL JOHNSON.

(Agip)

Lord Hailsham.
« C'est déjà joué ! »

Etes-vous ambitieux ?

Pour vous une belle SITUATION, en choisissant un de ces métiers passionnants et qui paient : Représentant, Représentante (V. R. P.), Agent technique commercial, Mandataire, Chef de Vente, Directeur Commercial, Négociateur, Négociatrice, Gérant, Gérante de Magasin, Employé, Employée de Commerce, Vendeur, Aide-Vendeur, Démonstrateur, Vendeuse, Démonstratrice, Sous-Ingénieur commercial, etc.

et cela grâce à l'extraordinaire formation (par correspondance) de l'Ecole Polytechnique de Vente, seule grande Ecole capable de faire de vous en quelques mois d'études agréables, un VRAI TECHNICIEN COMMERCIAL. Pour réussir dans les situations du Commerce aucune condition de diplôme (niveau d'instruction primaire suffisant) — Seule est indispensable la formation professionnelle de l'Ecole Polytechnique de Vente.

Demandez aujourd'hui même à l'Ecole Polytechnique de Vente, 71, rue de Provence, PARIS (9e) (serv. 815) sa magnifique documentation offerte gratuitement et sans engagement à tous ceux et celles qui veulent réussir.

Berel

TAILLEUR - CHEMISIER

12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

ÉTATS-UNIS

En parlant de Mao Tsé-toung

Notre envoyé spécial K.-S. Karol se trouvait encore aux Etats-Unis au moment de la visite de Krouchtchev à Pékin. Il a enregistré les impressions de l'Amérique « post - krouchtchevienne » sur les entretiens Mao-K.

IKE ET « K » SUR UNE POCHETTE DE DISQUE (1).
« Le jour où Mao viendra à Washington... »

EN l'absence de journalistes occidentaux à Pékin pour les fêtes du dixième anniversaire de la victoire de la Révolution chinoise, nous ne savons sur les trois longs entretiens Krouchtchev-Mao Tsé-toung que ce que la « Pravda » en a écrit, c'est-à-dire rien. Toutes les hypothèses sont donc autorisées, y compris celle selon laquelle le président du Conseil soviétique et le leader chinois seraient en désaccord sur l'attitude à l'égard de l'Amérique.

Mais aucune preuve n'existe à ce sujet, et il me semble que l'explication la plus simple est la plus véridique : après avoir obtenu l'approbation chinoise pour sa tournée américaine, au cours de sa précédente visite à Pékin, Nikita Krouchtchev s'est penché, avec Mao Tsé-toung, sur les résultats obtenus et sur les perspectives nouvelles qu'ils ouvrent. Il se trouve être le seul à mener le jeu avec l'Amérique parce que, de par la volonté de cette dernière, la Chine est exclue du concert international. Mais la Chine est un partenaire trop important et trop puissant pour qu'il ne faille pas la consulter à tout moment. Après tout, Eisenhower prend très souvent l'avis de ses alliés, qui sont pourtant beaucoup moins grands que la Chine. Krouchtchev n'a pas fait autre chose. Où donc est le mystère de ses cinq journées à Pékin et de ses trois entretiens avec Mao Tsé-toung ?

Voilà du moins ce que peut se dire l'observateur européen impartial. Mais l'avis qui compte le plus sur cette question c'est celui des Américains. Or, les leçons de marxisme élémentaire que leur a prodiguées Krouchtchev ne les ont pas désarmés. Les journalistes, qui se croient les gardiens de la conscience du peuple américain, continuent dans leurs articles à tenir en alerte l'opinion publique.

Je me suis fait administrer bien involontairement la preuve de leurs préventions à l'égard de la Chine. C'était dans les salons du très exclusif Overseas Press Club de New York et nous étions justement en train de déplorer l'absence de journalistes occidentaux à Pékin pendant la rencontre des deux chefs du communisme mondial. Je me permis cette remarque, que je croyais très anodine : « *Le jour où Mao Tsé-toung viendra à son tour à Washington, nous saurons probablement de quoi Krouchtchev a parlé avec les Chinois et les journalistes américains auront enfin accès à Pékin.* » J'ignorais que mes paroles allaient déclencher une véritable explosion d'indignation : « *Jamais Mao Tsé-toung ne sera invité dans ce pays !* s'écria mon interlocuteur. *Je suis prêt à vous le parier à cent dollars contre un. Comment pouvez-vous avoir des doutes là-dessus après avoir voyagé trois semaines à travers l'Amérique ?* »

Il serait vain de chercher une explication rationnelle à ces sentiments antichinois des Américains. Rien dans l'attitude actuelle de la Chine ne fonde cette méfiance. Et la forme sous laquelle elle s'exprime donne parfois le vertige. Elle tendrait à faire croire à l'existence d'un « stalinisme » américain, utilisant lui aussi les citations truquées et la pseudo-dialectique, et puisant dans le fond anticommuniste jadis utilisé contre l'Union Soviétique pour justifier aujourd'hui la mise à l'écart de la Chine populaire.

Je passe sur ces éditoriaux enflammés qui expliquent que Krouchtchev a présenté son plan de désarmement général uniquement pour permettre aux Chinois de conquérir l'Asie entière le jour où l'Amérique se sera dépossédée de ses moyens de riposte. Mais il est attristant, dans un journal aussi libéral que le « New York Post », de tomber soudain sur des citations invérifiables de Dimitri Manouilski, un des fondateurs soviétiques de l'O.N.U., affirmant la nécessité d'endormir le monde capitaliste par des offres pacifiques pour pouvoir l'attaquer au moment le plus inattendu.

> « *Il faut nous comprendre,* m'a répondu un universitaire américain, à qui je montrais quelques coupures de presse de ce genre. *Les événements qui ont marqué le plus profondément l'histoire récente de notre pays ont été Pearl Harbor et Yalta. Pour notre génération, la peur d'une attaque-surprise ou d'une négociation au cours de laquelle la bonne volonté américaine serait abusée, cette peur est un fait dominant. Il faudra donc du temps et beaucoup de preuves de bonne volonté pour que les Américains prennent pour argent comptant les protestations pacifiques des Russes et, à plus forte raison, des Chinois.* »

La « voiture-sandwich »

Ces preuves, dans cette première semaine après la visite de Krouchtchev aux Etats-Unis, il me semble que les Russes font l'impossible pour les fournir, tout au moins dans leurs déclarations. Pour la première fois depuis la guerre, les mots d'ordre lancés par le comité central du Parti communiste d'U. R. S. S. à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution mentionnent « l'amitié soviéto-américaine dans les intérêts de la paix ». Une telle propagande dans un pays à parti unique est en elle-même un facteur de première importance.

Certes, les nouvelles qui parviennent aux Etats-Unis de la lointaine Russie ne sont pas toutes de cette veine. Il y a par exemple, dans l'article publié par M. Joukov dans la « Pravda », des passages irritants pour les Américains. Comment un homme qui a, pendant deux semaines, assisté aux entretiens de Krouchtchev, peut-il s'imaginer que les objections des Etats-Unis à l'égard du plan soviétique de désarmement général s'expliquent par leur volonté d'avoir une armée puissante pour empêcher les peuples d'Asie et d'Afrique de se libérer de leur système social actuel ?

De même, les Américains jugent aussi fantaisiste que naïve l'histoire racontée par Krouchtchev, selon laquelle une « voiture-sandwich » invitait la population de Washington à ne pas applaudir sur le passage du cortège soviétique.

La mode « K »

Ces réserves, qui vont parfois jusqu'à l'indignation, ne diminuent en rien l'impression générale laissée par Krouchtchev et sa famille. Le président du Conseil soviétique a cédé la première place dans les journaux à la grève de l'acier, qui approche de son quatre-vingt-dixième jour, mais dans les conversations privées, ce sont toujours sa famille et lui qui gardent la vedette. L'Amérique continue à se passionner pour cet homme jovial à la spontanéité imprévisible, comme si son image risquait de resurgir ce soir sur les écrans de télévision.

Avec leur sens de la publicité traditionnel, les Américains n'ont pas manqué d'utiliser la « mode krouchtchevienne » pour la vente de toutes sortes de produits. Dans tel magasin new-yorkais, toute la vitrine est occupée par les chapeaux d'hiver à la russe et le slogan c'est que Nikita Krouchtchev porte, lui aussi, ce genre de chapeau. Un disque de musique russe et américaine affichant sur sa pochette les portraits d'Eisenhower et de Krouchtchev orne déjà les devantures des disquaires.

Le temps travaille pour la détente russo-américaine, voilà l'impression dominante dans cette Amérique « post-krouchtchevienne ». Mais la Chine ? Peut-on imaginer une coexistence Est-Ouest n'englobant pas la deuxième puissance communiste ?

J'ai eu l'occasion de me faire l'avocat du diable en intervenant un soir à New York dans un débat concernant la Pologne.

> « *Les nuances existant au sein du bloc soviétique,* ai-je dit, *n'empêchent pas une unité et une solidarité fondamentales. Si vous voulez vraiment aider la Pologne, il faut que vous mettiez fin à la guerre froide avec l'U.R.S.S. Sans cela, les bons rapports entre Washington et Varsovie ne pourront jamais dépasser une certaine limite. De même, si vous voulez l'amitié avec la Russie, il faut que vous mettiez fin à la guerre froide avec la Chine, qui lie les mains à Krouchtchev.* »

Un silence poli a accueilli mes paroles.

K.-S. KAROL.

(1) Titre du disque : « Le terrain d'entente - La musique la plus aimée aux U.S.A. et en U.R.S.S. »

VOUS TROUVEREZ UN CHOIX UNIQUE DE

ROBES de MARIÉES
ROBES de CORTÈGE
ROBES de COCKTAIL
à
PRONUPTIA

« ATOUT-CŒUR »
Somptueuse robe longue en dentelle et tulle plissé. Petit col Claudine sur un corsage très sobre à manches trois-quarts. Jupe très large, montée sur six volants de dentelle et terminée par un grand volant de tulle sur quatre dessous : un taffetas, un tulle raide, deux tulles fins

Plus de 150 modèles spécialement étudiés pour les mariages d'hiver sont actuellement présentés dans le cadre sympathique de PRONUPTIA.

Longues ou courtes, classiques ou modernes, les toilettes proposées composent un choix unique à des prix très avantageux, retouches et mesures gratuites. Parmi celles-ci nous notons ROMANESQUE, robe courte romantique en broderie anglaise de nylon à 24.500 fr., DIANA, robe longue en dentelle classique à 19.900 fr., REVERIE, splendide robe vaporeuse en tulle plumetis de nylon sur trois jupons à 43.500 fr., DUCHESSE, robe de style avec manteau formant traîne à 39.900 fr.

La future mariée trouvera en outre à PRONUPTIA tous les accessoires nécessaires à la cérémonie : diadème, voile, coiffe, bouquet, chaussures, gants, lingerie fine aux meilleures conditions, ainsi qu'un rayon de cadeaux où elle pourra déposer sa « liste de mariage ».

Parents et invités pourront également trouver à PRONUPTIA un grand choix de robes de cortège et un rayon spécialisé pour Hommes comprenant les costumes, chemises, chaussures, etc...

Si vous n'avez pas encore entendu parler de l'accueil PRONUPTIA, venez n'importe quel jour, sauf le dimanche, de 9 h. 30 à 19 heures, sans engagement de votre part, vous rendre compte par vous-même que PRONUPTIA n'est pas un magasin comme les autres.

Découpez et conservez cette annonce. Dès votre arrivée à PRONUPTIA, vous recevrez en échange une agréable surprise.

PRONUPTIA... *la Maison du bonheur !*
16, rue du Faubourg-Montmartre - PARIS (9e)
Tél. : PRO. 69-15 (4 lignes groupées)
Métro : LE PELETIER ou MONTMARTRE
DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Offert*** à un automobiliste-étourneau, un porte-clés ingénieux. Muni d'un cadran à minuterie réglable, il sonne à l'heure fixée par le propriétaire de la voiture. Le temps de réglage maximum est d'une heure, mais il faut de toute façon compter le temps d'aller jusqu'à la voiture. Autre avantage : deux contraventions évitées suffisent à amortir le prix de l'appareil. (Mémopark, 1.980 francs. Sinfonia, 68, Champs-Elysées.)

● ***Rencontré*** un spécialiste de l'épiderme et du cuir chevelu qui, depuis vingt ans, poursuit en laboratoire des recherches sur la nature, les qualités physiques et chimiques de ce grand maltraité : le cheveu. But des travaux de cette année : voir si oui ou non la permanente « prend » moins bien sur les cheveux des femmes pendant les « mauvais jours » du mois. Des expériences massives qui ont été faites à Brest, Nantes, Angers, Nancy, Bordeaux, Toulouse et Marseille, il ressort que le cycle menstruel n'a aucune influence directe.

D'autre part, Madame Express, qui se demandait pourquoi tant de femmes se plaignent actuellement d'avoir les cheveux plus secs que jamais, a trouvé, auprès de ce spécialiste, une réponse en trois points :

● L'été ayant été exceptionnellement beau :

1) Les cheveux des femmes ont supporté des doses exceptionnelles de soleil.

2) On a pu se baigner beaucoup, même en Bretagne, et l'eau de mer finit par dessécher.

3) Enfin, il semble qu'en raison des circonstances économiques, les femmes soient moins allées chez le coiffeur, cet été, que les autres années.

En somme, les cheveux secs sont un classique problème de retour de vacances, aggravé cette année en raison du beau temps. On ne peut pas tout avoir.

● ***Usé*** de beaucoup de patience pour fixer sur son électrophone le « Rexon », nouveau bras dépoussiéreur de disques. Le « Rexon » est une bonne invention. Mis au point par un horloger-bricoleur discophile, il est présenté en pièces détachées dans une boite aussi « fonctionnelle » qu'impressionnante. Cette boite contient :

1) Le bras lui-même : blanc, léger, en matière plastique, il est muni à une de ses extrémités de quatre perforations et à l'autre d'un petit tampon électrostatique ; c'est donc par contact avec le disque, lui-même électrostatique, que le tampon « avale » toutes les poussières accumulées au creux des sillons.

2) Trois sortes de pieds pouvant s'adapter à tous les électrophones.

3) Un axe cannelé pour le réglage en hauteur.

4) Des tampons de rechange.

5) Un charmant petit goupillon servant à décrasser les tampons.

Tout cet attirail peut sembler compliqué. En fait, il suffit de choisir le pied adéquat, de bien briser l'axe cannelé à la hauteur convenable, de fixer cet axe sur le pied, d'accrocher le « Rexon » sur l'axe, d'allumer son électrophone, de tout faire démarrer ensemble (« Rexon » et bras de l'électrophone) et de profiter d'une audition nettement améliorée en se félicitant d'être un bricoleur-né. (Rexon, 1.950 fr., en vente au Discobole, gare Saint-Lazare.)

● ***Remplacé*** pendant deux jours le sacro-saint café d'après le déjeuner par le nouveau Nescafé « goût brésilien », sans que sa famille, pourtant difficile sur ce chapitre, s'en aperçoive. Le « goût brésilien » ne laisse pas dans la bouche cette saveur « caramélisée » que les amateurs reprochent aux cafés solubles. (Nescafé, 255 francs, dans les épiceries.)

● ***Astiqué*** un poêlon à marrons acheté à la foire à la ferraille (jusqu'au 10 octobre, boulevard Richard-Lenoir) avec du vinaigre de vin et de la poudre à récurer « Ajax ». L'opération, recommencée plusieurs fois, a eu raison de la crasse et du vert-de-gris. Ce poêlon est devenu un ravissant cendrier de jardin en cuivre martelé.

HOMMES

La vie militaire

Quatorze questions pour s'y préparer avant de la subir.

LES remous provoqués par l'affaire des sursis dans les milieux universitaires font prendre conscience aux familles des multiples problèmes que vont poser à leurs fils les obligations militaires. Celles-ci occupent en effet une place importante dans la vie future des garçons.

Mme Express a revêtu l'uniforme pour répondre aux 14 questions qui vous intéressent.

La préparation militaire est-elle obligatoire ?

Non. Elle est fondée sur le volontariat et comporte plusieurs phases et plusieurs degrés :

1) LA PRÉPARATION MILITAIRE ÉLÉMENTAIRE (P.M.E.), qui constitue une sorte de pré-sélection de futurs gradés et spécialistes, est sanctionnée par des examens dont les points peuvent se cumuler : le Brevet d'aptitude physique prémilitaire (B.A.P.P.) et le Brevet de préparation militaire élémentaire (B.P.M.E.) qui couronnent une instruction commune de base, et les certificats d'aptitude prémilitaire (C.A.P.M.) qui couronnent une instruction technique spécialisée.

2) LA PRÉPARATION MILITAIRE SUPÉRIEURE (P.M.S.), ayant pour objet la formation de futurs officiers de réserve, est instituée à l'usage des élèves des établissements d'enseignement dont le niveau moyen des études est suffisamment élevé.

Toutefois, dans certaines grandes écoles (Normale Supérieure, Eaux et Forêts, Aéronautique, Centrale, Mines, Ponts et Chaussées, etc.) il existe une *instruction militaire obligatoire* (I.M.O). qui prépare les élèves au grade de sous-lieutenant de réserve.

Où et comment s'effectue la P.M. ?

Tout jeune Français ayant atteint 17 ans au 1er janvier de l'année des épreuves de P.M.E., peut remplir une demande d'inscription fournie par la brigade de gendarmerie de son domicile et transmise au commandant de subdivision du chef-lieu départemental, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une association autorisée dont fait partie le candidat.

La P.M.S. se prépare dans les établissements d'enseignement de tous ordres pendant deux années à raison de quatre heures de cours par semaine, plus une période bloquée de huit jours la première année et de dix la seconde.

L'I.M.O. a lieu dans les grandes écoles dont chacune est prise en charge par une arme.

Quels sont les avantages de la P.M. ?

Outre les jours de permission exceptionnelle auxquels ils auront droit au cours du service actif, les titulaires du B.P.M.E. peuvent être nommés directement caporaux-chefs au bout de cinq mois de peloton d'élèves gradés; les titulaires d'un C.A.P.M. sont assurés d'être affectés dès l'incorporation à un emploi de leur spécialité ; les titulaires des mentions bien et très bien (suivant le total de leurs points) peuvent choisir leur arme, unité ou service, et même leur corps. Les titulaires du B.P.M.S. sont incorporés directement dans une école d'application de leur arme soit comme aspirants, soit comme sergents-E.O.R. suivant leur note. Les meilleurs poursuivent leur service dans le corps de troupe de leur choix avec le grade de sous-lieutenant. Les autres doivent passer six mois dans le corps auquel ils sont affectés pour devenir sous-lieutenants ou — s'ils n'ont pas la moyenne de 12 sur 20 — redevenir sergents. Enfin les titulaires du diplôme de sortie des écoles comportant l'I.M.O. sont incorporés comme sous-lieutenants dans une école d'application de leur arme.

Comment se forme « la classe » ?

Le 1er février de chaque année, les mairies arrêtent les tableaux de recensement des jeunes gens qui auront 19 ans révolus dans l'année. Y sont également portés les jeunes gens ayant acquis la qualité de Français à 21 ans et qui ne l'ont pas déclinée dans les six mois précédant leur majorité, ainsi que les naturalisés dès leur changement de nationalité.

Une commission de trois médecins militaires est chargée avant la réunion publique du Conseil de Révision (qui se tient dans l'année au chef-lieu de canton) de l'examen préalable des jeunes gens qui en ont fait la demande avant le 1er mars à la mairie de leur commune. Le jour même de la session, elle examine ceux dont l'aptitude physique est jugée douteuse par le Conseil.

Les jeunes gens qui ne se rendent pas à la convocation du Conseil sont déclarés aptes et incorporés quinze jours avant l'appel de leur contingent s'ils n'ont pu se justifier.

Tous ceux qui ont été retenus par le Conseil sont convoqués dans des centres de sélection pour y subir des épreuves physiques et psychotechniques obligatoires.

Qui est exempté du service militaire ?

Seuls sont dispensés des obligations militaires :

— les exemptés affligés d'une infirmité déterminant une impotence fonctionnelle ;

— les jeunes gens dont deux frères, sœurs, ou ascendants du premier degré sont morts pour la France.

L'ordonnance du 7 janvier 1959 a supprimé la distinction entre service actif et service auxiliaire pour les jeunes gens atteints d'infirmité relative. Les ajournés (en raison d'une faiblesse de constitution) sont tenus de comparaitre l'année suivante devant le Conseil de révision.

Comment se fait l'appel ?

L'incorporation du contingent a lieu par fractions bimestrielles. Les recrues sont classées dans les corps de troupe suivant les règles fixées par la sélection. Les affectations aux formations les plus rapprochées de leur domicile sont réservées aux titulaires du B.P.M.E. ou du B.P.M.S. et dont la situation de famille est la plus digne d'intérêt, ainsi qu'aux orphelins, chefs et soutiens de famille qui en font la demande.

Actuellement, après quatre mois de classes, la plupart des recrues sont envoyées en Algérie.

Comment sortir du « rang commun » ?

Dès leur incorporation, les recrues du rang commun n'ayant pas reçu d'instruction prémilitaire, peuvent demander à suivre pendant quatre mois le peloton d'élèves gradés sous-officiers après sélection. Deux mois de spécialisation peuvent ensuite les conduire au Certificat d'aptitude à l'emploi de gradé (caporal-chef) et de là au Certificat d'aptitude à l'emploi de sous-officier. Ils passent effectivement sous-officiers au bout de neuf mois.

Les jeunes gens ayant une instruction du niveau du baccalauréat sont sélectionnés pour le peloton préparatoire aux E.O.R.

Qui peut bénéficier d'un sursis ?

Certaines catégories de jeunes gens ont la possibilité de différer, dans une certaine limite, la date de leur appel. Le sursis d'incorporation ne confère aucune dispense. Les sursitaires suivent en général le sort du contingent avec lequel ils sont incorporés.

Peuvent en bénéficier : les réformés temporaires reconnus ultérieurement aptes ; l'un des deux frères inscrits la même année sur les tableaux de recensement ou faisant partie du même appel, ou ceux qui ont un frère ou un demi-frère servant en qualité de maintenu ou d'appelé (et qui seront incorporés avec le premier contingent qui suit la libération de celui-ci) ; les jeunes gens ne pouvant être enlevés immédiatement à leurs travaux, soit en raison de leur situation de soutien de famille, soit dans l'intérêt de leurs études, soit pour leur apprentissage, soit pour les besoins de l'exploitation à laquelle ils appartiennent, soit parce qu'ils résident à l'étranger.

Comment l'obtenir ?

Les intéressés doivent adresser leur demande au maire de leur commune de recensement, dans les deux mois qui précèdent les opérations du Conseil de révision.

Quelle en est la durée ?

Le sursis est renouvelable chaque année par tacite reconduction jusqu'à 25 ans. Aux termes de l'instruction interministérielle du 11 août — *dont les organisations étudiantes contestent la légalité* — les sursis ne pourront être renouvelés que pour l'achèvement d'un cycle d'études déjà entrepris au moment de l'octroi du sursis, soit : jusqu'à 21 ans pour les études secondaires, 23 ans dans les écoles sans concours d'entrée, 24 ans pour la licence, considérée comme terme des études supérieures, 25 ans dans les écoles comportant un concours d'entrée et exigeant une présence à temps complet.

En cas d'échec, le sursis pourra être renouvelé une deuxième fois : — pour le baccalauréat 2e partie; — pour chacun des examens des études supérieures jusqu'à la limite de 24 ans ; — et pour les écoles comportant un concours d'entrée (trois fois pour les grandes écoles).

Tous les sursis sont supprimés au-delà de 25 ans, sauf pour les étudiants médecins, pharmaciens, dentistes et vétérinaires jusqu'à 27 ans.

Y a-t-il une possibilité de recours ?

L'U.N.E.F. invite les étudiants ayant reçu un avis de résiliation du directeur du centre de Recrutement à établir un recours en trois exemplaires selon un formulaire qu'elle tient à leur disposition. Un exemplaire sur papier timbré (240 fr.) doit être envoyé au Conseil de Révision qui a accordé le sursis par lettre recommandée avec accusé de réception, joindre la copie de l'avis, de non-renouvellement. Une copie sur papier ordinaire sera adressée au directeur du Recrutement avec un motif : une autre à l'U.N.E.F. aux fins de transmission au ministère de l'Education nationale. Ce recours est suspensif jusqu'aux prochaines sessions extraordinaires des Conseils de Révision du 12 au 17 octobre. Elle les invite à se faire connaître de leurs associations générales dès réception de leur convocation et s'est assuré le concours d'avocats pour les assister devant cette juridiction.

Qu'est-ce que les périodes d'exercice ?

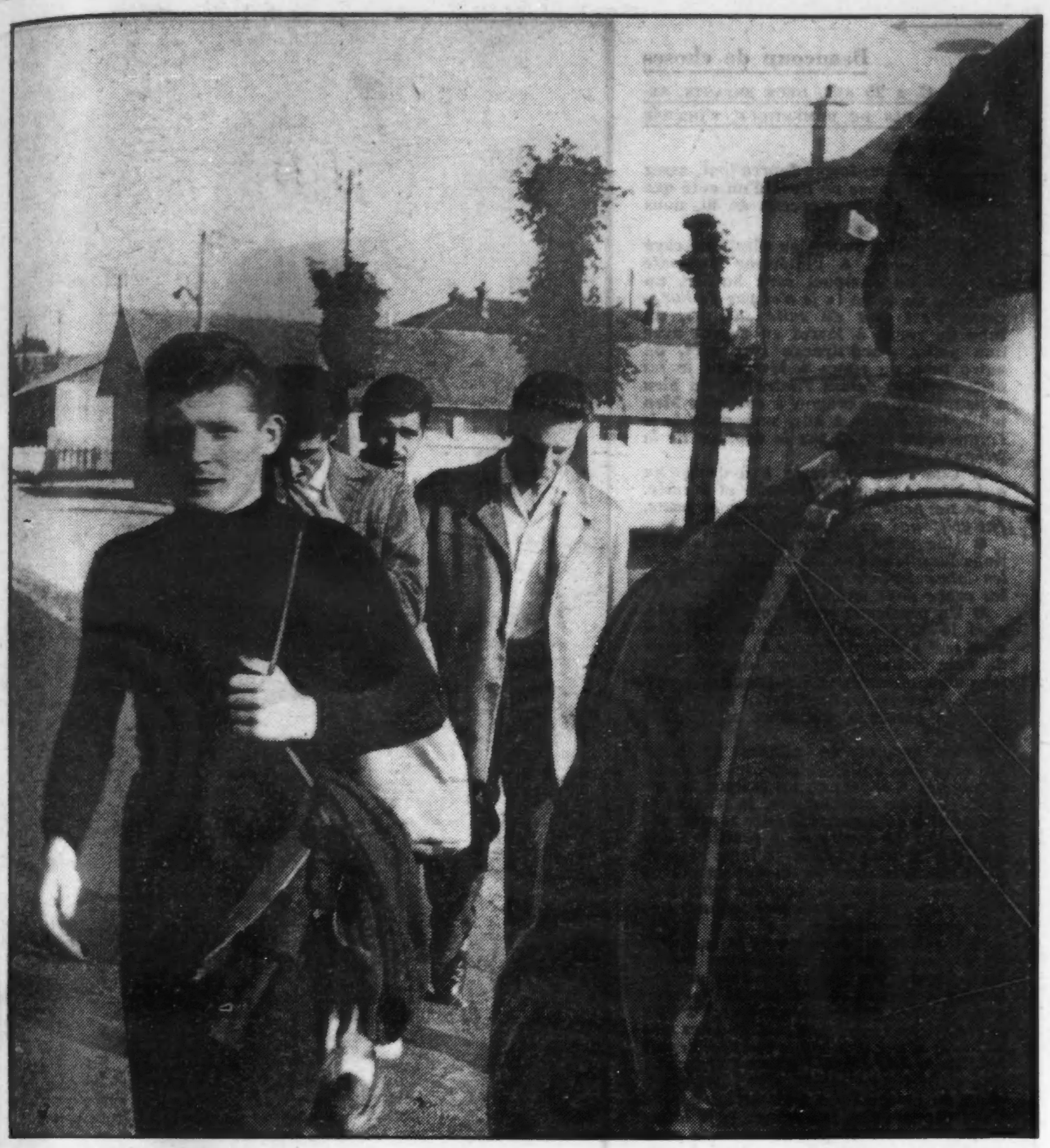
A la libération de leur contingent, les hommes envoyés dans la disponibilité ou dans la réserve sont affectés aux divers corps et services ou affectations spéciales, qu'ils sont tenus de rejoindre en cas de convocation pour périodes d'exercices.

Leur nombre et leur durée sont fixés par le ministre de la Défense nationale. L'ordonnance du 7 janvier 1959 prévoit un total de vingt-quatre mois, dont dix semaines au titre de la réserve.

Quelle est la durée des périodes ?

Pour les sous-officiers et hommes de troupe, la durée de chaque période est d'environ dix-huit jours (dont dix de manœuvres).

Les officiers de réserve sont convoqués à trois sortes de périodes : l'année qui suit le régiment, la subdivision militaire de leur domicile organise pour eux une instruction de cinq ou six jours. Tous les quatre ans, une convocation dite horizontale les réunit dans le cadre de leur unité pendant quelques jours. Tous les quatre ou cinq ans, une convocation dite verticale les appelle à la mise sur pied d'une unité pendant 21 jours.



LES « RECRUES ».
La vie militaire commence à 17 ans.

Parallèlement, les officiers effectuent les périodes de franchissement de grade de 10 à 21 jours (souvent confondues avec la convocation verticale).

● *Comment changer de classe ?*

Tout homme de réserve père de deux enfants est classé dans la classe de mobilisation plus âgée de quatre ans que sa classe d'incorporation ; le père de trois enfants dans la classe la plus âgée de la réserve. Les pères de quatre enfants et plus sont dégagés de toute obligation militaire, sauf s'ils sont officiers de réserve. Ceux-ci peuvent être rappelés jusqu'aux âges limites d'emploi dans l'active des grades correspondants, quelle que soit leur situation de famille.

C'est le revers de la médaille... ou plutôt de la ficelle et des avantages qui s'y rattachent.

VENDÔME, veste ou trois-quarts
en mouton "tcherkess"
très confortable.
La veste : 39.000 frs
chez BRUNSWICK-SPORT
62, boul. de Strasbourg, Paris
Grand parking dans l'immeuble
PUBLICITÉ

ENQUÊTE

Quand les femmes vident leur sac

● *On y trouve tout... sauf un raton-laveur.*

NOUS vivons à l'ère des psychotechniciens. On vous démontre que la manière dont vous tenez votre fourchette est révélatrice, que si vous mettez vos pieds en dedans vous avez des complexes d'infériorité, que si vous les mettez en dehors, vous souffrez de complexes de supériorité et que si vous les tenez droits, vous êtes anormalement normaux.

Sans tomber dans ce travers du siècle, Madame Express a constaté que « l'objet » qui pouvait le mieux révéler la personnalité d'une femme était sans conteste son sac à main. De plus en plus, les femmes qui travaillent quittent leur domicile de bonne heure le matin pour ne le regagner que tard le soir. Elles sont donc obligées, petites tortues besogneuses, de transporter leur maison avec elles. Cette maison ambulante est le sac — elles y entassent l'indispensable, le nécessaire, le superflu aussi.

Madame Express, déguisée en douanier, a donc fait l'inventaire (indiscret et complet) du sac de plusieurs femmes, d'âges divers et de professions différentes, et en a tiré quelques conclusions.

Premières constatations :

Les sacs devenant de plus en plus vastes, les femmes prennent l'habitude de constituer un Etat dans l'Etat. C'est-à-dire d'emporter un sac dans leur sac. C'est la pochette en plastique ou en tissu, servant à l'origine de nécessaire de maquillage, mais où l'on commence à voir des clés, des stylos, tout ce que l'on a besoin de trouver vite et qui risque de se perdre facilement.

Fouillis fétichiste

Au début de son enquête, Madame Express avait été tentée de croire que c'est en fouillant dans un sac de jeune fille qu'elle serait le plus indiscrète. Elle pensait y découvrir des trésors secrets, des fleurs séchées, des photos de vedettes de cinéma. Elle a été fort surprise. Rien de tout cela. Au contraire, de l'organisation, de l'ordre, de la méthode. Les jeunes filles sont fières d'avoir un sac et jouent encore à la « dame », elles n'ont pas besoin de se réfugier dans l'enfance dont elles sont encore toutes proches.

C'est au contraire dans le sac des femmes plus âgées que l'on trouve des reliques sentimentales, des mots tendres et périmés, tout un fouillis fétichiste et attendrissant.

De plus, il faut avouer que les fonds de sac des femmes apparemment les plus soignées ne sont pas irréprochables. Les accessoires en argent sont rarement astiqués — ceux en cuir jamais. Les houppettes ne sont pas impeccables. Même les femmes qui travaillent ne savent pas encore très bien se servir de leurs carnets de rendez-vous, dont neuf pages sur dix restent vierges.

Presque aucune femme ne résiste à la photomanie.

Voici, à titre d'exemple, l'inventaire de trois sacs, pris au hasard, appartenant à des femmes d'âges très différents ; peut-être dans cette énumération retrouverez-vous bien des « travers » qui sont vôtres. Prévert n'aurait pas fait mieux :

→

FOURRURES
Renel
ACTUELLEMENT PRÉSENTATION
DE LA COLLECTION
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

FEMMES PETITES
enfin des modèles
créés pour vous
« PRÊT A PORTER »
38 - 40 - 42
à l'intention des moins de 1 m. 60
Geneviève CORNE
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

Royaldaim
présente
dans ses nouveaux salons
sa collection 1960.
LES PEAUSSERIES
LES PLUS FINES DE PARIS
14, RUE DE RENNES - LIT. 44-84

LORÈNE
650
nouveaux modèles
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

DORIS HALPHEN
Sa gymnastique est différente
Trop forte ? Elle vous fera maigrir « au centimètre ».
Mince ? Elle entretient votre ligne
Sa gymnastique ne fatigue pas, elle amuse... et vous donne un bien être accru
par la DETENTE NERVEUSE
Une leçon d'essai gratuite dans un groupe pour toute lectrice de L'EXPRESS
Renseignements : LIT. 70-58
Sur rendez-vous au studio : 14, rue Saint-Simon-7e

Vison ? voyons WEIL
FOURRURES
4, rue Sainte-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Réty
présente sa collection
AUTOMNE - HIVER
Robes, manteaux, tailleurs et le plus grand choix de vêtements de peaux
54, rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS (8e) - ANJ. 54-53

réclamez dès aujourd'hui
dans les grands magasins
ou chez les dépositaires
de votre quartier le
mitoufle
IMPERIAL
aussi fin que des bas,
aussi pratique qu'un collant, le
mitoufle
habille d'une seule pièce de la taille
à la pointe des pieds.
CREATION : BONNETERIE DE TERONIER
Bx.à Paris:173 r.St-Honoré,OPE.33-70/84-65

IMPERMANTEAU LEMPEREUR
"CONTACT"

vous présente
sa collection
IMPERMANTEAU
Liste dépositaires sur demande à
LEMPEREUR - 5, Rue Royale, Paris
IMPERMANTEAU LEMPEREUR
IMPERMANTEAU LEMPEREUR IMPERMANTEAU LEMPEREUR IMPERMANTEAU

utiles
cadeaux
futiles
JACQUES FRANCK
372, Rue Saint-Honoré - PARIS

Beaucoup de choses

● MME C. A 25 ANS, DEUX ENFANTS, SECRÉTAIRE, PAS DE DOMESTIQUE, S'OCCUPE DE SA MAISON.

Dans son sac, forme fourre-tout, assez usé et dont l'anse ne tient d'un côté que par la grâce d'un morceau de fil, nous avons trouvé :

● Une petite bourse en plastique rayé tachée d'encre. A l'intérieur de cette bourse : un compact sans boîtier, un morceau de coton (« *je n'ai pas de houppette, c'est tout de suite sale* »), un tube de rouge à lèvres en argent avec une petite glace (rouge très usé), un autre tube de rouge à lèvres (« *je les mets l'un par-dessus l'autre* »), du bleu à paupières, un crayon à sourcils, bien taillé, une brosse à cils, sans poils (« *je l'aime bien, je n'ai pas le courage de la jeter* »).

● Une lettre adressée « *à quelqu'un qui lui est cher* », timbrée et fermée. « *Je ne peux pas la mettre à la poste, j'ai griffonné au dos de l'enveloppe.* »

● Une fiche de paiement des allocations familiales (griffonnée au dos). « *Je les laisse traîner quinze jours, après je les range dans une belle chemise.* »

● Un passeport écorné et périmé (depuis le 12 septembre dernier) (« *c'est mon seul papier d'identité* ») ! un agenda de cuir vieux de dix ans (des adresses sans nom, un ordre alphabétique approximatif, des comptes de poker...) (« *j'y tiens et puis personne ne m'en offre d'autre* ».

● Un paquet de gitanes griffonné au dos ; une boite d'allumettes ; un étui d'épingles à cheveux ; un briquet en argent (« *il ne marche pas, je n'ai ni le temps ni le courage de le faire réparer* »); un sautoir de perles — à renfiler (« *je n'ai pas le temps, j'irai le faire réparer dans un mois, dans un an* ») ; un peigne à queue très propre (« *c'est plus pratique ; oui, je lave tous mes peignes une fois par semaine* »).

● Un filet à provision (« *je suis très fière d'en emporter un chaque matin, mais j'avoue que je ne m'en sers pas tellement souvent* ») ; un carnet de chèques — bien tenu ; un gros étui à clés avec six clés (« *de chez moi, de chez mes parents, d'une ancienne voiture depuis longtemps à la casse, c'est un fétiche* ») ; une cigarette cassée et vide ; un capuchon de pointe Bic ; trois stylos à bille (sans capuchon) ; 100 francs (« *je laisse toujours traîner un peu de monnaie pour me faire des « surprises » quand je suis fauchée* »).

● Un porte-monnaie. — A l'intérieur de celui-ci : un bulletin de salaire du mois (« *je les range assez rapidement* »); trois tickets d'autobus oblitérés (« *je les garde, il m'est arrivé d'avoir une amende pour les avoir jetés* » ; un bulletin de présence pour les allocations familiales ; une lettre d'amour ; deux photos de ses enfants ; une carte de laverie automatique (« *au bout de dix lavages, j'aurai droit à un sac en nylon* »).

● Deux petites clés identiques réunies par un cordonnet rouge (« *je n'ai pas la moindre idée de leur origine* ») ; des grains de tabac ; un trombone ; un tube de Camphophiline (décontractant) ; un échantillon de tweed.

Beaucoup d'ordre

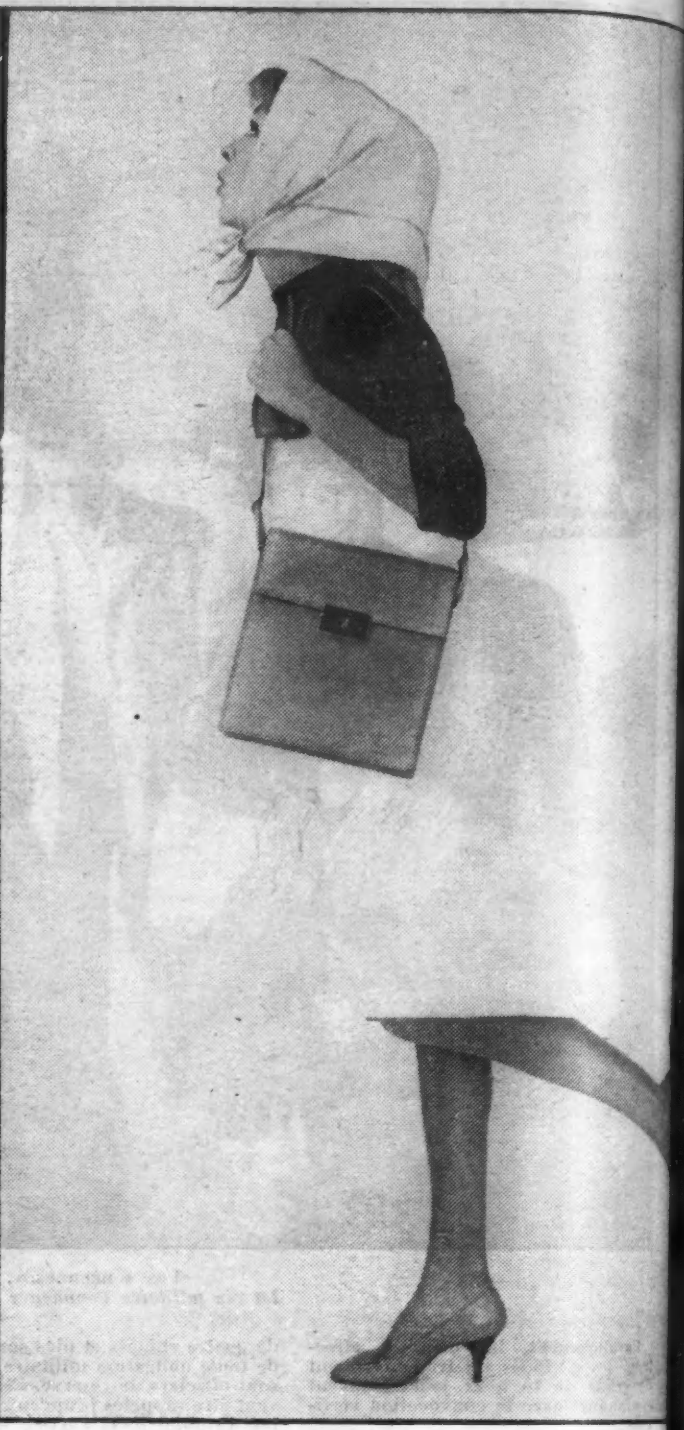
● MLLE C. A 18 ANS. ELLE EST ÉTUDIANTE, HABITE CHEZ SES PARENTS.

Dans son sac, style panier, nous avons trouvé :

● Un carré de mousseline.

● Une pochette en plastique, à l'intérieur de celle-ci : un tube de rouge à lèvres, un poudrier, un stylo, un peigne, un vaporisateur (d'eau de Cologne).

● Un porte-monnaie ; une carte de métro (dans un porte-cartes en plastique); un livre (pour lire dans le métro) ; une lime à ongles (dans son étui) ; des quickies (tampons démaquillants) ; un (autre) porte-cartes en plastique ; à l'intérieur de celui-ci : une carte d'identité, des tickets de métro, des tickets d'autobus, 1.000 francs.



● Des lunettes de soleil. Des aiguilles et du fil.

● Un dépliant de douze photos (« *elles changent toujours après les vacances, les seules immuables sont celles de papa et maman* »).

● Une paire de ballerines (« *quand j'en ai assez des talons hauts* »).

Beaucoup d'enfants

● MME M. N'EST PLUS TOUTE JEUNE. ELLE A PLUSIEURS ENFANTS. TOUS MARIÉS ET BEAUCOUP DE PETITS-ENFANTS. ELLE S'OCCUPE DE SA MAISON ET ELLE TRAVAILLE.

Dans son sac de crocodile d'excellente qualité, mais un peu « fatigué » aux fermetures, nous avons trouvé :

● Un poudrier en argent sans étui ; un tube de rouge à lèvres également en argent ; un flacon en plastique contenant de la poudre (« *s'il n'y en a plus dans le poudrier* » (!).

● Un franc ; une paire de lunettes avec sa peau de chamois dans une pochette en plastique (« *je ne veux pas rayer mes verres, mais un étui rigide tient trop de place* ») ; un tube de Spasmosédine (calmant) ; les clés de son entrée de service réunies par une ficelle ; un vieux ticket des bateaux mouches (« *j'y avais emmené les enfants* ») ; un ticket de cordonnier ; deux tickets de blanchisserie périmés avec la facture ; une feuille de papier griffonnée, memento pour une question de Sécurité sociale, ornée de petits dessins symétriques (« *je fais toujours les mêmes quand je téléphone* ») ; une carte d'adhésion à un parti politique.

● Une bourse, à l'intérieur de celle-ci beaucoup de monnaie (« *c'est une calamité quand on vient de faire son marché* ») ; les clés de son appartement (« *si je les jette au fond du sac, je n'ai aucune chance de les retrou*[...] agrafe (« *de jupe ? Peut-être,* [...] *souviens plus* ») ; un mouch[...] teux (« *il a servi aux gosses* ») [...] Parker (à bille) ; un autre m[...] propre ; une petite souris [...] plastique. Un cadeau... (« *D'*[...] *petits-enfants ? Non, d'un de*[...] *fants* ») ; un face-à-main, [...] du sac (« *je m'en sers fort pe*[...]

● Un porte-billets. — A l'in[...] celui-ci : une carte d'ache[...] grand magasin ; un répertoire [...] quinze ans (« *je n'aurais jam*[...] *rage de recopier tous mes n*[...] *téléphone* »). Entre chacune [...] de ce répertoire, une carte [...] fétiche (« *en majorité des mots* [...] *fête* ») ; une carte de famille n[...] un ticket pour retirer des poste[...] en réparation ; une carte de [...] des hôpitaux déchirée en [...] *accident* ») ; une citation mili[...] de ses fils.

● Un porte-cartes (gravé « M[...] à l'intérieur du porte-carte [...] presse, de donneur de sang, [...] fusion sanguine, de Sécurité [...] d'identité, d'électeur, plusieur[...] d'adhésion à des partis poli[...] tendances pas toujours identique[...] *sont presque toutes périmées* [...] timbres (à 20 francs) ; un c[...] des photos (38 en tout) ; le p[...] conduire tout seul à l'extérieur [...] carte (« *il ne tient pas à l'intéri*[...]

● Un petit carnet Hermès [...] éclater, à l'intérieur de ce car[...] répertoires (« *j'en rajoute un c*[...] *née* ») ; pas de rendez-vous [...] (« *quand je les marque, je les* [...]

Un problème [...]

Mais il ne suffit pas de [...] encore faut-il essayer de rem[...]

Le Magasin de la femme à la page
elda
48, Chaussée-d'Antin - PARIS
84, rue Gros-Horloge - ROUEN

(Dambier.)

…TALON ET SACOCHE EN BANDOULIÈRE.
…r autant se transformer en homme ».

…e « angoissant ». Voici quelques …ons qui vous permettront peut-… ne pas vous battre quotidien-… avec votre sac :

…voir un maximum de contenants …les dimensions : porte-monnaie …n métal tressé sont très commo-…e que l'on voit tout de suite les …dont on dispose), pochettes à …ge, porte-cartes, étui spécial pour …ers de la voiture, etc. Eviter les « portefeuilles monnaie-billets-… trop difficiles à manier et qui …gent, de par leurs dimensions, au … de papiers inutiles.

…uper les objets par usage : carte …ec permis de conduire, carnet …ues avec argent, etc.

… contraindre, une fois par mois …elles qui n'ont pas l'habitude de … de sac) à renverser tout le … sur une table et à trier. Eliminer …iquement tous les objets inutiles. …il sera considérablement simpli-…us réservez une place chez vous … accumuler les « déchets » que …vez pas le courage de jeter ou …er. Dans l'absolu, le désordre per-…mais vous n'aurez plus à le por-…out de bras.

…hanger chaque photo nouvelle …une ancienne et chaque lettre … récente contre une missive pré-… et les laisser chez vous. Pour …ui ont la passion fétichiste du … en a beaucoup), un bon truc : … un vieux sac en guise de … » pour y entasser tous les sou-…

…ur sortir le soir, glisser dans …ette le strict minimum : rouge, … mouchoir (propre), peigne, ciga-… laisser en permanence un billet … francs dans celle-ci pour ne …quer de se trouver démunie. …ter si possible cette femme très organisée que nous avons rencontrée au cours de notre enquête et qui a pris soin :

— de noter dans son carnet le numéro de son permis de conduire, de sa carte de Sécurité sociale.

— de glisser un chèque en blanc dans son portefeuille au cas où elle oublierait de renouveler à temps son carnet.

— de mettre un billet de 1.000 ou 5.000 francs dans son porte-cartes au cas où... ;

— de conserver dans son portefeuille une carte de visite en blanc dans une enveloppe. L'enveloppe se salit... mais la carte reste propre.

● Enfin, si vous voulez savoir si votre sac est en ordre, demandez-vous honnêtement si vous auriez accepté sans arrière-pensée de laisser Madame Express « vider votre sac ».

Si oui, bravo.

Et si vous voulez vous renseigner sur une femme, demandez-lui de « vider son sac » devant vous ; les objets seront aussi éloquents que les commentaires qui accompagneront leur apparition.

ACCESSOIRES

Une volonté de confort

● *Vivre les pieds heureux et les mains libres.*

LES fabricants de chaussures ont enfin compris qu'il était parfaitement illogique de percher les femmes, de huit heures du matin à dix heures du soir, sur des talons-aiguilles et de les contraindre à enfermer douze heures par jour leurs orteils dans des escarpins pointus. Réservant ces ravissants instruments aux tenues habillées, ils ont conçu cette année, sous l'influence des bottiers italiens, un style de souliers confortables : les mocassins à talon.

Aussi souples que les mocassins dont elles ont adopté la semelle flexible, les bouts carrés et les empeignes montantes, ces nouvelles formes ont conservé des escarpins la ligne mince et le talon fin (même quand il n'est pas très haut).

Formule idéale dans la journée, les mocassins à talon ont cependant deux inconvénients :

● Trop « sport » pour être traités en noir, ils ne sont vraiment réussis que dans la gamme des marrons et des roux. Presque importables par conséquent après huit heures du soir.

● Fabriqués dans des cuirs de première qualité, qui ont considérablement augmenté, ils coûtent cher : entre 8.000 et 15.000 francs. A ce prix, beaucoup de femmes hésiteront, alors qu'une bonne paire d'escarpins noirs, faciles à porter dans toutes les circonstances, leur rendra, à dépense égale, des services plus nombreux. Mais il y a aussi toutes celles pour qui le fait de ne pas avoir mal aux pieds et aux jambes n'a pas de prix.

Cette volonté de confort se retrouve également chez les créateurs de sacs, qui relancent la bandoulière de sinistre mémoire (précisons à l'usage des moins de vingt ans que pendant toute l'occupation le sac en bandoulière était à la mode). Des sacoches, inspirées de celles des receveurs d'autobus, sont très commodes, parce qu'elles laissent les mains libres et permettent d'employer celles-ci à des besognes plus utiles que le port d'un réticule.

→

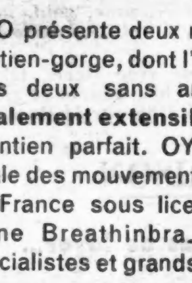
JEAN VERAL
16, avenue de l'Opéra
OPE. 89-53

Palais-Royal
Tailleur en tweed chiné doublé lainage
Col garni mohair
Nombreux coloris
PRÉSENTATION DE LA COLLECTION
9 et 14 octobre
Réservation à OPEra 89-55

OYO présente deux modèles de soutien-gorge, dont l'un bustier ; tous deux sans armature et **totalement extensibles.** OYO: maintien parfait. OYO : liberté totale des mouvements. Fabriqué en France sous licence américaine Breathinbra. Meilleurs spécialistes et grands magasins.

STARMY
CONTACT
Amy Linker
Les Ensembles en soie et laine de
Bettina
et les plus beaux Manteaux de Paris
46 Fg St-Honoré ANJ 75-99

Mérival
MAROQUINIER - BAGAGISTE



SAC PEAU DE PORC
doublé cuir
Nombreuses poches
6.500 F
30 rue La Boétie - Métro Miromesnil

Madame Express écrivait il y a quelques années :

« Regardez une femme qui descend un escalier juchée sur des talons-aiguilles. Observez les relations angoissées d'une femme avec son sac... Et voyez la même femme marchant à la campagne en pantalon, avec des mocassins bien stables, et ne risquant pas de se trouver brusquement démunie d'argent, de ses clefs, ou de ses papiers, parce qu'elles les a en poche. Notez la différence de comportement que cela entraîne, et vous comprendrez qu'aucune femme ne pourra se sentir réellement libre, détendue et maîtresse d'elle-même, tant qu'elle n'aura pas trouvé, dans sa vie quotidienne, le moyen d'éliminer talons et sac, sans pour autant se transformer en homme... »

La sacoche et le mocassin cambré, c'est le premier pas dans cette voie. Hélas ! il coûte cher !...

Vu à Paris

DES SACS (*De gauche à droite, page précédente.*)

● Sac en peau de porc, doublure peau de porc assortie, deux poches intérieures, cousu main. Coloris : castor, vert foncé, vert-gris et brun. 9.800 fr. Existe également en box à 10.800 fr. (*Ménétrier, 33, rue de Navarin.*)

● Sacoche agneau modèle « Hôtesse », doublure gros grain, poche intérieure. Existe en « porc », beige, marine, noir, marron foncé, mastic. 4.900 fr. (*Au Printemps.*)

● Sacoche veau grainé, fermoir à clé, existe en chamois et bouleau. 5.400 fr. (*Mérival, 30, rue La Boétie.*)

ET DES SOULIERS (*De gauche à droite, page précédente.*)

● Chaussures forme mocassins classiques, fabrication italienne, talon cuir imitation bois, 6 cm. Cousu main. Bout carré. Box traité à l'aniline. Existe en porc, vison et gold. 14.000 fr. (*Durer, 74, Champs-Elysées.*)

● En peau de porc, modèle « Dauphine », piqûres apparentes, talon 5 cm. Existe également en box gris clair, marron foncé, noir, gold, marine, etc. 7.900 fr. (*Carel, 29, boulevard Saint-Michel.*)

● En box, grainé avec lacets, talon de 5 cm. « Porc », bleu glacier et noir. 3.900 fr. (*Quilichini, 86, rue La Boétie.*)

MAISON

Il ne suffit pas de laver...

● *Sale ou propre, le linge pose un problème de place.*

LES machines à laver et l'utilisation généralisée de la lingerie de nylon ont pratiquement résolu le problème du lavage.

Mais s'il est facile de tremper tous les soirs dans un lavabo une chemise d'homme ou une combinaison, il est plus compliqué, et surtout plus coûteux de mettre en route quotidiennement une machine à laver.

A l'exception des immeubles de construction très récente, qui comportent pour la plupart un « séchoir » couvert faisant suite à la cuisine, *le problème du linge en appartement est double* : stockage du linge sale et séchage.

Le stockage du linge sale

Dans les appartements de dimensions restreintes, le lavage du linge doit être organisé de manière à entreposer un minimum de temps celui qui est sale.

● LESSIVAGES LÉGERS : Toutes les pièces de lingerie en nylon, les sous-vêtements, objets de layette, lainages doivent faire l'objet de lessivages quotidiens.

● LINGE DE MAISON : En ce qui concerne le linge de maison, trois solutions sont possibles :

1° Le blanchisseur : il prend à domicile à jour fixe le linge sale et le rend lavé et repassé. C'est la solution la plus simple, sinon la plus économique.

2° Les laveries automatiques ; où l'on apporte le linge sale et qui vous le rendent propre, mais humide. Solution plus économique que le blanchisseur, mais qui demande une organisation de séchage ;

3° La machine à laver individuelle : qui évite les allées et venues avec des ballots de linge, mais ne supprime pas le problème du séchage.

Dans ces deux derniers cas, la sagesse consiste à prévoir deux lessives hebdomadaires (trois si la famille est nombreuse), de préférence à une journée entière de « grande lessive », qui oblige à entreposer linge sale et linge humide.

Les coffres à linge sale

On trouve dans tous les grands magasins, des coffres à linge sale en bois ou en vannerie. Ceux qui servent également de banquette dans une salle d'eau sont de loin les plus commodes.

● LE LINGE A LAVER QUOTIDIENNEMENT peut être entreposé dans un sac, soit en matière plastique (bon modèle aux Galeries Lafayette, composé d'un sac monté sur cintre avec fente verticale et fermeture à glissière à la base ; prix : 1.900 F), soit en cretonne, ou mieux en cretonne doublée de matière plastique (à faire soi-même), ou dans un coffre en matière plastique (2.450 F, au Printemps).

● LE LINGE LOURD (doit être dans la mesure du possible changé le jour même de la lessive).

LE TRUC DE MADAME EXPRESS.
Un séchoir accéléré.

Pour ceux qui n'ont pas la possibilité de ranger un coffre à linge, voici une idée de Madame Express :

● LE COFFRE SUSPENDU, composé d'un coffrage de bois avec trous d'aération, muni d'une trappe composant le haut de sa face supérieure et d'un fond monté sur charnières et fermant avec une targette. Cette dernière une fois ouverte, le fond culbute, le linge tombe à terre ou dans un panier, prêt à être lavé.

On peut suspendre ce coffre au-dessus de la baignoire, côté pieds, contre une porte de salle de bains si celle-ci s'ouvre vers le couloir.

Le séchage du linge

Les séchoirs à linge se divisent en deux catégories : les séchoirs simples et les séchoirs électriques.

Le choix se fait en fonction de l'emplacement possible et de la surface d'étendage nécessaire. Voici trois bons modèles de séchoirs simples :

● Séchoir de plafond en tube laqué et fil inox. Avantage : grande surface d'étendage. Inconvénient : obligation d'étendre le linge au moment où tout le monde est couché, pour ne pas se faire mouiller ; nécessité d'éponger l'eau tombant dans la pièce, donc d'être au-dessus d'un carrelage ou d'un sol lavable. Prix : 180 cm × 80 cm, 7.700 F., pose en plus. Existe en différentes tailles. (Séchoir Sarnin, au Printemps.)

● Séchoir extensible : barres laquées montées sur supports extensibles, permettant d'augmenter ou de diminuer la surface d'étendage. Avantage : grande gamme de dimensions standard, facilitant la pose de ce séchoir au-dessus de baignoires ou de douches (le linge s'égoutte sans rien mouiller) ; toujours prêt à l'emploi ; encombrement réduit une fois replié. Inconvénient : obligation de faire sécher le linge en dehors des heures d'utilisation de la salle d'eau.

Séchoir Hercule : modèle baignoire, long. : 1 m. avec douze barres, soit douze mètres d'étendage. Avancement une fois déplié : 76 cm. Prix : 5.850 F (Printemps).

● Séchoir pliant : en fil plastifié, pouvant être posé au sol ou au-dessus d'une baignoire ou d'une douche. Avantage : très léger, pouvant être replié et accroché sans prendre aucune place après usage. Inconvénient : nécessité de mettre en place et de retirer le séchoir à chaque utilisation. Prix : 5.950 F (16 mètres d'étendage). (Modèle Presto - Sec. Grands Magasins.)

Les séchoirs chauffants

Les séchoirs chauffants fonctionnant à l'électricité suppriment en grande partie les inconvénients du stockage du linge humide. Quatre bons modèles :

● Sèche-linge monté sur radiateur électrique, encombrement très réduit : hauteur 71 cm, largeur 55 cm, profondeur 20 cm ; peut aussi servir de porte-serviettes ; 1 m 10 d'étendage. Avec cordon et interrupteur horaire : 19.985 F (Salva Eclair, 14, avenue Wagram. CAR 81-24.)

● L'Aérotherme Baby, séchoir composé d'un radiateur électrique soufflant surmonté d'une barre de métal laqué dans laquelle viennent se glisser des tiges métalliques. L'ensemble se coiffe d'une housse de matière plastique, permettant un séchage accéléré. Après usage, tiges et housse s'enlèvent pour éviter un encombrement inutile. Prix : 21.500 F (Le Logis Moderne, 65, rue Lauriston).

● L'Aérosec, séchoir à linge électrique dans coffrage métallique par ventilation d'air chaud à 60°. Prix : 39.000 F. (La Manufacture des Appareils Ménagers Radiagaz, 5, rue Saint-Exupéry, Le Mans, donne la liste des dépositaires).

Le truc de Madame Express

● Un cadre de bois peint dans le ton de la salle de bains, posé au-dessus du radiateur de chauffage central, percé de trous dans lesquels on fait glisser des tringles plastifiées. (Voir notre dessin).

La partie supérieure de cet encadrement ne doit pas aller jusqu'au plafond, afin de ménager un espace de 20 cm environ, qui permet de faire poser sur rotule orientable une lampe infra-rouge. Cette dernière activera le séchage, son rayonnement étant possible grâce à une ouverture pratiquée sur la tablette supérieure de l'encadrement. Il est bien entendu exclu de construire ces séchoirs sur des radiateurs à air ou à vapeur, qui dégagent trop de saletés.

Une crème de beauté et de protection

Les poussières, l'humidité, l'air vicié des villes font perdre à votre voiture son élégance... et sa valeur.

Il est si facile de la protéger avec Jon-Wax.

Créé par la grande marque Johnson, Jon-Wax est le premier produit d'entretien auto qui, en une seule opération, nettoie, fait briller et protège carrosseries et chromes.

En vente Accessoiristes, Drogueries, Grands Magasins.

Communiqué.

UN CHAUFFAGE IDEAL!

avec AIRFLAM, calorifère à mazout.

• chauffe plusieurs pièces par circulation d'air ;
• si pratique, avec son réservoir incorporé ;
• si propre : ni cendres, ni poussières ;
• si économique, avec le mazout, le meilleur marché des combustibles ;
• totalement silencieux et sans aucune odeur ;
• gai comme un feu de bois, par sa flamme visible, et de présentation luxueuse.

Autres fabrications : Cuisinières - Chaudières de chauffage central et générateurs d'air chaud pulsé.

Documentation et démonstration : AIRFLAM. 8, Pl. de la Madeleine. Paris 8e RIC. 89-91

UNE VOITURE SE CHOISIT A DEUX

En cinquante ans, l'automobile a changé de sexe. Le mot, mâtiné de latin (mobilis : qui se meut) et de grec (autos : soi-même), était à l'origine un adjectif. Il devint un substantif masculin vers 1890. Il s'est féminisé par la suite, alors que l'on dit toujours un mobile.

Les psychanalystes verront sans doute dans cette métamorphose grammaticale le symbole de la prise de possession de l'automobile par l'homme qui traite sa voiture comme il aimerait traiter une femme, la caressant et la brutalisant tour à tour, éprouvant sa propre puissance dans la puissance de son moteur, identifiant le désir à la vitesse, etc. Mais l'auto n'est pas seulement un substitut de la féminité. Les femmes à leur tour ont dompté et conquis ce monstre mécanique, lui imposant une évolution qui porte leur marque et le transformant en un instrument de libération. Et les constructeurs ont dû tenir compte de cette donnée sociologique qui les oblige de plus en plus à penser au féminin à mesure que les femmes se mettent elles-mêmes à parler automobile :

ETUDE APPROFONDIE DU CONFORT.
Grâce à Simca...

GAMME VARIÉE DE LIGNES ET DES COLORIS.
...les femmes françaises...

« Je mange de l'huile »

« Je broute en première et je mange de l'huile ». « J'ai froissé mon aile gauche », autant d'expressions qui sont entrées dans leur vocabulaire. La ligne, la couleur, le garnissage, le galbe, la personnalité, autant de préoccupations qui ont pris place dans une industrie primitivement vouée à la passion exclusive des hommes pour les mécaniques rétives, complexes, capricieuses, avec leurs pannes mystérieuses, leur maniement acrobatique, leur inconfort héroïque...

La duchesse d'Uzès faisait figure de révolutionnaire en s'essayant la première, le 21 mai 1898, au « brevet de conducteur d'automobile ». Cette amazone d'un genre nouveau avait pour la circonstance « revêtu un costume très simple et s'était coiffée d'un petit chapeau de feutre noir qu'elle portait incliné sur l'oreille ».

Il faut attendre les années 20-25 pour voir la femme aborder cet engin barbare qui avait à ses débuts affolé l'opinion publique et le corps médical. Elle l'aborde prudemment, en passagère. Elle fait son chez-elle du « coupé » et du « landau » avec leurs sièges moelleux, leurs chancelières doublées d'astrakan, leur téléphone et leurs flacons à sels... Quelques réclames associent déjà la mode des chapeaux cloches et des tailles très basses à la voiture, dont la masse informe laisse apparaître un soupçon de ligne.

La féminisation de l'automobile française s'affirme en 1936 avec le lancement de la « petite merveille » Simca 5 (9.900 fr.). Elle triomphe dès 1951 avec les couleurs flatteuses, gaies et séduisantes, les courbes généreuses et la conduite facile de « l'Aronde ».

Passagère, la femme a pensé confort. Conductrice, elle pense élégance, simplicité, maniabilité. Aux tableaux de bord complexes comme des commandes d'avion succèdent des « planches » totalement dépouillées. Avant-hier une manivelle aux retours meurtriers et que de jolies mains ne pouvaient ni saisir, ni manœuvrer ; hier un démarreur, un starter, un contact ; aujourd'hui une clé.

Un monstre docile

Le pilotage de jadis, qui nécessitait l'usage simultané des deux pieds et des dix doigts, a cédé la place aux commandes groupées à portée de l'index... Apprivoisé par les femmes, le monstre est devenu docile, et racé comme un pur-sang.

Sondages et statistiques font apparaître l'influence ascendante de la femme sur le marché automobile. Par exemple, sur 100 visiteurs qui pénètrent pour la première fois dans le magasin d'exposition d'un Concessionnaire pour se renseigner sur les prix et caractéristiques des différents modèles, on compte 63 hommes, 25 femmes et 12 couples. Parmi ces visiteurs, un certain nombre reviennent pour une visite plus approfondie : on compte alors 55 % de couples.

C'est donc que le mari n'achètera pas sans consulter sa femme. En fait, elle lui laisse volontiers toute la partie technique, mais elle joue un rôle prépondérant dans le choix de la ligne, du confort, de la couleur, et c'est à elle très souvent qu'appartient la décision finale d'achat.

Ce phénomène est devenu d'autant plus sensible que la femme s'est mise elle-même à la conduite. En 1952, 74.694 femmes ont obtenu leur permis. L'an dernier, elles étaient 177.638. Entre ces deux dates, la courbe a été régulièrement ascendante d'année en année : 87.948, 103.229, 126.234, 165.173... Sur l'ensemble des permis délivrés, le pourcentage est passé en huit ans de 23,3 % à 31,9 % avec une pointe à 33,8 % en 1956. Ainsi le tiers des volants est passé entre les mains féminines.

Des exigences légitimes

Or dès l'instant que la voiture n'est plus seulement la chose du mari, mais également la sienne, la femme prétend en connaître au même titre que l'homme, en ce qui concerne du moins les caractéristiques de conduite. Son influence croissante dans le ménage aboutit à donner à la maniabilité une importance particulière.

Simca a pressenti cette évolution de la clientèle automobile en allant au-devant des exigences légitimes et des caprices charmants des passagères comme des conductrices.

L'aménagement de ses voitures, conçues comme une délégation mobile du domicile personnel, porte la marque de la femme par le choix du détail surprenant et utile : sélection des tissus et des garnissages, étude du galbe et du confort des sièges, apparition des cendriers, lampes et miroirs de courtoisie, boîte à gants profonde, malle arrière basse et spacieuse, toit entièrement escamotable (option grand air), dossier à dix inclinaisons (siège 3 D), appuie-tête, suspension anti-roulis — constituant un filtre à quatre étages pour absorber les secousses — levier de vitesses au volant, planchette d'accélérateur adaptée aux chaussures à talon, etc.

Surtout, ses trois lignées Aronde, Ariane et Vedette offrent la gamme la plus complète et la plus variée des traits de caractère que l'on puisse rêver pour personnaliser sa voiture : 20 coloris de base (vert de Norvège, bleu d'Haïti, ivoire de Chine, rouge cardinal, gris princesse, noir diamant, etc.), 350 harmonies permettent d'obtenir pour les 23 modèles Simca qui vont de la Chambord à l'Etoile, avec la combinaison des diverses options, quelque 6.000 véhicules différents.

Les femmes françaises, qui ont horreur de l'uniformité, peuvent ainsi, grâce à Simca, « personnaliser » leur voiture, comme elles le font pour leur garde-robe ou leur intérieur, le tout sans grever leur budget puisque la gamme des Arondes commence à 605.000 fr. et que toutes les Simca ont un appétit d'oiseau.

Cette page spéciale est présentée par Simca.

RECHERCHE DANS L'AMÉNAGEMENT PRATIQUE.
...peuvent personnaliser leur voiture.

A voir, écouter, lire, savoir...

● recettes

● CORDON BLANC

Bifteck à l'ail

400 gr de bifteck haché,
2 gousses d'ail,
1 oignon,
1 œuf,
Du persil,
Un peu d'huile,
Sel, poivre.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 10 à 12 minutes.

Vous travaillez un peu le bifteck haché avec l'œuf, le sel, le poivre, l'ail et l'oignon très finement hachés.

Quand le tout est bien mélangé, vous faites de petites boulettes que vous aplatissez. Vous les passez dans l'huile et vous les faites frire à la poêle. Au moment de servir, vous saupoudrez avec le persil haché.

● CORDON BLEU

Une soupe complète

Des légumes de toutes sortes : carottes, navets, potiron, pommes de terre, haricots verts, chou, courgettes, tomates, etc.

2 oignons,
100 gr de lard maigre,
1 bouquet garni
1 gousse d'ail,
Un reste de haricots blancs,
5 cuillerées de riz,
50 gr de beurre,
2 cuillerées d'huile,
Du parmesan râpé,
Sel, poivre.
Préparation : 15 minutes.
Cuisson : 1 heure environ.

Vous émincez les oignons et vous coupez en très petits morceaux les autres légumes (sauf les tomates). Vous faites chauffer le beurre et l'huile : vous y jetez d'abord les oignons que vous faites blondir, puis le lard coupé en dés, puis les tomates coupées en quartiers, et enfin les légumes. Vous faites frire en remuant bien pendant environ 10 minutes. Salez, poivrez. Jetez vivement dans la poêle un bol d'eau froide. Ajoutez la gousse d'ail, le bouquet garni. Laissez bouillir 5 minutes puis videz le tout dans une casserole et ajoutez la quantité d'eau nécessaire pour le potage. D'autre part, vous faites du riz : 12 minutes à l'eau bouillante, et passez-le sous le robinet d'eau froide pour le laver.

Quand le potage a bouilli pendant environ 30 minutes, vous jetez dedans le reste de haricots blancs, puis le riz. Laissez bouillir de nouveau. Salez, poivrez.

Pour servir, vous enlèverez le bouquet garni. Mettez sur la table du parmesan râpé pour en saupoudrer le potage. Celui-ci peut à lui seul constituer un dîner, suivi d'une salade verte et d'un dessert.

SUZANNE ET HENRIETTE.

● cinéma

LE VISAGE : pour les bergmaniens convaincus, le dernier film du prolifique Suédois. (Voir critique p. 42.) (*Studio Publicis.*) Et trois autres Bergman : le plus sombre : LA PRISON (*Floride.*) Le plus féminin : RÊVES DE FEMMES (*Studio Bertrand.*) Le plus serein : LES FRAISES SAUVAGES (*Bonaparte, Reflets.*)

OSSESSIONE : de Luchino Visconti. La première grande manifestation du néo-réalisme italien (1942), encore inédit en France. (Voir critique page 43.) (*Cinéma d'essai Caumartin.*)

KINOPANORAMA : sur trois écrans géants, un vrai voyage en Russie. Un commentaire lourdaud mais une étonnante démonstration. (60, *avenue de La Motte-Picquet.*)

BABETTE S'EN VA-T-EN GUERRE : le premier film de Brigitte Bardot à recommander (essentiellement) aux moins de 16 ans. Ne pas rater le court-métrage qui précède le grand film : HISTOIRE D'UN POISSON ROUGE. (*Rex, Normandie, Moulin-Rouge.*)

CERTAINS L'AIMENT CHAUD : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Ermitage.*)

PASSEZ MUSCADE : un excellent burlesque américain qui enchantera les « aficionados ». (*Pagode.*)

LE PIGEON : petite chronique néo-réaliste de la cambriole dans les faubourgs de Rome. Humour et gentillesse. (*Broadway.*)

LA GRANDE EPOQUE : une anthologie des meilleurs moments du cinéma comique : Laurel et Hardy, etc. (*Marbeuf.*)

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960 : du bon Vadim. Ni plus, ni moins. (*Marivaux, Colisée.*)

LA REVUE DE CHARLOT (« Le Pèlerin », « Une vie de chien », « Charlot soldat ») : à voir et à revoir. (*Aubert-Palace, Avenue, Lord-Byron.*)

HIROSHIMA, MON AMOUR : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Studio de l'Etoile.*)

ORFEU NEGRO : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Monte-Carlo, Ciné Panthéon, P'aza.*)

LE BEAU SERGE : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Scarlett.*)

LES AMANTS : la plus vieille histoire du monde, racontée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Quartier-Latin, Lux, Lafayette, Impérator.*)

LES GIRLS : une bonne comédie musicale américaine avec Kay Kendall, Mitzi Gaynor et Gene Kelly. (*Studio Raspail.*)

LES GRANDES FAMILLES : les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. (*Hollywood.*)

LA RONDE : Max Ophüls brillant et libertin. (*Noctambules.*)

DROLE DE DRAME : un Carné-Prévert burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

LES VISITEURS DU SOIR : un Carné-Prévert diabolique et poétique. (*Studio République.*)

LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE : dans le cratère des volcans comme si vous y étiez. (*Liberté.*)

LES COUSINS : une vie de bohème 59, imparfait et savoureux. (*Studio 28, Cluny Palace, Danton, Régina-Gaumont, Delta, Bosquet, Bergère, Montrouge, Murat.*)

● siné-sélection

● télévision

VENDREDI 9 OCTOBRE A 20 H. 35 : « Jean Le Maufranc », le « Français moyen » vu par Jules Romains (de l'Académie française). Une très importante distribution avec Jean-Pierre Aumont, Evelyne Eyffel, Miche Galabru, Teddy Bilis, etc. Réalisation Philippe Ducrest.

SAMEDI 10 OCTOBRE A 20 H. 35 : « Rose cache-cache », « un divertissement-ballet de François Chatel, avec Jacques Chazot, Josette Amiel, Serge Gainsbourg, Marcel Amont et Simone Langlois.

DIMANCHE 11 OCTOBRE A 20 H. 40 : « La vie des animaux », émission de Frédéric Rossif. Le sauvetage d'animaux sauvages chassés de leur savane par les eaux lors de la construction du barrage de Kariba, sur le Zambèze (Rhodésie). Commentaire de Claude Darget.

MARDI 13 OCTOBRE A 22 H. 5 : « Séance des Jeunesses Musicales de France», transmise de la salle Gaveau. Présentation de Bernard Gavoty. Au programme, Gyorgy Cziffra, qui interprète des œuvres de Schumann, Beethoven, Mendelssohn et Liszt.

● occasions

Je propose

● POÊLE A MAZOUT, marque « Elite », état neuf, surface de chauffe 50 m2. Tél. : ANJ. 22-66, Mme Feidel.

● SALLE A MANGER chêne massif, buffet, table, desserte, quatre chaises, style hongrois : 100.000 francs. Ecrire M. Tribouillard, H.L.M. rue Ferrer, 7, rue Bianqui, Le Pré-Saint-Gervais (Seine).

Je cherche

● COURS LINGUAPHONE ALLEMAND. Ecrire M. Billecoq, 2, rue des Finets, Clermont-de-l'Oise (Oise).

● théâtre

BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (Voir critique page 41.) (*Montparnasse-Gaston Baty.*)

LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

L'EFFET GLAPION : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». Jacques Dufilho est un merveilleux farceur et Jacqueline Gauthier sensible et drôle. (*La Bruyère.*)

● expositions

BIENNALE DE PARIS : un catalogue mondial de la peinture et des sculptures des moins de trente-cinq ans. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson.*)

DESSINS DE JEUNESSE : comment les « grands barons» de l'art moderne dessinaient, il y a cinquante ans. (*Au Bateau-Lavoir, 16, r. de Seine.*)

METCALF : variations en laiton sur les thèmes de la plastique humaine et de la grâce animale. (*Galerie Furstenberg, rue Furstenberg.*)

DECHANET : première exposition d'un jeune déjà connu pour ses vitraux, mais qui s'impose, en peinture, par son sens des couleurs et d'exceptionnelles qualités de composition. (*Galerie A.G., 32, rue de l'Université.*)

(En ce qui concerne ces quatre expositions, voir page 38 l'article de Jean-François Chabrun.)

ENLUMINURES FLAMANDES : sous le bon mécénat de Philippe le Bon. (*Bibliothèque Nationale, rue de Richelieu.*)

COLLECTIONS BELGES : chefs-d'œuvre d'artistes français contemporains qu'on voit rarement. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson.*)

VAN GOGH : des toiles peu connues. Vaut le détour si l'on passe dans le Midi. (*Pavillon Vendôme, Aix-en-Provence.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Jacques Derogy, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Ariane Misraki, Marie-Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

LUCIEN DURAND - 19, r. Mazarine - 6e
MUBIN
PEINTURES

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
EXPOSITION ECOLE DE PARIS 1959
Vernissage mercredi 14 octobre à 16 heures

Galerie ESPACE
33, rue de Miromesnil
GANTNER

Galerie ARNAUD, 34, rue du Four
LIT. 40-26
PROBST

« SYNTHESE », 66, boulevard Raspail
DEFOSSE
Du 6 au 29 octobre

DESSINS DE JEUNESSE DE GRANDS PEINTRES
LE BATEAU LAVOIR 16, rue de Seine
OCTOBRE

GALERIE FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
METCALF
Sculptures du 2 au 17 octobre

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - PARIS (VIIe)
DECHANET
Du 2 au 21 octobre

ST-PLACIDE - 41, r. Saint-Placide
BEMMAYOR 10 au 23 octobre
« A LA CAVE » SEGUELA

Galerie ARIEL - 1, av. de Messine
R. E. GILLET
Gouaches du 6 au 31 octobre

DURAND-RUEL
37, avenue de Friedland
DIDIER BERENY

LE PETROLE vu par CENT PEINTRES
MUSEE GALLIERA
10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie - PARIS
du 7 au 21 octobre (sauf les mardis)
Exposition organisée par la Société des Pétroles Shell Berre
ENTREE LIBRE

GALERIE LAMBERT - 12, rue Saint-Louis-en-l'Ile
SEPT JEUNES PEINTRES POLONAIS
Du 2 au 25 octobre

VILLAND et GALANIS
127, boulevard Haussmann
BARRIOS
PEINTURES RECENTES
9 au 30 octobre

MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS
Avenue du Président-Wilson - Quai de New-York
Biennale de Paris
Manifestation Internationale des Jeunes Artistes
JUSQU'AU 25 OCTOBRE 1959
Tous les jours de 10 à 18 h. et de 10 à 23 h. les 9, 13, 16, 20 et 23 octobre
Entrée gratuite le dimanche de 10 à 12 h.
Avec la participation de la Radiodiffusion-Télévision française

KLAUS SCHULTZE
NOUVELLES FONCTIONS DE LA CERAMIQUE
du 9 au 31 octobre
LA DEMEURE
30, rue Cambacérès

Galerie Camille RENAULT
133, boulevard Haussmann - BAL. 98-25
PERRÉ
du 9 au 31 octobre

VOYAGE

Sauvy à Budapest

● ***Alfred Sauvy vient de faire une tournée en Hongrie. De Vienne, il nous a envoyé ses impressions.***

(A.P.)

OCTOBRE 1959 A BUDAPEST.
« Montre-moi ton ennemi, je ferai la paix avec lui. »

EST-CE parce que ce pays est triste que ses habitants sont si aimables, si séduisants ? C'est ce que je me demandais, en Hongrie, dans une première impression, qui fut ensuite recouverte par d'autres. Et de fait, en cette fin de vacances, j'étais en quête des « riants coteaux, vertes vallées » de nos guides de voyage.

Quand les cavaliers d'Arpad s'établirent dans ces plaines, il y a dix siècles, après avoir tournoyé en Europe, ils pensaient plus aux richesses du sol qu'aux préoccupations touristiques de leurs lointains descendants. De mer, ces continentaux ne sentaient pas le besoin. Quant aux montagnes qui leur échurent, les principales furent enlevées par les Tchèques, au traité de Trianon.

En 1945, loin de réparer, au détriment de Slaves, ce dommage national, les Soviétiques portèrent leur propre frontière au-delà des contreforts des Karpates. Or, dans ce domaine, les peuples n'ont pas la mémoire courte.

Quant au lac Balaton, sorte de mer intérieure, il est plein de possibilités estivales, mais, pour le moment, ne fait pas oublier les lacs de Garde ou de Côme. A l'inverse de tant d'autres, ce site a besoin d'être aménagé.

Il reste certes le Danube ; sans ratifier rêves et mélodies, il remplit son rôle avec conscience et parfois avec majesté.

Passons rapidement sur les aspects « Europe centrale », sans rapport avec le communisme. Pour faire comprendre mes batailles nocturnes avec la literie, il faudrait, d'ailleurs, retracer tout l'historique du drap unique et du « plumeau » que le père Dumas a décrit avec tant de saveur. Sur ce point, du moins, le communisme n'a rien changé.

Le problème est russe

Ma première impression de tristesse s'est vite effacée devant les prévenances et les parterres de fleurs. Je l'ai cependant vue revenir peu après, cette fois, sous une autre forme. Que s'est-il donc passé ?

Au cours de mon séjour, j'ai rencontré des personnes de tous milieux, presque de tous âges et, sans doute, de toutes opinions. Jamais je n'ai subi non seulement de conflit, mais l'ombre d'une contrariété. Il ne s'agit pas seulement d'attentions officielles ; partout l'urbanité la plus exquise et la plus naturelle.

En Pologne, on reconnaît assez vite un communiste d'un non-communiste, ou un dogmatique d'un révisionniste. Le premier essaie parfois de vous convaincre, le second ne craint pas d'ouvrir sa bouche et son esprit. En Hongrie, le rembrunissement du front vient plus tôt, bien plus tôt. De même que « L'Express » et « France-Observateur » sont mis par le Premier Ministre, en France, dans le même sac que « L'Aurore » ou « Rivarol », de même le révisionniste ici est démoniaque, au même titre que le bourgeois libéral ou réactionnaire.

Il n'est, de ce fait, pas possible de dessiner la structure des opinions. La seule carte que l'on puisse tracer est la frontière entre le domaine permis dans la conversation et le domaine tabou.

Cette extrême défiance vis-à-vis du révisionnisme est, du reste, un premier test. On reconnaîtra quelque jour les rapports étroits entre la vaccination et la démocratie. Ici, on comprend plus encore qu'ailleurs, pourquoi elles ont apparu à la même époque. Toujours est-il que ce refus d'examen n'est pas le signe d'une très bonne conscience (au fond, bien au fond), tout comme le brouillage des émissions de radio.

Mais, peu à peu, des idées brouillées elles-mêmes, dans cette confusion, se dégage une idée-lueur, de plus en plus vive : *le problème n'est pas communiste, il est russe.*

Un bref regard sur le passé. Jamais Russes et Hongrois ne se sont trouvés dans le même camp. La lutte des seconds, cernés entre les Slaves du Nord et du Sud, est presque millénaire. En 1848, au premier mouvement important de libération, ce sont les armées russes qui ont permis l'écrasement de la révolution nationale. Plus tard, lorsque alliés aux Autrichiens, les Hongrois ont, à leur tour, dominé, ils se sont heurtés aux nationalismes slaves, soutenus par les Russes. Au cours des deux guerres mondiales, enfin, les deux pays ont été ennemis.

Le « Kadar enchaîné »

Les Hongrois ont toujours manifesté le désir d'appartenir à l'Occident. Il faut voir l'expression de grande humilité et de contrition de celle qui m'a dit : « Songez, monsieur, que l'on commence à peine à voir ici les jupons empesés ! »

Depuis mille ans, les Hongrois sont en état de réaction contre le milieu qui les environne, avec les complexes habituels d'encerclement et de supériorité. Et voilà que tout cela aboutit en 1945 à un régime de fer, sous l'autorité des Russes, entrés en conquérants. Il ne s'agit donc pas d'anticommunisme. Sous le régime de terreur policière Rakosi, il a été exécuté plus de communistes que pendant toute la longue dictature semi-fasciste de Horthy.

La révolution de 1956 n'était pas dirigée contre le communisme, mais contre la police et contre les Russes. De nombreuses industries ont été créées depuis dix ans et bien peu de personnes songeraient à les faire attribuer à des propriétaires privés. Le conflit n'existe que pour la petite propriété agricole, comme en Pologne ou en Yougoslavie. Que des fascistes purs se soient glissés parmi les émeutiers n'est que trop naturel. Mais leur présence ne peut créer que des prétextes, non des raisons.

Nagy a commis la grande faute de s'adresser à l'Ouest. C'est, pour les Russes, l'acte même de trahison. Bien que cette opinion soit aussi celle de communistes hongrois orthodoxes, Nagy n'aurait pas été exécuté sans l'autorité des Soviétiques. Kadar, qui fut en prison sous le régime Rakosi, gouverne aujourd'hui, sans être davantage maître de ses actes et mérite toujours le titre de « Kadar enchaîné ».

Le monument de Staline, détruit pendant la révolution, n'a pas été relevé, mais si Krouchtchev le veut, il le sera demain. Quant à Tibor Déry, il serait depuis longtemps libéré si Kadar était libre lui-même.

De tous les Hongrois, c'est lui peut-être le plus à plaindre, car il est au cœur même de la déchirure. (Agamemnon n'était-il pas plus torturé que Clytemnestre ?). Il compte sur le temps et le progrès économique pour réparer les blessures.

Après la chute économique qui a marqué et suivi la révolution de 1956, une amélioration s'est fait sentir. La planification sécrète chaque année son dividende national. Chaque année, une génération formée par le régime remplace une génération de l'époque pré-communiste.

Le sentiment le plus commun aux Hongrois est le désir de se retirer de la guerre froide, comme leurs voisins les Autrichiens. Plus d'une fois, j'ai entendu le proverbe national « Montre-moi ton ennemi, je ferai la paix avec lui ». C'est dire combien est accueilli avec ferveur tout projet de « désengagement » ou de neutralisation.

Voilà le malheur

Mais c'est précisément ce désir de vivre en paix qui fait le malheur du pays. La Pologne et la Tchécoslovaquie sont rivées à l'Union soviétique, car il y a des cadavres entre eux : Poméranie, Silésie, Sudètes, etc. Ces deux nations ne sauraient s'isoler sans avoir rapidement des comptes à rendre à l'Allemagne. La Hongrie pourrait au contraire s'en aller sans peur et ce seul fait commande l'occupation.

Le drame apparaît ici bien clairement : tout s'arrangerait fort bien entre les individus, s'ils n'étaient pas séparés par leurs gouvernants. Idée ancienne certes et quelque peu naïve. Et cependant songeons qu'il y a beaucoup moins de sujets d'inimitié ou de sentiments d'aversion entre un Hongrois et un Français ou un Américain d'aujourd'hui, qu'entre un Français et un Allemand aux pires temps de l'impérialisme ou un Français et un Anglais, en d'autres époques.

Il y aurait beaucoup à dire, par ailleurs. La combinaison de son esprit occidental et de la législation d'inspiration communiste peut donner de fort bons résultats comme de fort dangereux. Parmi ceux-ci, il faut placer le net recul de la natalité, d'autant plus fâcheux qu'il contredit la doctrine marxiste. Déjà « occidentale » avant la guerre, la natalité a été minée par la liberté de l'avortement. Une baisse de moralité en découle. Il y a peu de temps, une jeune lycéenne eut recours à l'avortement officiel, mais secrètement. Comme sa famille lui demandait, après cette opération, comment elle avait pu faire face aux menus frais qui en avaient résulté, elle répondit qu'il y avait dans sa classe une cagnotte pour ce genre d'aventure. Sans doute, depuis des siècles, est-il toujours annoncé que la moralité est en recul sur l'époque précédente. Gardons-nous donc d'un jugement trop rapide.

La Hongrie, la France

A la fin de ces réflexions, peut-être superficielles et sans doute sujettes à révision, je n'ai pu m'empêcher de comparer le sort des « malheureux Hongrois » à celui des « malheureux Français ». Alors que dans chacun des deux camps, les divers pays suivent, si l'on peut dire, le cours normal de leur régime, la France et la Hongrie font, chacune de leur côté, exception.

Notre sort paraît certes plus enviable puisque nous ne sommes prisonniers que de nous-mêmes et d'un passé périmé. La marche du temps finira par nous arracher à cette situation intenable et à corriger la plus grande erreur historique commise depuis les guerres de religion ; mais le montant des pertes qui en résultera pour nous échappe encore à l'évaluation. Les Hongrois, eux, risquent d'être prisonniers de leur propre avenir et de devoir s'y résigner. En leur accordant une extrême sympathie, nous ne pouvons oublier que toute action en leur faveur ne peut que leur nuire et les lier plus solidement.

Plus que jamais apparaît la nécessité de communications et de lumières, antidote spécifique, plus efficace que les anathèmes. Hongrois et Français peuvent, doivent jouer, dans cette ouverture, un rôle de premier plan, mais avec quelle audace et avec quelle prudence...

ALFRED SAUVY.

CADEAUX ROYAUX

On croit savoir dans les milieux généralement bien informés que le souverain africain du Tchatchatcha, désireux de rapporter à ses nombreuses épouses des souvenirs de la capitale, a fait acheter par son premier ministre un nombre impressionnant de boîtiers Wonder que Sa Majesté a surnommés « la lumière au bout des doigts ». La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

LUNIK III

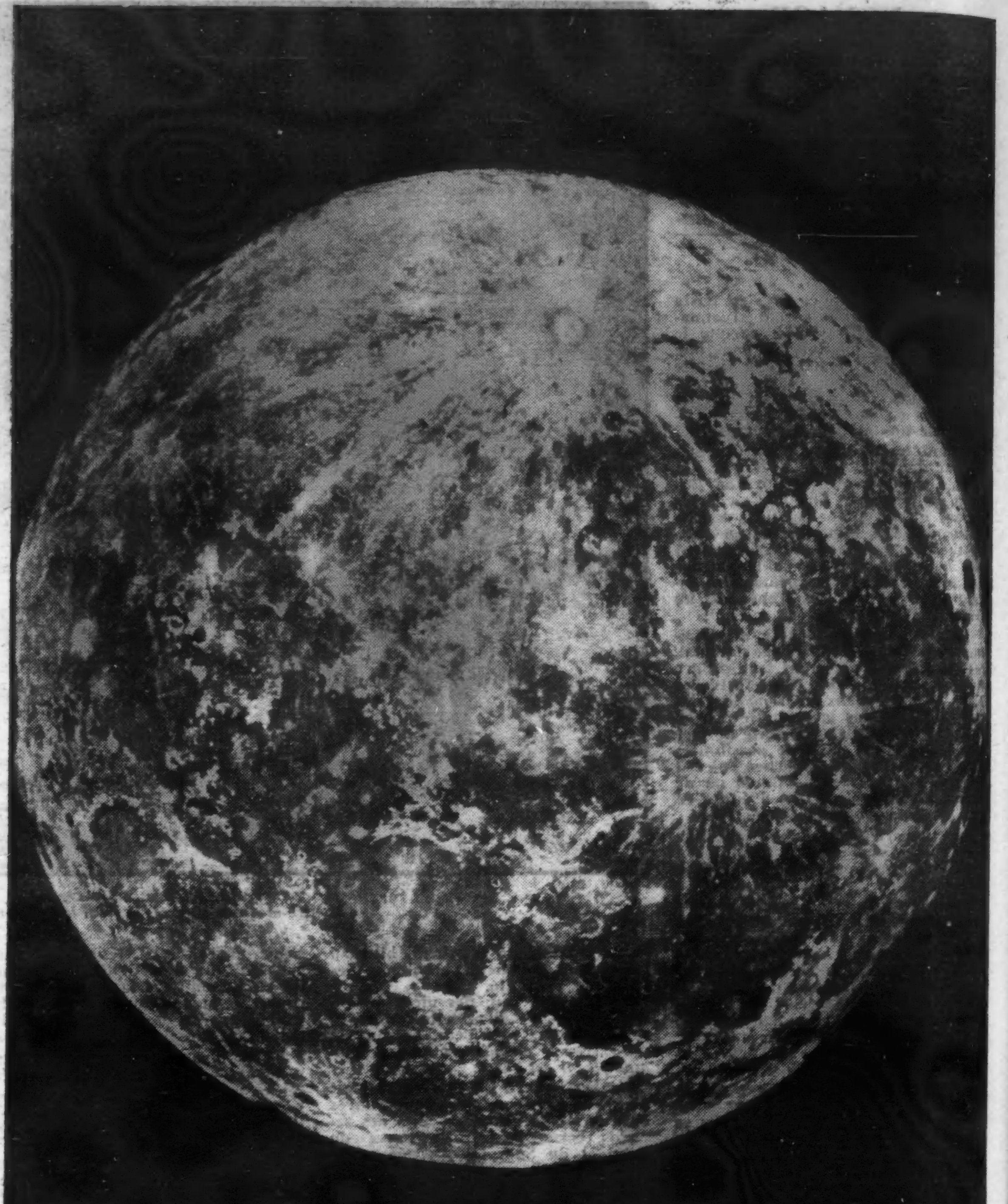
Le fait nouveau : 0,005 %

● ***Pourquoi Lunik III est - il révolutionnaire par rapport à Lunik II? Quelles seront les prochaines étapes de la conquête de l'espace? Albert Ducrocq, qui suit pour « L'Express » les progrès de l'astronautique, répond.***

LANCEE dans la nuit de samedi à dimanche derniers, la « station interplanétaire » soviétique, baptisée Lunik III, a atteint, trois jours plus tard, le point de sa trajectoire le plus rapproché de la Lune, 7.000 km, puis elle l'a contournée pour revenir vers la Terre. Ainsi est établie, moins d'un mois après le lancement réussi de Lunik II, la première « navette » régulière entre notre planète et son satellite.

Cette expérience est révolutionnaire par rapport à toutes les précédentes (spoutniks, luniks, etc.) pour deux raisons.

Tout d'abord, elle permettra d'obtenir pour la première fois une image de sa face jusqu'alors invisible. L'engin russe n'emporte pas une véritable caméra de télévision, mais les savants soviétiques ont indiqué la possibilité d'obtenir des images de la surface lunaire par un système « bélinographique » (les nuances d'éclairement des différents points de la Lune étant transmises sous la forme de notes musicales caractéristiques).



LA LUNE PHOTOGRAPHIÉE AU TÉLESCOPE ÉLECTRONIQUE.
La prochaine photo sera « musicale ».

En second lieu, Lunik III permettra d'explorer systématiquement toute la zone allant de la Terre à la Lune. Lunik I, Pionnier IV et Lunik II n'avaient pu transmettre, au cours de leur « aller simple », que des informations fugaces. Cette fois, il sera possible d'analyser méthodiquement et régulièrement les conditions existant dans l'espace extra-terrestre, dont les premiers satellites ont révélé l'extraordinaire agitation.

La seconde vitesse

Sur le plan de la propulsion et de la « charge utile », le nouvel engin ne représente pas un progrès par rapport à Lunik II. Les Russes ont sans doute utilisé le même matériel pour les deux lancements. Alors que Lunik II comportait un dernier étage de 1.511 kilos et une charge utile de 390 kilos, ces chiffres sont pour Lunik III de 1.553 et 435 kilos.

C'est dans le domaine de la *précision* que le lancement de la nouvelle « station interplanétaire » représente un exploit et un progrès tout à fait inattendus.

Lorsque, à 230 km de la Terre (altitude qui semble avoir été choisie par les Russes pour toutes leurs premières fusées), un engin atteint une vitesse de 7,8 km/sec., on sait qu'il décrira une trajectoire circulaire autour de la Terre, la force centrifuge engendrée par la rotation équilibrant exactement la pesanteur. Cette vitesse est appelée par les Russes « première vitesse cosmique » parce qu'elle représente la vitesse minimum à réaliser pour obtenir une satellisation.

Si la vitesse imprimée à l'engin est légèrement supérieure à 7,8 km/sec., la trajectoire sera non plus un cercle, mais une ellipse : le périgée (point le plus proche de la Terre) restant à 230 km, l'apogée atteindra une altitude de 500, 1.000, 2.000 km, cette distance augmentant très rapidement avec l'élévation de la vitesse.

Si celle-ci atteint 11 km/sec. (ce que l'on appelle la « seconde vitesse cosmique »), l'apogée passe « à l'infini », c'est-à-dire que l'engin échappe définitivement à l'attraction terrestre. On estime que la vitesse communiquée à Lunik I et Lunik II était légèrement supérieure à 11,1 km/sec. : c'est pourquoi le premier est allé se plonger dans le système solaire, tandis que le second percutait la Lune à grande vitesse.

Pour obtenir la plus grande précision possible, les Russes ont adopté le système du lancement en deux étapes. Ils font d'abord parcourir à leur engin plusieurs tours sur l'orbite d'un spoutnik, en le « tenant en laisse » par radio, la seconde poussée étant télécommandée du sol selon une programmation assurée par des calculatrices électroniques. (C'est pour cette raison que les Américains sont informés du départ des engins soviétiques avant leur annonce officielle.) En cas d'échec, le cadavre de la fusée continue de graviter autour de la Terre, comme l'a confirmé M. Krouchtchev au cours de son voyage en Amérique.

Pour Lunik I, la précision obtenue dans la réalisation de la vitesse prévue était de 0,1 % seulement.

Les calculs de Tchebatarev

Avec Lunik II, un nouveau système de guidage en vol fut utilisé, la vitesse étant mesurée du sol grâce à l'effet Doppler-Fizeau (variation apparente de la fréquence d'un émetteur qui se déplace, comme le passage de l'aigu au grave du sifflet d'une locomotive passant devant un observateur). La précision obtenue fut de 0,01 %, soit dix fois supérieure.

Pour Lunik III, le progrès est infiniment plus spectaculaire encore.

Le succès du lancement supposait en effet que l'engin reçoive une vitesse suffisante pour que l'apogée de sa trajectoire dépasse 400.000 km (distance de la Lune à la Terre), mais néanmoins inférieure à la « seconde vitesse cosmique » pour qu'il n'y ait pas libération.

Le succès de l'entreprise suppose d'autre part que l'on synchronise le mouvement de l'engin avec celui de la Lune autour de la Terre : il faut obtenir que pendant chaque révolution lunaire (27 jours, 7 heures, 43 minutes, 11 secondes), l'engin effectue un nombre exact de parcours Terre-Lune (neuf exactement), afin que la rencontre avec la Lune puisse avoir lieu. Or, les calculs du professeur Tchebatarev (dont nous avons eu connaissance il y a deux ans déjà) montrent qu'il est nécessaire, pour que cette synchronisation puisse se poursuivre pendant une année au moins, de contrôler la position de l'apogée à moins de 4.000 km près. Cela signifie que la vitesse de lance-

EMPRUNT
ACIER
1959
du
Groupement
de l'Industrie
Sidérurgique
G. I. S.
Taux d'intérêt
5%
Obligations de 20.000 F
émises à 19.900 F
remboursables à 24.000 F
quelle que soit
l'année du tirage
on souscrit
aux guichets des banques
B.A.L.O. du 5/10/1959

ment doit être contrôlée avec la précision extraordinaire de 0,005 %.

Tel est le tour de force que les Russes semblent avoir réalisé avec Lunik III.

Réalisée deux ans, jour pour jour, après le lancement du Spoutnik I, l'expérience russe a également une autre valeur : celle d'un bilan des progrès accomplis. Et ce qui frappe aujourd'hui, c'est leur *rapidité croissante*. Non seulement ils continuent à progresser, mais le rythme de leur progrès est de plus en plus accéléré.

L'étape des « manœuvres »

Dans une première phase, les techniciens russes s'étaient fixé pour objectif un accroissement de la charge utile. Partant du principe qu'il était nécessaire, pour des expériences complexes, de loger dans leurs fusées un lourd appareillage, ils brûlèrent l'étape du petit satellite pour s'acharner à obtenir tout de suite de grosses charges utiles, par la mise au point de supercarburants.

Trois chiffres marquent les étapes de cette conquête du poids :

Spoutnik I (4 octobre 1957) : 83 kg.

Spoutnik II (3 novembre 1957) : 508 kg.

Spoutnik III (15 mai 1958) : 1.327 kg.

Le progrès semble s'être alors arrêté. Si l'on considère que la satellisation d'une charge déterminée équivaut, énergétiquement, à l'évasion (ou à la quasi-évasion) d'une charge quatre fois moindre, les 361, 390 et 435 kg des Luniks I, II et III correspondent en gros à la même puissance de propulsion que les 1.327 kg du Spoutnik III.

A partir du 15 mai 1958, en revanche, des progrès étonnants allaient être réalisés dans le domaine de la précision. La vitesse finale des fusées de 1957 n'était contrôlée qu'à 2 % près (ce qui n'avait pas une grande importance pour la satellisation). En quinze mois, les Russes sont parvenus à obtenir une précision environ quatre cents fois supérieure.

Dans quelle direction vont s'exercer maintenant les efforts des Soviétiques ? Les résultats obtenus dans le domaine de la précision étant satisfaisants, l'étape qui leur reste à franchir est celle des « manœuvres ». On appelle manœuvre toute opération par laquelle, à l'aide de fusées mises à feu au moment voulu, un engin peut freiner sa vitesse, l'accélérer ou changer de direction en cours de vol.

Le satellite immobile

Tous les essais de ce genre tentés par les Américains avec leurs « Discoverers » ont échoué et les Russes n'ont encore annoncé aucun succès dans ce domaine. Des manœuvres de ce genre sont cependant indispensables pour la récupération d'un satellite terrestre ou l'installation d'un satellite autour de la Lune. Une technique très délicate reste à créer dans ce domaine : tel sera le prochain objectif probable des savants soviétiques.

Une question se pose : cette mise au point se fera-t-elle sur la base des charges utiles actuelles ou les Russes jugeront-ils nécessaire de franchir d'abord une nouvelle étape dans le domaine de la puissance ? Le programme américain prévoit la construction de fusées de plus en plus lourdes, qui atteindront 580 tonnes avec « Saturne » et 1.500 tonnes avec « Nova ». Il est très probable que les Russes préparent eux aussi des engins considérablement plus lourds que ceux qu'ils utilisent aujourd'hui.

Quelles sont les prochaines « premières » que l'on peut attendre maintenant des progrès soviétiques ?

D'abord l'installation d'un satellite autour de la Lune, qui marquerait un premier succès dans le domaine des « manœuvres » : un ralentissement.

Une autre pourrait être l'installation — également « manœuvre » — d'un satellite d'observation terrestre à une altitude de 36.000 km. A cette altitude, en effet, la durée de rotation d'un satellite autour de la Terre est égale à celle d'une rotation de la Terre sur elle-même. Le satellite serait donc « immobile » par rapport à la planète. Il pourrait servir de poste d'observation météorologique ou de relais fixe pour les transmissions radio. Il « commanderait » la Terre.

Quant aux voyages *jusqu'aux autres planètes du système solaire*, ils ne semblent plus maintenant hors de la portée des techniciens soviétiques. Une date peut déjà être retenue : le mois de septembre 1960, pendant lequel sera réalisée la seule conjoncture astrale favorable, dans l'immédiat, à l'envoi d'une fusée sur la planète Mars.

ALBERT DUCROCQ.

ПРОЛЕТАРИИ ВСЕХ СТРАН, СОЕДИНЯЙТЕСЬ!

КОМСОМОЛЬСКАЯ ПРАВДА

Орган Центрального Комитета ВЛКСМ

Вторник, 26 ноября 1974 года

СООБЩЕНИЕ АКАДЕМИИ НАУК СССР

О СТАРТЕ МЕЖПЛАНЕТНОГО КОРАБЛЯ «ЛУНА-1»

25 ноября, в 10 часов 00 минут отправился в полет на Луну первый межпланетный корабль. Старт состоялся на Кавказе, в районе горы Казбек.

Сбылась вековая мечта человечества. Впервые люди покинули Земной шар. Сейчас в межпланетном пространстве находятся четверо советских исследователей: командир корабля — профессор Михаил Андреевич Сизов, штурман — Герой Советского Союза Алексей Викторович Соколов, инженер корабля — заместитель главного конструктора Юрий Николаевич Тамарин, бортовой врач — кандидат медицинских наук Тигран Ашотович Акопян.

Цель экспедиции — ознакомиться с Луной, выяснить возможность организации здесь постоянно действующего научно-исследовательского института. Наш спутник станет мирной лабораторией передовой науки, но отнюдь не военной базой, как об этом мечтали некоторые чужеземные генералы.

С межпланетными путешественниками поддерживается регулярная связь. Сообщения о ходе экспедиции будут передаваться по радио каждые два часа.

А. В. СОКОЛОВ — М. А. СИЗОВ — Ю. Н. ТАМАРИН — Т. А. АКОПЯН

UNE ANTICIPATION SOVIÉTIQUE : LA PREMIÈRE PAGE D'UN JOURNAL LE 26 NOVEMBRE 1974 (1).
Il faudra d'abord quelques « manœuvres ».

(1) Il s'agit de la « Komsomolskaïa Pravda », en date du 26 novembre 1974. Voici la traduction du texte : « Communiqué de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. sur le départ du navire interplanétaire « Lune-1 ».

« Le 25 novembre, à 10 heures précises, a eu lieu le départ pour la Lune du premier navire interplanétaire. L'opération s'est effectuée dans le Caucase, au voisinage immédiat du mont Kazbek.

« Le rêve séculaire de l'humanité s'est réalisé. Pour la première fois, des êtres humains ont quitté le globe terrestre. A l'heure où paraissent ces lignes, quatre explorateurs soviétiques se trouvent dans l'espace interplanétaire. Ce sont : le professeur Mokhaïl Andréïévitch Sizov, commandant de bord ; Alexéï Viktorovitch Sokolov, héros de l'Union Soviétique, navigateur ; Louis Nikolaïévitch Tamarine, directeur adjoint du bureau d'études et ingénieur de bord ; le candidat ès sciences médicales Tigran Achotovitch Aktopian, médecin de bord.

« L'expédition a pour but d'étudier la Lune et de déterminer les possibilités d'installation à demeure, d'un institut de recherches scientifiques. Notre astronef est donc un émissaire pacifique de la science d'avant-garde, et non une base militaire.

« Les explorateurs interplanétaires sont constamment en liaison avec la Terre. Des informations sur leur voyage seront diffusées par radio toutes les deux heures. »

Cette photo est extraite du livre adapté par Pierre de Latil, « Lune, an I », collection Grand Pavois - Gedalge, éditeur, 188 pages.

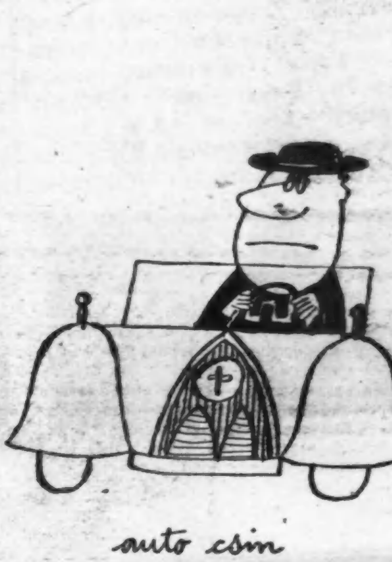
LE SALON DE L'AUTO

vu par SINÉ

auto hu-bohu

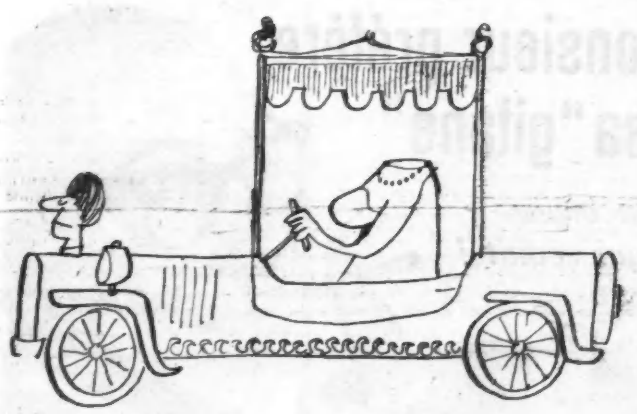
auto-dafé

auto-nitruant

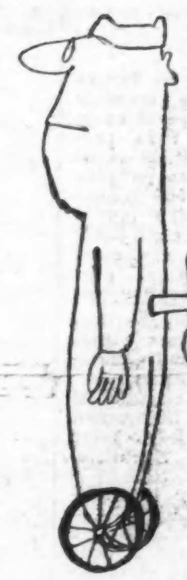


auto csin

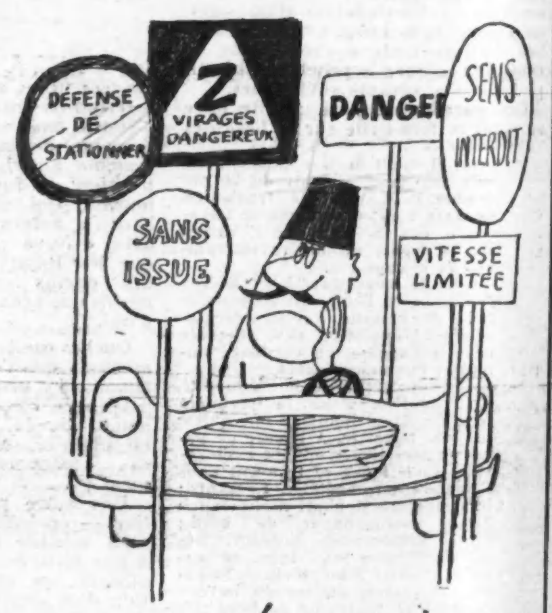
auto psie



Marie - Auto inette



auto-mate



auto-détermination

MORTIMER
chemisier-habilleur
costumes, vestons sport prêts à porter, coupés dans des tissus exclusifs, loden, autocoats 7/8, pardessus chauds et légers.
30, AV. FRANKLIN D. ROOSEVELT (SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE)
Ouvert de 9 h. à 19 h. 30 — ELY. 78-87

Cahors
11-13, boul. St-Michel - PARIS
présente le coton traité
MINIFER - GRAND STANDING
REPASSAGE SUPERFLU - PROCÉDÉ AMBIFIX
créé par AMBASSADEUR

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● ***Une Allemagne lit Proust et applaudit Sapho. L'autre nous envoie Anna Seghers. Le vieux roman fait recette mais le nouveau fait prime. Une école littéraire est née : l'école de la rue Réaumur.***

OCTOBRE : le jeu des pronostics est ouvert. Qui recevra le Nobel?... Deux favoris sont en piste : le poète français Saint-John Perse et le romancier italien Alberto Moravia. Un outsider dangereux : la romancière danoise Isaac Dinesen, alias Karen Blixen.

Qui couronneront les Goncourt ? Dans l'immédiat, la première question qui se pose est plutôt : *quand* couronneront les Goncourt ? Traditionnellement, leur prix est décerné le premier lundi de décembre. Or, celui-ci tombe, cette année, le 7 décembre. D'où crainte des éditeurs : ils ne pourraient pas approvisionner les libraires à temps pour les grandes ventes de Noël.

Il se peut que les Goncourt ne soient pas inflexibles à ce puissant argument et se réunissent plus tôt.

En attendant, Nathalie Sarraute (« Le Planétarium ») est grand favori, mais Antoine Blondin, qui annonce régulièrement, depuis trois ans, la sortie d'un roman juste avant le Goncourt, semble, cette année, au dire de ses amis, avoir travaillé sérieusement. Il a des amitiés solides chez les Goncourt, tout comme Albert Palle au jury Renaudot. Mais il y a aussi un certain Robbe-Grillet (que le « New York Times » a appelé Bob Grillet !), ce qui promet une belle lutte entre représentants du « nouveau roman ».

Petit mémorandum intéressant à l'usage des futurs lauréats : le tirage des romans récompensés en 1958 :

— Goncourt (Francis Walder) : 120.000 ;
— Femina (Françoise Mallet-Joris) : 110.000 ;
— Interallié (B. Poirot-Delpech) : 85.000.
— Renaudot (Edouard Glissant) : 75.000 ;

Le meilleur tirage : le prix de « L'Express » (Christiane Rochefort), qui a atteint 148.000 exemplaires.

Ce prix s'appelait, l'an dernier, prix Nouvelle Vague. Mais devant l'usage extravagant qui a été fait de cette expression, créée par « L'Express » pour désigner l'ensemble des Français qui ont entre 18 et 30 ans, devant le sens qui a fini par lui être donné, nous préférons appeler plus simplement cette année le prix littéraire que nous décernerons: prix de « L'Express ». Nous y reviendrons.

Nos critiques ont lu pour vous cette semaine une série de « jeunes romans » (voir page 36) parmi lesquels celui de Geneviève Gennari, qui fut la traductrice de « Don Camillo ».

Selon la tradition, elle avait perçu pour son travail un fixe modeste et elle devait recevoir un pourcentage sur chaque exemplaire vendu. Mais, parce qu'elle avait besoin d'argent comme tout le monde, elle demanda à l'éditeur (Paul Flamand, directeur du Seuil) de lui donner une somme forfaitaire plus importante et elle renonça à son pourcentage.

Or, le livre atteignit l'une des plus grosses ventes de l'édition française.

La fin de l'histoire ? Elle est morale. Quelques mois plus tard, Paul Flamant s'offrit le luxe de taquiner Geneviève Gennari sur son manque de flair... mais lui remit un chèque représentant le montant des droits auxquels elle avait renoncés.

Les best-sellers ne sont pas toujours, il est vrai, si faciles à subodorer. Par exemple, quel est le livre qui se vend le mieux en ce moment en Allemagne ?... « Un amour de Swann ».

Réunis à la Foire de Francfort, les éditeurs du monde entier (101 éditeurs français) pourront confronter leurs expériences sur cet objet lunatique : le lecteur.

Il y en a eu un million pour acheter « Torrents », roman de Marie-

ANNE-MARIE DESMARETS.
Les femmes indépendantes n'ont pas de charme.

Anne Desmarets, qui a célébré cette semaine ce fabuleux succès.

Cette gentille petite dame fragile et frileuse, épouse d'un colonel en retraite, et qui lit pour son compte Henry Bordeaux, Paul Bourget et René Bazin, est en train de remplacer discrètement Delly. Bon an, mal an, elle sort ses trois romans. Elle dit rêveuse :

« *Avec cette indépendance, la femme a perdu son charme, sa féminité...* »

Mais ses lectrices ne semblent pas, de ce côté-là, très menacées.

Tout à l'opposé, Anna Seghers, Allemande de l'Est, brillante représentante de la littérature engagée, qui vient de passer quelques jours à Paris.

PAUL FLAMAND.
Un chèque en plus.

(A.D.P.)

ANNA SEGHERS.
La petite-bourgeoisie nous punit.

Cinquante-neuf ans, auteur de « Transit », « La Septième Croix », et surtout de ce beau roman qu'est « Les morts restent jeunes », image tragique de la chute de la démocratie allemande et de l'avènement du nazisme.

Anna Seghers émigra en 1933 en France, puis s'installa au Mexique. Le regard de ses yeux bleu foncé qui se plissent à la chinoise donne une telle impression d'acuité que l'on oublie ses joues rondes de paysanne. Elle parle français avec lenteur et exactitude.

« *J'adore Mme Bovary. Je me souviens de ce passage, dans lequel elle ennuie son amant en lui parlant d'amour avec de grandes phrases. Flaubert écrit : « La parole humaine*

UNE ILLUSTRATION DU « LION ».
Trente pages en moins.

est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours quand on voudrait attendrir les étoiles. » C'est si souvent vrai. Cela arrive en zone orientale. Nos journaux sont si ennuyeux... »

« *...J'ai écrit une nouvelle sur des petits-bourgeois français. Chaque pays, pour être puni de ce qu'il a fait et de ce qu'il va faire, a sa petite-bourgeoisie, n'est-ce pas ?...* »

Anna Seghers est fidèle aux théories esthétiques conservatrices de son pays et ne croit pas à la nécessité du « nouveau roman ».

« *Même si on va dans la Lune demain, notre sentiment de la beauté devant la cathédrale de Chartres ou Notre-Dame restera le même. Claudel a dit à peu près : « La lumière extérieure peut changer, mais pas celle que l'art de l'architecte a enfermée à l'intérieur des murs. » Pour le roman, c'est pareil. C'est un problème de dimensions : sans harmonie, elles sont absurdes...* »

Autre succès en Allemagne (de l'Ouest) : « Sapho ». Mais il s'agit du texte de la pièce que Lawrence Durrell (« Justine ») est en train de faire représenter à Hambourg.

Il travaille d'autre part au scénario du film que Walter Wanger veut tirer de sa série : « Justine », « Balthazar », « Mountolive » et « Clea ».

« Mountolive » paraîtra très prochainement en France. Et Olympia Press annonce l'édition en anglais, publiée à Paris, du premier roman de Durrell, « The Black Book », qui fut déjà publié à tirage limité à Paris en 1938.

Autre réédition : « Le Lion », de Joseph Kessel (120.000 exemplaires) à l'usage des enfants, c'est-à-dire avec beaucoup d'illustrations en plus et trente pages en moins, celles qui avaient trait aux débats entre le mari et la femme. Tirage prévu : 20.000 exemplaires.

Petit drame dans le monde de l'édition : « Le Bûcher de Montségur », de Zoé Oldenbourg, l'une des « trente femmes qui ont fait la France », a été annoncé dans la Bibliographie, victime d'une double erreur. Il s'agit de l'histoire des Cathares qui se déroula en 1294. C'est devenu l'histoire des Catarrhes, située en 1924 !

Enfin, Claude Roy a joué un mauvais tour à quelques-uns de ses confrères en écrivant dans « Libération » : « Avec Albert Palle, l'Ecole de la rue Réaumur est en train de consolider ses positions. Comme toutes les écoles, l'Ecole de la rue Réaumur, ainsi nommée (par moi) parce que tous ses membres travaillent au 100 de la rue du même nom, est composée d'écrivains aux tempéraments assez différents : Michel Cournot, Roger Grenier, Paul Guyot, Albert Palle... »

Le 100 rue Réaumur, c'est le siège du groupe « France-soir », « France-Dimanche », « Elle », dont ces quatre romanciers sont des collaborateurs permanents (Albert Palle sous le pseudonyme de Stanislas Fontaine).

On s'y est avisé qu'ils doivent en effet avoir beaucoup de loisirs pour pouvoir en consacrer autant à la littérature.

Et depuis l'article de Claude Roy, ils en ont beaucoup moins.

ANNE-MARIE DE VILAINE.

ENTRETIEN

En retard ou en avance ?

● ***Alain Robbe-Grillet veut écrire une littérature « irrécupérable ». Mais l'auteur a été aussitôt « récupéré » par nos collaborateurs.***

L'Express. — Deux mille exemplaires de votre dernier livre, « Dans le labyrinthe », ont été enlevés dans les deux jours qui ont suivi sa mise en vente. Nous en sommes heureux, puisque nous l'avons recommandé à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la « pure littérature ». Pouvez-vous leur dire aujourd'hui comment est né ce roman ?

ROBBE-GRILLET. — Je viens à peine de terminer mon livre et je n'en suis pas tout à fait sorti. Il est difficile de vous répondre de manière satis-

→

L'INTÉRESSEMENT DU PERSONNEL AUX RÉSULTATS DE L'ENTREPRISE
(Numéro semi-spécial de JEUNE PATRON, revue mensuelle)
Au sommaire du même numéro :
Hyacinthe DUBREUIL
Alfred SAUVY
Robert WEINMANN, etc.
Ce numéro : 100 francs franco
EDITIONS ETAPE, 19, avenue George-V PARIS (8e) - C.C.P. 6.321-77 Paris
Envoi d'un numéro spécimen récent de « JEUNE PATRON » sur simple demande

SEUIL
"un livre bouleversant"
P.-A. LESORT (L'Express)
LE DERNIER DES JUSTES
roman
d'ANDRÉ SCHWARZ-BART

SEUIL
"une œuvre de flamme et de sang"
(ANDRÉ ROUSSEAUX)
LE DERNIER DES JUSTES
roman
d'ANDRÉ SCHWARZ-BART

SEUIL
"un début éclatant"
J. PRASTEAU (Le Figaro)
LE DERNIER DES JUSTES
roman
d'ANDRÉ SCHWARZ-BART

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Pierre ALBARRAN
et Docteur Pierre JAIS

Comment gagner au bridge

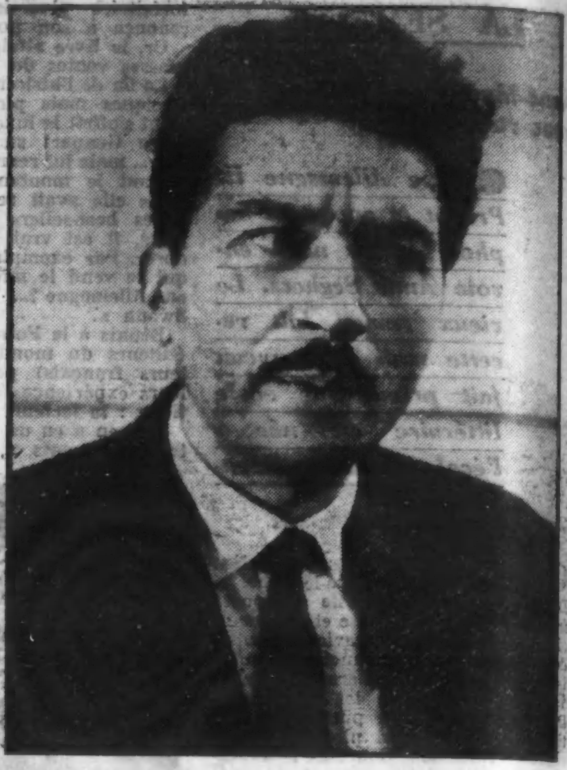
(la partie libre)

On joue de mieux en mieux au bridge et les problèmes que les journaux proposent chaque semaine à la sagacité de leurs lecteurs montrent que les joueurs font d'étonnants progrès. Cependant, la théorie n'est pas tout, et les meilleurs stratèges sont parfois bien embarrassés lorsqu'il s'agit de jouer vite les coups moyens, ceux qui permettent de gagner sur un long parcours. En demandant à deux champions mondiaux, Pierre Albarran et Pierre Jaïs, d'écrire un livre sur la partie quotidienne, l'éditeur a voulu ouvrir des voies nouvelles à ceux qui, sans chercher des résultats spectaculaires veulent patiemment affirmer leur maîtrise par une résolution élégante de neuf coups sur dix les plus ordinaires, par conséquent, les plus difficiles.

Ecrit dans un style aisé et parsemé d'anecdotes, ce livre d'une lecture fort attrayante, ouvre des perspectives tout à fait nouvelles à ceux que passionne le roi des jeux.

JULLIARD

VIENT DE PARAITRE
EDITIONS
PRÉSENCE AFRICAINE
24-25. - Numéro spécial de
PRESENCE AFRICAINE
(tome I)
Premiers rapports et résolutions
2e Congrès des Ecrivains et Artistes noirs
Rome 25 mars - 1er avril 1959
1.200 fr.
En vente : 42, RUE DESCARTES, PARIS (Ve)
ODE. 57-69



ALAIN ROBBE-GRILLET...
S'il n'y a pas Dieu...

→

faisante. Il doit en être ainsi pour tous les romanciers.

— Mais êtes-vous un romancier comme les autres ?

ROBBE-GRILLET. — Nous avons quand même des points communs ! Disons, si vous voulez, que je suis parti de cette idée : une forme d'itinéraire qui pouvait être également une forme d'écriture, un labyrinthe, c'est-à-dire un chemin qui a toujours l'air guidé par des parois strictes, mais qui, néanmoins, à chaque instant, conduit à des impasses et oblige à revenir en arrière, à repasser plusieurs fois aux mêmes endroits sur des parcours plus ou moins longs, à explorer une nouvelle direction et à retomber sur une nouvelle impossibilité. Ce pouvait être, pour un personnage, un trajet dans une ville, la piste d'une recherche et, pour un écrivain, une forme de récit. Celle-ci me permettait de me libérer davantage des justifications psychologiques qui servaient de fil conducteur dans mes livres précédents.

— Vous êtes parti du projet d'écrire un livre autour d'une certaine idée formelle de la construction de ce livre ?

ROBBE-GRILLET. — Oui, si vous voulez.

ROBBE-GRILLET. — Je crois que tous les poètes ou romanciers procèdent de cette façon-là. Je ne crois pas qu'un vrai créateur (ni moi, dans la mesure où j'en suis un) parte jamais d'une idée de « signification » : comme la misère des classes laborieuses ou la difficulté de vivre en ménage illégal.

— Ne croyez-vous pas que Tolstoï est parti, pour écrire « La Guerre et la Paix », de la campagne de Russie ?

Comices agricoles

ROBBE-GRILLET. — C'est possible. Mais je n'ai pas pour Tolstoï la même estime que pour Flaubert, par exemple.

— Alors, prenons Flaubert. Vous pensez que Flaubert n'est pas parti de quelque chose de concret qui était Mme Bovary ?

ROBBE-GRILLET. — Croyez-vous que Flaubert ait eu le désir de décrire les comices agricoles ? Jamais ! Or, c'est un morceau important de son livre.

— Tout de même, les comices agricoles ne sont pas l'essentiel dans cette œuvre.

ROBBE-GRILLET. — Je ne crois pas du tout que son but essentiel ait été de décrire les malheurs des femmes de province de France.

— Quel était son but essentiel selon vous ?

ROBBE-GRILLET. — Je ne sais pas : en vérité, le projet d'écrire est toujours plus ou moins un projet de forme. Ce que les critiques appellent « contenu » et qui relève de la sociologie, de la morale ou de la politique, n'est pour le romancier qu'un matériau amorphe et sans importance par lui-même, qu'il s'agit seulement de choisir au mieux en vue de réaliser la forme conçue. C'est toujours dans cette forme que réside l'apport spontané du créateur, en même temps que l'objet de sa recherche. C'est elle qui constitue l'œuvre d'art : car le vrai contenu de l'œuvre d'art, c'est sa forme. L'important n'est pas qu'un roman *veuille dire* quelque chose : c'est qu'il *soit* quelque chose, sans s'occuper de rien signifier.

— Le mot signifie.

ROBBE-GRILLET. — C'est exact. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché à détruire le mot, ni la phrase : vous savez que j'écris avec le vocabulaire et les constructions grammaticales du langage courant. Mais j'essaie de ne pas sortir du domaine des significations immédiates. Prenons un exemple très simple : si j'emploie le mot *ciel*, je parle vraiment du ciel (et pas des dieux) et si je dis : *le ciel est gris*, j'indique seulement sa couleur ; alors que la signification supérieure de cette phrase serait : la tristesse, l'ennui de vivre ou je ne sais quoi.

— Pour prendre un exemple qui vous touche : est-ce que Racine a d'abord eu l'idée de la jalousie en écrivant « Andromaque » ? Probablement non. Mais est-ce que Racine part comme vous d'une forme vide ?

ROBBE-GRILLET. — Sûrement.

L'amour et la jalousie

— Alors, votre originalité n'est pas de partir d'une forme vide ; c'est d'y aboutir aussi. C'est de garder la forme en restant vide. Si je comprends bien votre préface, vous ne voulez pas faire une œuvre interprétable comme le serait Racine ; vous voulez, sur le thème de la jalousie, faire une forme qui reste vide...

ROBBE-GRILLET. — ...comme l'est probablement la réalité même.

— Pourquoi est-elle vide ?

ROBBE-GRILLET. — Je ne sais pas, moi ! Pour dire les choses très grossièrement, s'il n'y a pas de Dieu, la réalité est vide.

— Pas du tout ; je n'ai pas besoin de l'existence de Dieu pour donner à la réalité un sens. Je sais aussi ce que l'humanisme comporte de dégradation de la religion ; mais nous vivons dans un monde humain. Dans un monde humain où il y a aussi des objets, bien entendu. Mais pourquoi donnez-vous à ceux-ci une importance si exclusive ?

ROBBE-GRILLET. — Je n'ai jamais essayé de m'écarter de ce monde humain. Même quand il y avait des objets à foison dans certains de mes romans, c'était toujours un homme qui les voyait, et pas un regard neutre, mais un homme terriblement engagé dans des passions humaines.

— Alors, qu'est-ce que vous faites de cette objectivité que vous réclamez pour le roman ?

ROBBE-GRILLET. — Cette objectivité est une intention que me prête la critique. J'ai moi-même très peu employé ce mot dans mes essais théoriques. S'il m'est arrivé de le faire, c'était toujours en précisant dans quel sens particulier : le sens de « tourné vers l'objet », c'est-à-dire vers le monde matériel extérieur.

La critique prétend que je cherche à faire des descriptions *impartiales*, neutres, comme celles que ferait un appareil photographique idéal. C'est absurde ! Ma simple phrase « *le ciel est gris* » ne suppose-t-elle pas une rétine humaine placée sur terre ?

— Mais peut-on, cette rétine, la passer sous silence ?

ROBBE-GRILLET. — Je crois que tout ce que l'homme ressent est supporté à chaque instant par des formes matérielles de ce monde.

Le désir qu'un enfant a d'une bicyclette, c'est déjà l'image nickelée des roues et du guidon. La peur qu'un automobiliste a éprouvée à un croisement conservera toujours la forme d'un capot noir surgi tout à coup

LES ÉTONNANTES POSSIBILITÉS DE LA MÉMOIRE

J'étais loin de me douter, en arrivant chez mon ami N. B. Borg, que j'allais être le témoin d'un spectacle vraiment extraordinaire et décupler ma puissance mentale.

Il m'avait fait venir à Stockholm pour parler aux Suédois de Pasteur et de nos grands savants français, et le soir de mon arrivée, après le champagne, la conversation roula naturellement sur les difficultés de la parole en public, sur le grand travail que nous impose à nous autres, conférenciers, la nécessité de savoir à la perfection le mot à mot de nos discours.

N. B. Borg me dit alors qu'il avait probablement le moyen de m'étonner, moi qui lui avais connu, lorsque nous faisions ensemble notre droit à Paris, la plus déplorable mémoire.

Il recula jusqu'au fond de la salle à manger et me pria d'écrire cent nombres de trois chiffres, ceux que je voudrais, en les appelant à haute voix. Lorsque j'eus ainsi rempli de haut en bas la marge d'un vieux journal, N. B. Borg me récita ces cent nombres dans l'ordre dans lequel je les avais écrits, puis en sens contraire, c'est-à-dire en commençant par les derniers. Il me laissa aussi l'interroger sur la position respective de ces différents nombres ; je lui demandai par exemple quel était le 24e, le 72e, le 38e, et je le vis répondre à toutes mes questions sans hésitation, sans effort, instantanément, comme si les chiffres que j'avais écrits sur le papier étaient aussi écrits dans son cerveau.

Je demeurai stupéfait par un pareil tour de force et je cherchai vainement l'artifice qui avait permis de le réaliser. Mon ami me dit alors : « Ce que tu as vu et qui te semble extraordinaire est en réalité fort simple : tout le monde possède assez de mémoire pour en faire autant, mais rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. »

Il m'indiqua alors le moyen d'accomplir le même tour de force et j'y parvins aussitôt, sans erreur, sans effort, comme vous y parviendrez vous-même demain.

Mais je ne me bornai pas à ces expériences amusantes et j'appliquai les principes qui m'avaient été appris à mes occupations de chaque jour. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité mes lectures, les conférences que j'entendais et celles que je devais prononcer, le nom des personnes que je rencontrais, ne fût-ce qu'une fois, les adresses qu'elles me donnaient et mille autres choses qui me sont d'une grande utilité. Enfin je constatai au bout de peu de temps que non seulement ma mémoire avait progressé, mais que j'avais acquis une attention plus soutenue, un jugement plus sûr, ce qui n'a rien d'étonnant puisque la pénétration de notre intelligence dépend surtout du nombre et de l'étendue de nos souvenirs.

Si vous désirez savoir comment obtenir les mêmes résultats et acquérir cette puissance mentale qui est encore notre meilleure chance de réussir dans la vie, priez N. B. Borg de vous envoyer son intéressant petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès » ; il le distribue gratuitement à quiconque désire améliorer sa mémoire. Voici son adresse : N. B. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Le nom Aubanel est pour vous une garantie de sérieux. Depuis 214 ans, les Aubanel diffusent à travers le monde les meilleures méthodes de psychologie pratique.

E. BARSAN.

...AU COURS DE L'ENTRETIEN.
...la réalité est vide.

(Charpentier.)

avec le bruit des freins qui crissent et le paysage qui bascule dans la glace.

Prenez un exemple d'analyse psychologique traditionnelle, telle qu'on la trouve dans tous les romans du type « Désir d'aimer », « Malheur d'aimer », « Bonheur d'aimer », « Plaisir d'aimer », « Ennui d'aimer » (il y en a eu trente-huit dans le courant de l'année). Dans ces romans-là, les personnages réfléchissent constamment sur une matière que personnellement je qualifie d'abstraite. Ils se disent : est-ce que j'aime Un tel ? Est-ce qu'Un tel m'aime ? Est-ce que je ne préfère pas Un tel ?

Je ne crois pas du tout que l'amour se passe comme cela. Je crois que lorsqu'on ressent de l'amour, ce n'est pas du tout sous cette forme ratiocinée. C'est une espèce de prise de conscience directe qui est, au départ, l'enregistrement d'un geste, d'une parole, d'une intonation. Ce sont ces choses-là que j'appelle « matérielles » parce qu'elles sont enregistrables, qu'elles restent dans l'esprit et qu'elles constituent ce qu'on peut appeler l'amour.

La scutigère

— Ce que vous aimez en une femme, je veux bien que ce soit en partie tout ce qui l'entoure, ses robes...

ROBBE-GRILLET. — Et puis elle-même, ses gestes, ses intonations...

— Je constate cependant que, chez vous, cette femme, on ne la voit jamais. Vous ne la décrivez pas. La « A » de « La Jalousie », je ne sais pas comment elle est ; je sais qu'elle s'intéresse beaucoup à une bestiole qui court sur le mer, la scutigère. Pourtant, quand j'aime une femme, ce n'est pas une scutigère que je regarde ; je regarde si elle a les yeux bleus, si elle est brune ou blonde, je regarde à la rigueur ses robes.

ROBBE-GRILLET. — Mais dans mon livre, le personnage du mari ne peut pas être considéré comme un personnage normal. Il épie sa femme, mais en même temps il la fuit, il fuit son regard. Les seuls moments où il l'observe à l'aise, c'est quand il l'aperçoit de dos.

— Il y a une pré-supposition psychologique à la base de votre roman : cet homme est fou.

ROBBE-GRILLET. — Il y a effectivement une justification psychologique qui, pour moi, n'était pas très importante, mais qui, du point de vue de la psychologie, l'est. C'est à cela que j'ai voulu renoncer en écrivant « Dans le labyrinthe ». Néanmoins, je pense que les choses y restent aussi sensibles qu'elles l'étaient dans « La Jalousie ».

— Avec « La Jalousie », vous avez voulu écarter la métaphysique et vous êtes tombé dans la psychologie. Avec « Dans le labyrinthe », vous voulez vous écarter de la psychologie et vous tombez dans la métaphysique. Je constate que vos théories sont des échecs et que vos livres sont des réussites.

ROBBE-GRILLET. — J'attache moi-même beaucoup plus d'importance à mes livres qu'à mes théories. J'ai émis les théories en question dans deux buts : d'une part, m'aider à réfléchir moi-même sur ces formes littéraires que je voulais créer ; d'autre part, répondre dans une certaine mesure à des arguments qui m'avaient semblé particulièrement à côté de la question. Il n'en reste pas moins que les théories, pour moi, ne sont rien du tout : ce sont les livres qui sont importants. Cependant, je ne crois pas, contrairement à vous, que mes théories soient tout à fait à côté de mes livres. Je suis sûr en tout cas que la réflexion qui a abouti à ces théories m'a aidé à écrire ces livres. Pour moi, cela n'a donc pas été inutile.

— En dehors du fait que ces théories vous ont servi à titre personnel, ont-elles favorisé une prise de conscience chez d'autres romanciers ?

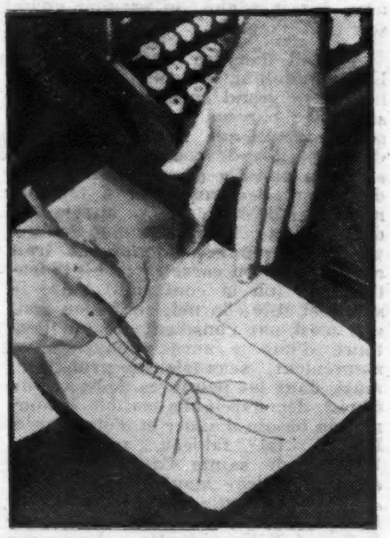
ROBBE-GRILLET. — J'en suis sûr.

— Est-ce que vous vous considérez comme un chef d'école ?

ROBBE-GRILLET. — Non. Néanmoins, il y a à l'heure actuelle beaucoup de jeunes écrivains qui admettent pour eux-mêmes la plus grande partie de mes propositions et qui précisent, à partir de là, leur propre voie. C'est le mieux qu'on puisse attendre d'une théorie.

— Parmi les écrivains qu'on appelle en gros « les romanciers du nouveau roman », vous sentez-vous des parentés particulières avec l'un d'eux ?

ROBBE-GRILLET. — Il y a probablement des liens entre tous. Mais ceux qui m'ont été le plus souvent associés ne sont probablement pas ceux avec lesquels j'ai le plus parenté. Si vous voulez, j'ai sûrement beaucoup plus de points communs avec Robert Pinget qu'avec Nathalie Sarraute. D'un autre côté, les rapports que je peux avoir avec Michel Butor ont évolué. Le monde qu'il décrit est de plus en plus orienté vers un arrière-monde invisible et mystérieux : une sorte de conscience supérieure qui jugerait l'homme et assurerait le rachat de ses erreurs, de ses échecs.



LA SCUTIGÈRE DESSINÉE PAR ROBBE-GRILLET.
Brune ou blonde ?

— Qu'entendez-vous exactement par le mot « rachat » ?

ROBBE-GRILLET. — Cela revient, si vous voulez, à la récupération des éléments négatifs ou aberrants en vue d'une construction transcendante : un ensemble glorieux où tout aurait sa place. C'est une sorte d'opération magique par laquelle le malheur lui-même (l'échec, la solitude, la mort) se transforme *in extremis* en bien suprême. La récupération serait, dans cette optique, la fonction principale de la grande littérature !

Les humanistes

— Votre ambition est de faire une littérature irrécupérable ?

ROBBE-GRILLET. — Oui. Plus exactement : une littérature qui offrirait un monde vrai, où cette récupération mensongère du malheur serait impossible.

— Je peux donc vous dire que vos deux derniers romans, qui sont pour moi les meilleurs, sont ce que vous appelez récupérables. Vous le savez d'ailleurs très bien. La preuve, c'est votre mise en garde au lecteur, dans « Le Labyrinthe », lorsque vous lui dites de ne pas interpréter métaphysiquement la recherche du destinataire du paquet que porte le soldat.

ROBBE-GRILLET. — Vous avez peut-être raison. Il y a une part de métaphysique dans ce livre. On ne peut pas décrire un couloir vide sans que la métaphysique aussitôt s'y engouffre.

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux accepter cela comme un fait ?

ROBBE-GRILLET. — Je pense, malgré tout, que « Dans le labyrinthe » est écrit de telle façon qu'il y a une espèce de désamorçage de la métaphysique : elle n'est pas la clé du livre. Si elle l'était, je crois que ce serait un très mauvais livre. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je n'ai pas cherché cette clé, puisque vous la refusez. J'ai lu le livre avec beaucoup de plaisir : il constitue, en effet, un objet, comme vous dites, assez parfait. Mais je puis vous dire que si votre livre est encore lu dans cinquante ans, on se demandera inévitablement quelle métaphysique il y avait derrière le refus de métaphysique de l'auteur.

ROBBE-GRILLET. — C'est possible, mais je vois les choses plus simplement : il y a un homme en scène et un homme qui est un vrai homme et qui, par conséquent, peut toucher le lecteur d'une façon directe.

→

AIMEZ-VOUS BALZAC?
...Bien sûr!
Alors, sachez que vous pouvez avoir ses ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES ET RELIÉES CUIR EN 26 VOLUMES payables 3 450 F par mois (Prix de faveur)
Demandez immédiatement la notice illustrée à votre libraire, ou à l'éditeur GUY LE PRAT
5, R. DES GRANDS-AUGUSTINS - PARIS

JEAN DUTOURD
LES DUPES
Histoire comique de Baba, de Schnorr et de Tronche.
nrf

A. DUPONT-SOMMER
Professeur à la Sorbonne
LES ÉCRITS ESSÉNIENS
découverts près de la Mer Morte
1 vol. in-8 de la Bibliothèque Historique
448 pages .... 3.000 F
« La contribution du Professeur Dupont-Sommer à l'interprétation des manuscrits de la Mer Morte lui vaut une autorité incontestée. »
Mgr G. RYCKMANS, *membre de l'Institut.*
PAYOT, PARIS

— Il touche incontestablement par sa situation particulière...

Robbe-Grillet. — Et aussi, si j'ai réussi, par une sorte de présence. On ne peut pas se débarrasser de cet homme : il est là. En revanche, dans ces conditions, on peut très bien se passer des explications supérieures : la métaphysique est en trop.

— Croyez-vous possible de faire une œuvre irrécupérable ? N'est-ce pas la quadrature du cercle ?

Robbe-Grillet. — Je pense que le monde, en effet, est irrécupérable...

— Alors, vous avez une métaphysique pessimiste : je vous récupère tout de suite.

Robbe-Grillet. — Non, elle est optimiste, je crois à la liberté.

— Vous avez une métaphysique de la liberté : vous êtes donc récupérable.

Robbe-Grillet. — Je vous accorde que « Dans le labyrinthe » est finalement récupérable. Si je pensais qu'il ne l'était pas, je ne continuerais pas à écrire : j'aurais atteint mon but.

— Vous me confirmez une fois de plus dans l'idée que personne n'est plus métaphysicien que les matérialistes. C'est angoissant. Les spiritualistes le sont moins. Vous ne refuseriez pas tout le temps la métaphysique si elle ne vous cherchait pas !

Robbe-Grillet. — Si vous voulez. Je sais bien : rien que le fait de protester contre l'idée de tragédie est déjà être aux prises avec la tragédie ; c'est la situation tragique par excellence. Je l'ai déjà dit. Mais ce sont des points sur lesquels les humanistes et les chrétiens ont toujours raison ; ils ont toujours cette phrase à vous jeter à la figure : si vous n'étiez pas dans les mains de Dieu...

— Vous polémiquez encore contre les chrétiens...

Robbe-Grillet. — Je suis agnostique. Je parle du christianisme parce qu'il a été comme entreprise de récupération ce qu'on a fait de mieux : vous êtes malheureux, c'est parfait ! On récupère. On récupère tout.

— Pour les humanistes non chrétiens, il n'y a aucune récupération.

Robbe-Grillet. — Quand je parle d'humanisme, mettons qu'il s'agisse toujours d'humanisme transcendant.

— Alors, vous avez un siècle ou un siècle et demi de retard au point de vue philosophique.

Robbe-Grillet. — Non. Il me semble que cela continue. Mais je ne suis pas du tout au bout des travaux que j'ai annoncés ; je ne sais pas non plus exactement où je vais. Personne ne sait exactement où il va.

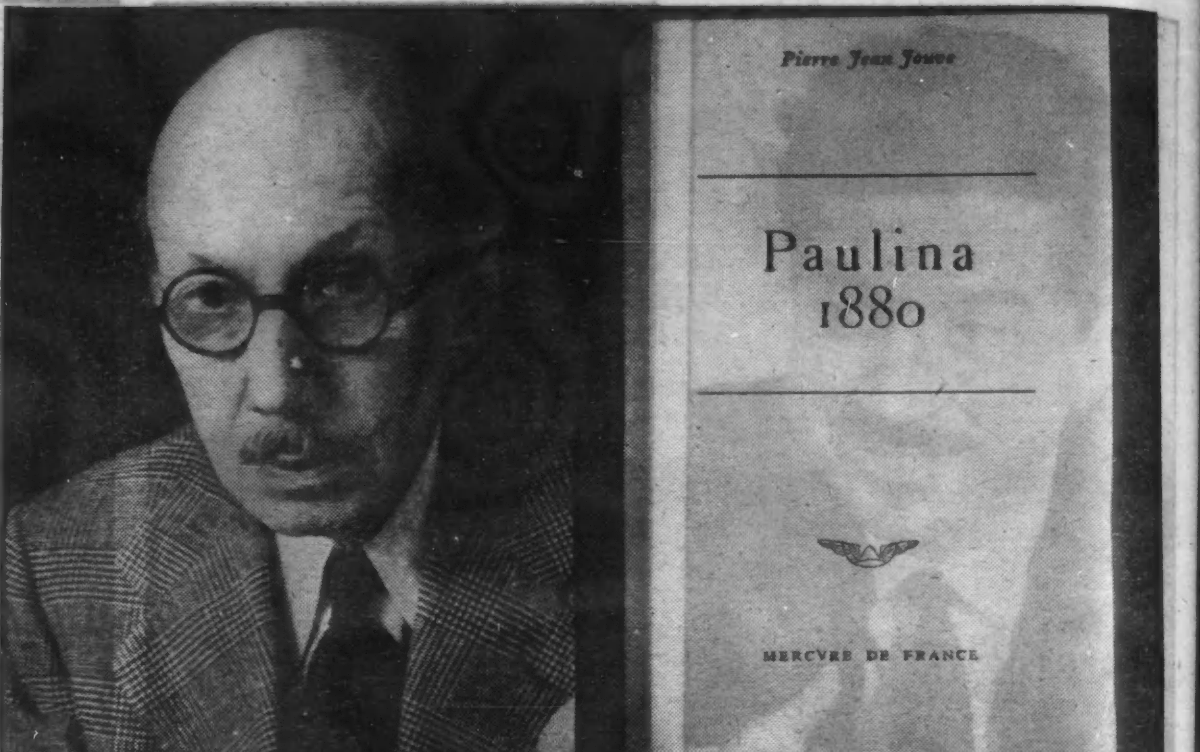
Je n'ai même pas 40 ans et j'ai écrit quatre livres. Il est évident que je suis en train de travailler.

ROMANS

« Paulina 1880 », par Pierre-Jean Jouve

● *Un chef-d'œuvre méconnu : le roman d'un poète.*

Les raisons particulières qui ont pu amener les éditions du Mercure de France à rééditer, trente-quatre ans après sa parution, « Paulina 1880 » (1), s'effacent devant le sentiment que ce roman est un chef-d'œuvre, l'un des plus beaux que l'on puisse lire.



Pierre-Jean Jouve.
On ne sait trop quelle paix l'habite...

Pierre-Jean Jouve est l'un des plus grands poètes chrétiens. Peut-être même faut-il écrire qu'il est surtout un grand poète. Dans tous les cas, « Paulina 1880 » est si poétiquement et si romanesquement réussi, à la fois Stendhal et Pierre-Jean Jouve (le poète), qu'on pense à quelque genre insolite qui contiendrait à la fois le romanesque et le poétique. Et nous aurait donné, du premier coup, son chef-d'œuvre.

A Milan, dans les années 1880, Paulina Pandolfini, 17 ans. Riche, elle habite le grand monde, étroitement surveillée par un père et des frères soupçonneux que hante la crainte d'un possible déshonneur. Sa beauté est sans pareille et sa dévotion tout de même. Désireuse tour à tour de mourir et de vivre, d'être la servante du Christ et celle de l'homme, Paulina vit sur le mode passionné. Le trait essentiel de son caractère, c'est l'identification (ou la confusion) entre le spirituel et le charnel; confusion dont elle n'est pas consciente et qui l'entoure d'une « aura » mystérieuse assurément, scandaleuse peut-être : ainsi, dans les peintures de la vie du Christ, découvre-t-elle matière à nourrir son besoin d'aimer et d'être aimée. Devant tel tableau représentant l'Extase de sainte Catherine, *« une étrange chaleur monte de son corps à sa pensée, elle éprouve un désir brusque d'embrasser, de mordre, de battre et d'être anéantie »*. Une autre fois, Pierre-Jean Jouve dira *« qu'elle se sentait devenir voluptueusement femme »* dans le temps où elle connaissait *« un redoublement de religiosité »*.

Prenons garde : Paulina n'offre aucun trait de ressemblance avec la niaise Madame Bovary jeune fille. Elle est une héroïne de Stendhal par cette confusion que nous avons dite et qui va l'amener à ne pas aimer son amant d'un amour différent de celui qu'elle voue à son Dieu.

L'amant, c'est le comte Michele Cantarini. Il a vingt ans de plus qu'elle, il est marié et sa passion pour Paulina est presque aussi belle que celle de Paulina pour lui. Leur liaison durera quatre ans, voluptueuse et désespérée. Quand le père de Paulina meurt, et la comtesse Cantarini peu après, Michele demande à Paulina de l'épouser. Tout semble facile, tout semble « s'arranger ». Mais Paulina, proie offerte au remords, refuse et, pour rédimer sa faute, entre au couvent.

La semeuse de troubles

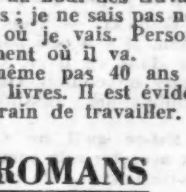
Ce noviciat parmi les Visitandines de Mantoue, c'est là encore quelque chose de facile, malgré l'apparence, une solution fausse : il serait trop simple que Paulina expiât, de cette façon, par le renoncement à son amant et le renoncement au monde, sa coupable passion. Aussi ne restera-t-elle pas longtemps au couvent. Une couventine, sœur Perpetua, s'éprend de Paulina devenue sœur Blandine. La supérieure découvre que sœur Perpetua n'aime pas chez Blandine une image du Christ, mais Paulina : sa beauté, sa personnalité, son caractère. Perpetua aime dans Paulina la créature terrestre. Lors, la supérieure chasse Paulina, la semeuse de troubles. On aimera l'extraordinaire contraste que forment les deux jeunes femmes : Perpetua, plus *mondaine* qu'il ne semblait, et Paulina, qui ne peut rien aimer des choses et des êtres sur cette terre qu'elle n'y voie une projection du ciel.

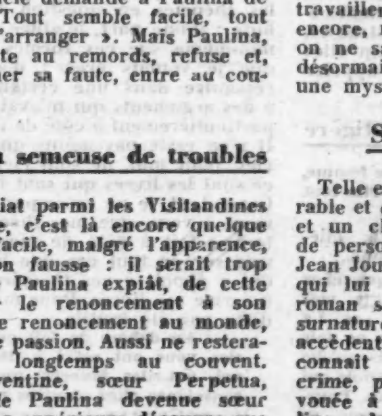
Paulina, rendue à la vie « civile », fait venir Michele auprès d'elle. La liaison reprend, plus désespérée que jamais. Paulina, qui se sent insupportablement éloignée de Dieu, croit lire, sur le mur de sa chambre un soir, qu'il lui faut tuer Michele. Elle l'abat d'un coup de revolver, puis tente de se suicider. Après dix ans passés en prison, on la retrouve, une femme de 50 ans qui habite la campagne, seule, la risée du village et qui s'astreint à travailler comme les paysans. Belle encore, malgré de terribles ravages ; on ne sait trop quelle paix l'habite désormais et dispense autour d'elle une mystérieuse lumière.

Stendhal et le surnaturel

Telle est l'histoire de Paulina. Admirable et exemplaire. Dans un contexte et un climat stendhaliens, au cœur de personnages stendhaliens, Pierre-Jean Jouve fait intervenir un élément qui lui est personnel et donne au roman son irrésistible pouvoir : le surnaturel. Il est des êtres qui accèdent à la paix, cette paix que connaît enfin Paulina après son crime, par la sainteté, par une vie vouée à l'exercice des vertus. Paulina, c'est après avoir connu une passion coupable aux yeux de la loi divine, après avoir tué un homme et tenté de se tuer elle-même, qu'elle trouve la paix de Dieu. Sa grande

(1) Ed. Mercure de France, 261 pages, 870 francs.


JACQUES LANZMANN
un tyran sur le sable
roman
“Lanzmann, ce menteur de génie”
JULLIARD


MICHÈLE SAVARY
RACE de la RIGUEUR
L'émouvant roman d'une femme devant la PEUR
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

erreur, on le voit à présent, n'a pas été de croire qu'elle pourrait aimer Dieu et Michele d'un même amour, d'un même mouvement (et lever ainsi l'anathème qui pèse sur le péché de chair), mais de penser que la liberté lui était laissée d'expier par une vie exemplaire. Rien, ni sa volonté ni les plus exigeantes contraintes auxquelles elle se soumet, ne peuvent détourner Dieu de son implacable dessein et de la voie qu'il a choisie pour Paulina. Au bout de cette voie, il y a la grâce. Ainsi « Paulina 1880 » montre-t-il que le crime n'est pas crime quand il est imposé par Dieu et qu'il ne peut être que l'acte des grandes âmes. Paulina ou l'exercice du crime. Pierre-Jean Jouve est allé plus loin que Dieu, qui n'avait pas consenti au sacrifice d'Abraham. Paulina témoigne hautement et, en fin de compte, très *moralement*, que les vertus, quelquefois, ne suffisent pas et, en tout cas, qu'elles n'ont pas l'exclusive de la grâce.

Ce roman admirable est composé de chapitres qui vont de quelques lignes à quelques pages. Le style est rapide, aisé, un peu haletant, si parfaitement adapté au rythme même de la respiration humaine, qu'on se surprend à lire mainte page à haute voix, comme on le fait des poèmes en prose d'Eluard. Une ferveur lyrique toujours soutenue et d'une grande pureté agrandit chaque phrase à la dimension du chant ou de l'hymne. Au lecteur de « Paulina 1880 » est accordée la grâce d'entendre une voix dont on ne peut rien dire d'autre, sinon qu'elle hésite entre ciel et terre: si belle qu'elle semble n'être pas tout à fait d'ici et, en même temps, si humaine.

YVES BERGER.

POUR LES PRIX

« Journal d'une bourgeoise » par Geneviève Gennari

Faut-il renoncer aux maris ?

VOICI un roman (1) qui a la présence d'une histoire vraie. Une bonne tranche de vie épaisse et juteuse, pour lecteurs de franc appétit. Une femme de 44 ans devient subitement veuve. Depuis longtemps, elle considérait son mari comme un animal différent d'elle, à sang froid, au cœur sec, un « réactionnaire » pour tout dire, qui lui interdisait de travailler et de mener ses idées à sa guise, au point que si elle était logique avec son proche passé, elle se réjouirait de se retrouver enfin libre.

Or, Sylvestre est une personne de bonne foi. Elle ne s'analyse pas maladivement, mais elle s'écoute et se comprend : son mari lui manque. Elle s'était habituée à cette ombre protectrice. La voilà soudain dépouillée de sa sécurité, d'un certain luxe, obligée de courir les petites annonces et de subir l'œil compatissant des amis. Et puis d'être seule : préparer un repas, mettre la table pour sa propre satisfaction, ou alors avaler debout une tranche de jambon. De toute façon, c'est hideux. Sylvestre épelle lettre par lettre ce que contient dans notre société, pour une femme seule, le mot liberté.

Le soleil dans le sang

C'est la meilleure partie de ce livre chaud et sympathique. Ensuite, nous entrons dans cette ère qui s'appelle « refaire sa vie ». Sylvestre, ayant pris le dessus, du repas face à un journal — bien orienté — et des nuits au creux de grands lits vides, cherche le moyen de tout brader. C'est un ancien flirt de jeunesse, Augustin, qui réapparaît, un soir, auréolé de la poésie de cheveux argentés et d'un portefeuille qui ne l'est pas moins. Hélas ! marié, il entend le rester. Autour de Sylvestre quadragénaire, il ne se trouve plus qu'un « amoureux chronique », un petit homme replet et bon conducteur de DS qui s'active dans les pétroles sahariens. Il ne vous met pas le soleil dans le sang, comme Augustin, mais il est là, solide et fidèle. Sylvestre va dire « oui », lorsqu'elle s'aperçoit que son futur, à l'instar de son ancien mari, ne lit pas les mêmes journaux qu'elle, mais pas du tout, et qu'il croit corriger les choses en se moquant paternellement de sa révolution, « mon petit poète » ! C'en est trop pour Sylvestre qui décide de renoncer définitivement aux maris protecteurs et de prendre une situation. Adieu, bonheur bourgeois !

Geneviève Gennari a une plume claire et nette, le goût de la sincérité et des sentiments qui aident à vivre. Le portrait de sa femme soudain seule est un peu court, mais très bien.

M. C.

(1) Ed. Grasset, 270 pages, 680 francs.

(Dessin de Sempé)

« Quelle a été votre réaction lorsque vous avez appris que vous aviez obtenu le Grand Prix de la Critique ? »

« Constance », par Jérôme Peignot

Ce kaléidoscope deviendra-t-il une œuvre ?

DEUXIEME volume de la série des « jérômiades », « Constance » (1) n'est pas moins irritant que le premier. Ce narrateur myope, dévoré par l'envie d'écrire, mais qui ne sait écrire qu'un journal, qui transforme en jolies phrases les incidents de ses journées, pour justifier leur insignifiance, ce narrateur est affecté d'un incurable snobisme : s'il évoque un personnage, c'est, comme on fait dans les salons, en citant son prénom, et s'il parle d'un lieu, c'est sans le situer : tout le monde doit savoir qui sont Henry ou Sylvain, où se trouvent Etrépagny ou Montfort. Dans des chambres d'hôtel bohémiennes, des maisons de campagne vieillottes, de luxueux salons parisiens, des jeunes gens apparemment peu occupés s'assemblent pour écouter Purcell ou Jean-Sébastien Bach : voilà les pâles héritiers des grands snobs de Proust. Ils trouvent que « la vie, c'est l'Angleterre en Cornouailles », montent des chevaux alezans aux « très jolis écarts » et sont encombrés des tableaux cubistes que leur offrent de généreux parrains.

Un exercice littéraire

Qu'au milieu de cet univers gracieusement mélancolique, un vrai drame éclate, on est tout surpris : Jérôme s'éprend de la femme d'un de ses amis, Constance. Elle l'aime aussi, mais ne se résoudra pas à divorcer pour lui, et leur folle passion s'achèvera comme toutes les passions: dans l'oubli. Fidèle à sa manière, l'auteur raconte cet épisode par petites touches, scènes brèves, pêchant ici et là le menu fretin de ses observations et se gardant bien d'appuyer. On devine alors que sa désinvolture est beaucoup plus apparente que réelle et que la comédie aux cent actes divers dont il a entrepris de nous résumer l'intrigue, au hasard de ses coquetteries de styliste, pourrait bien cacher une vérité plus sévère. Il y a une raison à tout cela, un ordre caché sous cette anarchie : l'écriture n'est pas seulement adroite, mais ferme ; les traits ont une vigueur que la complaisance ne parvient pas à altérer. Bref, il semble que quelqu'un se cherche à travers ces exercices littéraires.

C'est peut-être le drame du snob que de ne pouvoir trouver sa propre vérité hors des grimaces qui lui servent habituellement à la travestir. L'agacement que l'on éprouve à suivre les pirouettes de Jérôme Peignot se transforme bientôt en une sourde sympathie. On s'en veut d'y céder, car l'attendrissement fait aussi partie du jeu ; mais n'y point céder serait manquer de générosité à l'égard d'un acteur prisonnier de son rôle. Ainsi, ce deuxième volume de « Jérômiades » nous apporte la confirmation d'un écrivain sans nous donner encore la certitude d'une œuvre. Si l'œuvre surgit un jour du kaléidoscope où son auteur se plaît à l'éparpiller, je ne serais pas étonné qu'elle apparaisse comme l'une des plus singulières de ce temps.

BERNARD PINGAUD.

(1) Ed. du Seuil, 168 p., 600 fr.

« La Plume et l'Ange », par Jacques Bens

Un très singulier personnage.

A une époque où la sensibilité et l'écriture sont compromises dans plus d'une aventure littéraire, Jacques Bens (1) a l'ambition de rendre à ces mots la force et la pureté originales. La composition de son ouvrage est soignée, rigoureuse et savante, impression que confirment, au surplus, la hauteur du ton, la grâce sérieuse du style.

Ariel, génie ailé, personnage de « La Tempête », de Shakespeare, a donné son nom au héros de ce roman. L'ange, pour l'occasion, est un jeune homme, météorologiste de son métier, qui passe les quinze jours de vacances de son congé annuel dans un hôtel de Bretagne. C'est, dès le premier abord, un très singulier personnage. S'il peut, par profession, prédire à ses compagnons le temps du lendemain, il a le privilège de parler aux animaux, qui le comprennent et lui répondent. Prestidigitateur amateur, Ariel est aussi capable de faire surgir de la poche du voisin, lapins blancs et colombes enrubannées. C'est peu, sans doute, pour un ange. On peut penser que c'est trop de facilités pour un personnage qui a le sentiment de la sainteté. La curiosité gagne à ce pittoresque poétique ce que perd le goût.

Ce qui est intéressant et rare dans le propos de Jacques Bens, c'est le tour et le ton de la confidence, cet aveu obstiné des faiblesses et des erreurs de chacun des personnages, qui fait de la « plume » la parure plutôt que l'essence de l'ange. Ariel, de son côté, se tient en retrait. L'amitié le séduit, l'amour l'exalte, mais, dans le même temps, il est tenu, pour conserver l'apparence et le pouvoir d'un ange, d'éviter de prendre le moindre des engagements de la sensibilité. Soucieux d'*être* plus que d'*avoir*, cet ange a trop de finesse pour faire la bête.

ANDRE DALMAS.

HISTOIRE

« La petite histoire de la III[e] République » par Louis Guitard

Les petits maîtres de la politique.

CETTE petite histoire de la III[e] République (2) est consacrée aux « petits maîtres ». L'auteur lui-même les désigne sous ce nom : il s'agit de quelques hommes politiques qui, malgré leur talent, n'ont pas réussi à accéder aux premiers rôles. Léon Bérard (qui est depuis 1935 membre de l'Académie française), Henry de Jouvenel et Anatole de Monzie ont toujours refusé, selon l'auteur, de sacrifier leur indépendance, n'ont jamais adhéré à un grand parti, ce qui les a finalement écartés de la présidence du Conseil.

Au centre d'innombrables anecdotes que raconte Louis Guitard, se trouve Maurice Colrat, aujourd'hui bien oublié. Il fut pourtant vice-président du Conseil dans un cabinet Poincaré.

L'intérêt de ce livre réside dans son côté anecdotique. La plupart de ces hommes étaient plus intéressants dans leur vie privée que dans leurs activités publiques et Louis Guitard raconte de charmantes histoires d'amour, surtout celles de Henry de Jouvenel que la politique et le journalisme n'a jamais empêché de se consacrer au beau sexe.

(1) Ed. Gallimard, 224 pages, 750 francs.

(2) Ed. Les Sept Couleurs, 180 pages, 570 fr.

« Blousons noirs » en U.R.S.S.

Un jeune homme et une jeune fille s'aimaient d'amour tendre, jusqu'au jour où elle s'aperçut qu'elle était enceinte... Ce pouvait être le début d'une histoire banale. Mais elle s'appelle Ania, lui, Nikolaï, et ils vivent tous deux dans une petite ville d'Ukraine.

Ania, abandonnée, se fait avorter. Alors, le syndicat obtient du directeur de l'usine qu'il licencie Nikolaï. Mais le tribunal s'y oppose.

A travers ce fait divers que publie la dernière livraison de « France-U.R.S.S. », on en apprend beaucoup plus sur la vie de l'U. R. S. S. à l'ère K. qu'en maintes études ou articles à thèses.

Y a-t-il des « blousons noirs » à Moscou ? Que sont au juste les « stillagua » et les « houligans » ?

Il faut lire absolument la passionnante enquête sur « la nouvelle vague » en U.R.S.S. publiée actuellement par la revue « France-U.R.S.S. » pour le savoir.

Sans compter que l'actuel numéro comporte deux reportages d'envoyés spéciaux en vieille Russie et dans le pays cosaque, un article d'Etienne Lalou, le talentueux producteur de la T.V. qui se trouvait en Bachkirie quand fut lancé Lunik II, des photos de Chris Marker, le réalisateur de « Lettre de Sibérie » et « Dimanche à Pékin ».

En vente partout : 100 francs

Spécimen récent gratuit sur simple demande à la revue « France-U.R.S.S. » 48, (E) rue de la Vrillière - PARIS (1er)

LA PREMIÈRE PIÈCE DE FRANÇOISE SAGAN

O saison, ô châteaux,
Quelle âme est sans défauts.

Ces deux vers de Rimbaud servent d'exergue à la première pièce de Françoise Sagan, « Un château en Suède », dont « Les Cahiers des Saisons » (numéro d'automne) publient le premier acte au milieu d'un brillant sommaire (1).

Françoise Sagan a-t-elle un tempérament d'auteur dramatique ? La pièce étant encore inachevée, il est trop tôt pour en juger. Mais en lisant les deux scènes que nous publions (avec l'autorisation de l'auteur et des « Cahiers des Saisons »), on verra combien il est regrettable que Françoise Sagan n'ait pas écrit elle-même les films tirés de ses deux premiers romans, et comment elle manie ce mode d'expression : le dialogue scénique.

L'action se déroule de nos jours dans un château en Suède où vivent ensemble cinq personnage : un couple, ELÉONORE *et* HUGO*; le frère d'*ELÉONORE, SÉBASTIEN, *qui vit très tranquillement à leurs crochets ; la sœur d'*HUGO : AGATHE.

SÉBASTIEN *aime Balzac,* HUGO *aime les tracteurs,* AGATHE *n'aime pas* SÉBASTIEN. *Ils sont tous jeunes.*

Pour pouvoir épouser ELÉONORE, HUGO *a eu l'idée simple de séquestrer, dans le même château, sa première épouse,* OPHÉLIE, *douce créature. Il a fait croire qu'elle était morte et lui a offert un bel enterrement.* OPHÉLIE *ne dérange personne. Mais voilà qu'un lointain cousin,* FRÉDÉRIC, *arrive au château. Il serait fâcheux pour la réputation de la famille qu'il découvrît l'existence d'*OPHÉLIE.

FRÉDÉRIC

Maintenant je vais vous donner ce que j'ai abattu derrière la colline. Regardez.

ÉLÉONORE

Une sarcelle bleue... C'est aussi rare qu'un visiteur... Qu'elle est douce. Regardez : ses plumes sont légères et transparentes. Elle est tiède encore.

FRÉDÉRIC

Elle est aussi douce que vous semblez dure, aussi transparente que vous restez obscure. Aussi tiède que vous êtes glaciale. Ou brûlante, j'ignore.

ÉLÉONORE

Vous parlez bien. J'oubliais que les jeunes gens parlent bien à la ville. Toutes ces merveilleuses comparaisons, sur le corps de cette malheureuse sarcelle. N'avez-vous pas honte de me faire la cour sur le dos de vos victimes ?

(Il tend la main vers elle, impulsivement. Elle le regarde, éclate de rire.)

ÉLÉONORE

Nous badinons, je crois.

(Il rit aussi. Il doit être gai et charmant.)

FRÉDÉRIC

Je badine encore. Sérieusement, Eléonore, sérieusement, croyez-moi un instant...

ÉLÉONORE

Oui, oui, vous me désirez sérieusement. C'est une des rares choses sérieuses, chez les jeunes hommes riches.

FRÉDÉRIC

Que voulez-vous de moi ? Oui, je sais, rien. Mais je suis : *rien*. Je veux dire : si vous me laissez une chance de vous plaire, que dois-je faire ? Dois-je être amoureux, ou pas ? Il y a des moments où vous riez tellement comme moi... je crois, j'ai l'impression de vous retrouver.

ÉLÉONORE

Je ne sais pas ; pourquoi pas ? Comprenez-moi; vous êtes une telle occasion, Frédéric. Ce château triste, cette jeune femme qui s'y ennuie (je parle de moi) et ce jeune visiteur... Mais je n'aime pas les occasions. Pas tellement.

FRÉDÉRIC

Aimez-moi un peu.

ÉLÉONORE

Tromper Hugo... je ne tromperais que vous.

FRÉDÉRIC

Je n'en suis pas si sûr.

(Ils se regardent et éclatent de rire. Rentre Sébastien.)

SÉBASTIEN

Un lapin, un malheureux lapin. Voici ma chasse. J'aurais pu tuer le même près de Paris. Ah ! pourquoi n'y suis-je pas resté ?

ÉLÉONORE

Tu aurais été obligé de le manger. Pour te nourrir.

SÉBASTIEN

C'est vrai. Mais à Paris, le lapin cuit est excellent. Ici, il est simplement infâme. Frédéric, auriez-vous tué une sarcelle ? Eléonore va vous égorger. C'est son oiseau préféré.

(Frédéric regarde Eléonore. Elle caresse la sarcelle et lève les yeux sur lui.)

FRÉDÉRIC

Que je suis maladroit. Que je suis heureux. Vous ne m'avez rien dit.

AGATHE *(rentrant)*

La chasse est donc finie ?

ÉLÉONORE

Nous rentrons à l'instant. Hugo n'est pas là ?

AGATHE

Il surveille le dépiquage. N'avez-vous pas aperçu, au cours de vos chevauchées, une étrange machine qui plie le blé comme le linge ?... Nos manants deviennent bien ingénieux. Tout cela ne me dit rien qui vaille... Frédéric, faisons-nous notre piquet après dîner ? Depuis quinze jours que vous êtes là, vous ne m'avez battue qu'une fois. Votre sang doit bouillir.

FRÉDÉRIC

Il bout.

AGATHE

Vous ai-je parlé de notre commun ancêtre Falsen, Richard, et de sa partie de piquet à la bataille d'Enongen ?

FRÉDÉRIC

Je ne me rappelle pas...

SÉBASTIEN

Vous la lui racontez tous les soirs depuis son arrivée.

AGATHE

Vous me surprenez, Sébastien. Je ne suis pas de ces femmes qui se répètent.

FRÉDÉRIC

A propos... Quelle est cette charmante jeune femme blonde que je croise tout le temps dans les couloirs ? Elle est ravissante et un peu bizarre. Est-ce une camériste ?

SÉBASTIEN *(intéressé)*

Une grande blonde ? Avec un œil marron et l'autre bleu ? C'est Frieda.

FRÉDÉRIC

Non. Elle est mince et ses yeux se ressemblent beaucoup.

SÉBASTIEN

Alors, c'est Viena. Mais vous n'êtes pas difficile pour les femmes. Pardon, Eléonore.

AGATHE

Qu'est-ce que ?...

FRÉDÉRIC *(précipitamment)*

Non, non, elle est ravissante. Elle m'appelle « cousin » et m'a embrassé la joue.

(Un instant de silence consterné.)

AGATHE

Où l'avez-vous vue ? Quand ?

FRÉDÉRIC

Mais je ne sais pas... je la rencontre partout.

AGATHE

Je... c'est trop fort... N'y prêtez pas attention.

FRÉDÉRIC *(vers Eléonore)*

Je n'en ai pas envie.

AGATHE

C'est une lointaine cousine, une malheureuse. Elle a perdu récemment son mari et...

SÉBASTIEN

C'est la meilleure.

AGATHE *(furieuse)*

Je vous en prie *(à Frédéric)*. Elle a en même temps perdu l'esprit. Elle dit n'importe quoi.

FRÉDÉRIC

C'est ce qu'il m'a semblé. Mais elle est très charmante.

(Hugo rentre, l'air de mauvaise humeur.)

HUGO

Vous avez bien chassé. Je vous serais reconnaissant de ne pas galoper dans mes fourrages.

ÉLÉONORE

Mon cheval s'est emballé.

FRÉDÉRIC

Nous avons eu très peur.

HUGO

Il y a eu un moment où vous saviez tenir vos chevaux. Tout au moins vous.

(Il parle à Eléonore.)

AGATHE

Insinueriez-vous que notre hôte soit mauvais cavalier ? Mon frère, dois-je vous rappeler que les règles les plus élémentaires de l'hospitalité...

HUGO

Ne me rappelez rien. Et ne m'énervez pas.

(Il sort en claquant la porte.)

AGATHE

Je prendrai ce repas dans mon appartement. Moi vivante, les coutumes et l'honneur des Ettingen resteront saufs.

(Elle sort. Sébastien se met à rire.)

SÉBASTIEN

Vous allez finir par déjeuner en tête à tête. Moi, je vais déjeuner avec Ophélie.

ÉLÉONORE

Qu'as-tu encore inventé ?

SÉBASTIEN

Rien de très nouveau...

(Il éclate de rire et, avant de sortir, se retourne vers Frédéric.)

Vous savez, Frédéric, il va bientôt neiger.

SCENE III

(Sébastien et Ophélie sont assis devant le feu, ils jouent aux cartes.)

SÉBASTIEN

Ce qu'on est tranquille. Quelle bénédiction cette chasse pour tout le monde. J'ai horreur de ça.

OPHÉLIE

La chasse ? Pique, Sébastien, non, carreau.

SÉBASTIEN

Ne te trompe pas, ça me renseigne sur ton jeu. Déjà je le vois quand tu te penches... *(un temps)* Oui, la chasse.

OPHÉLIE

Quelle chasse ?

SÉBASTIEN

La chasse aux perdrix, la chasse à l'argent, la chasse aux femmes. Ça occupe tout le monde, sauf moi.

OPHÉLIE

Moi, je trouve ça très méchant de tuer des bêtes. Je l'ai dit à Frédéric.

SÉBASTIEN

Tu le vois souvent ?

OPHÉLIE

Quand il passe dans les couloirs. C'est difficile. Une fois j'ai confondu son pas avec celui d'Hugo. Et il a failli m'attraper.

SÉBASTIEN

Qui ?

OPHÉLIE

Hugo. Il m'aurait remise dans ma chambre.

SÉBASTIEN

Ils n'ont pourtant pas le même pas.

OPHÉLIE

Non. Mais Hugo marchait sur la pointe des pieds.

SÉBASTIEN

Sur la pointe des pieds ? Pourquoi ?

OPHÉLIE

Il triche.

(Un silence.)

SÉBASTIEN

Alors Hugo marche sur la pointe des pieds... tiens, tiens. *(Un temps.)* Je dirais même ; tiens, tiens, tiens.

OPHÉLIE

Deux trèfles. Sébastien ?

(Il ne répond pas, perdu dans ses pensées. Elle reprend d'un ton geignard.)

Sébastien ?

SÉBASTIEN

Oui ?

OPHÉLIE

Pourquoi tu t'occupes de moi ? Tu t'occupais pas de moi avant. Et tu me vouvoyais.

SÉBASTIEN

Il ne faut jamais demander ça à un homme. Si tu veux tout savoir, c'est Frédéric qui m'y a fait penser.

OPHÉLIE

Frédéric ?

SÉBASTIEN

Oui, il a dit que tu étais ravissante.

OPHÉLIE

Lui aussi, il est ravissant.

SÉBASTIEN

Attention, les voilà... A tout à l'heure. Je te porterai du gâteau.

OPHÉLIE

Un petit morceau. Je grossis.

(Entrent Hugo, Frédéric, Eléonore et Agathe.)

ÉLÉONORE

Tu joues aux cartes tout seul ?

SÉBASTIEN

Avec qui veux-tu que je joue ?

FRÉDÉRIC

Vous auriez dû venir. On s'est promené dans des champs superbes, roux et noirs. Hugo m'a montré ses terres, enfin une partie. Agathe a découvert un arbre qu'avait planté le général Falsen.

SÉBASTIEN

Et Eléonore... Qu'a-t-elle découvert ?

ÉLÉONORE

Que j'aimais assez me promener.

(Sébastien et elle se regardent.)

HUGO

Je vais me changer. Eléonore, viens. Tu m'aideras à tirer mes bottes.

(Ils sortent suivis d'Agathe. Frédéric se dirige vers la porte.)

SÉBASTIEN

Frédéric.

(Frédéric se retourne. Il a l'air triste.)

Vous savez, pour la neige, c'est vrai. Elle va tomber, d'ici deux jours. Quelquefois la première chute est la bonne. On ne peut plus partir d'ici pendant deux mois. Tout est blanc et l'on est prisonnier. Et ce n'est pas drôle.

FRÉDÉRIC *(lentement)*

Je le sais.

SÉBASTIEN

Ça vous laissera peu d'occasions de rire.

FRÉDÉRIC

Je n'ai plus envie de rire.

SÉBASTIEN

Eléonore...

FRÉDÉRIC

Je sais. Elle ne m'aime pas. Elle sera peut-être à moi quand même. Et je vais souffrir.

(1) Un essai de Thomas Mann sur Kleist, une nouvelle d'Angus Wilson, des souvenirs de Jean Freustié, des textes d'Alfred Kern, de J.-L. Curtis, de Bernard Frank, des poèmes de Michel Butor.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● Pourquoi vous connaissez Patricia Highsmith. Pourquoi Vadim part pour l'Amérique. Pourquoi Cayatte veut rouvrir les maisons de tolérance.

BEAUCOUP d'Américains à Paris cette semaine. Où les rencontre-t-on ? Avec un peu de chance et après 2 heures du matin, Marlon Brando, qui fait l'enfant avec Christian Marquand, à l'Epi Club.

Avec un peu d'intuition policière et avant minuit, Ernest Hemingway, très entouré de jeunes dames béates, au bar du Ritz.

(Charpentier)
PATRICIA HIGHSMITH.
En changeant de nom.

Avec beaucoup de curiosité et à la fin de la matinée, Patricia Highsmith, à peine remise d'une folle nuit parisienne, dans un petit appartement de la rue du Bac.

Qui est Patricia Highsmith ? Une romancière américaine, grande et brune, de 38 ans. Une intelligente personne qui dilapide joyeusement en tour d'Europe l'argent gagné péniblement en inventant les histoires les plus saugrenues, en écrivant de curieux romans à énigmes où la psychologie se fond dans l'aventure. Patricia Highsmith, qui fut dessinatrice de « bandes d'aventures » pour enfants (elle dessine toujours) et vendeuse de jouets chez Macy's, est surtout l'auteur de trois livres : « L'Inconnu du Nord-Express », dont Hitchcock fit un célèbre film, « Monsieur Ripley », que tourne en ce moment René Clément sous le titre de « Plein Soleil » et « Eaux profondes », que Raoul Lévy vient de lui acheter. Elle ne pensait pas du tout au cinéma en écrivant ses livres.

« Ce qui m'intéresse, c'est le sentiment de culpabilité. J'adopte toujours le point de vue du meurtrier (dans « Monsieur Ripley », le meurtrier n'est même pas arrêté. Il court toujours, mais comment ?). Je pars d'une idée, souvent folle, d'une simple coïncidence, et j'essaye de la justifier, de la rendre plausible en accumulant les détails vrais. Dans le fond, je crois que je procède un peu comme Hitchcock. Ce que j'aime en littérature ? Dostoïevski surtout, et puis Jouhandeau, Gide. Lafcadio est un bon personnage pour moi. Maintenant, je vais publier un autre suspense : « This sweet thickness » (« Ce doux malaise »), mais en Amérique, les « suspenses » ne sont pas du tout considérés comme de la littérature. Les critiques sont faites en trois lignes. On n'en parle pas. Et puis on est aussitôt classé. Je peux faire n'importe quoi d'autre maintenant, je resterai toujours un auteur de suspense, alors je vais changer de nom pour mon prochain livre, un livre satirique de la politique étrangère américaine, « The straigh forward lie ». C'est l'histoire d'un jeune homme très bon, un peu stupide, qui part prêcher la paix à travers le monde. Un tour de bonne volonté, mais il a deux pieds gauches... et ça le gêne. »

Encore un Américain à Paris, Joseph Welch (vedette d'« Autopsie d'un Meurtre » et maître du barreau américain). Au cocktail qu'il a donné en son honneur, Mᵉ Paul Weill a admiré la dignité et la souplesse avec lesquelles son confrère d'outre-Atlantique faisait face à la publicité qui soudain fondait sur lui :

« A moins de se retirer à tout jamais dans le désert, disait Mᵉ Weill, *on ne peut plus, de nos jours, échapper à la publicité. Tenez, vous n'imaginez pas, par exemple, de quel luxe de précautions doit s'entourer un homme comme Townsend. Je ne parle pas seulement des ruses par lesquelles il doit se protéger dans ses déplacements, ou de ses exploits de conducteur pour semer journalistes et photographes. Je pense aussi à la prudence dont il doit faire preuve dans chacun de ses actes et dans chacune des affaires qu'il traite.*

« Je connais bien Townsend, qui est mon client depuis plusieurs années déjà. Ce n'est pas, comme on le représente parfois — dans « L'Express », par exemple — un homme qui cherche à tirer profit de sa célébrité, ou même un homme qui aime à faire parler de lui. C'est un homme constamment sur la défensive. Il est évidemment forcé de tenir compte de la situation exceptionnelle que lui a value, dans le monde entier, le fait d'avoir été si longtemps à la pointe de l'actualité.

« Dans tous ses contrats, il y a une clause draconienne qui interdit toute association publicitaire à la famille royale britannique. Et que ce soit à propos de ses articles ou du film qu'il a tourné, il a toujours fait respecter cette clause avec intransigeance. La correspondance qu'il a échangée à ce propos remplirait un volume. Mais là encore, il a souvent les mains liées. Le scandale de ce qu'on écrit sur lui est tel, en Angleterre, qu'il lui est parfois impossible de tenter seulement de rétablir la vérité. Le secret de Townsend, c'est que personne, aujourd'hui, ne peut rien contre la publicité. »

En langue américaine

Et, inversement, la publicité peut beaucoup.

Au cinéma, « Babette » et « Les Liaisons » (le couple Bardot-Vadim toujours uni dans le succès) continuent de pulvériser les records de recette. Christian-Jaque, metteur en scène de « Babette », revient d'Israël où il a préparé son futur film : « Kilomètre 95 », première coproduction franco-israélienne.

« Une belle histoire d'amour entre un membre du groupe Stern et un membre du groupe Hagannah. L'un pour la lutte sans merci, l'autre pour la main tendue. Une histoire assez universelle, en somme, contre la violence. Dans l'esprit de « Si tous les gens du monde », vous voyez ?... » Je vois. *« Il faut que je me dépêche de faire le film, qui se passe en partie dans le désert, parce que, au rythme où progressent les Israéliens, il n'y aura bientôt plus du tout de désert. »* Christian-Jaque et une équipe de choc partiront en Israël en décembre. Les acteurs seront tous israéliens.

Vadim, lui, revient de Hollywood où il a signé avec la Paramount un contrat de trois films à réaliser dans les prochaines quatre années. Les films doivent être en langue américaine, mais Vadim est libre dans le choix du sujet et des acteurs et libre de tourner les extérieurs dans n'importe quel pays (décors dans les studios californiens). Vadim tournera d'abord en

(A.P.)
CHRISTIAN-JAQUE.
En route pour Israël.

CARY GRANT ET SOPHIA LOREN (DANS « LA PÉNICHE DU BONHEUR »).
En regardant l'affiche.

décembre « Les Vampires », production franco-italienne, avec Elsa Martinelli, Mel Ferrer et Annette. Après, il choisira sans doute pour les Américains un sujet qui se passe aux îles Touamotou.

« Pourquoi je vais tourner en Amérique ? J'en ai un peu assez que tout le monde, ici, me tape dessus. Si « Les Liaisons » marchent, on dit : « C'est à cause du scandale, ou de la publicité, ou de ceci ou de cela. » En Amérique, on dit : « Si cela marche, c'est que ce garçon doit avoir quelque chose », et on cherche ce qu'il a. Si j'ai pu continuer après « Dieu créa la Femme », c'est parce que cela a été un succès en Amérique. En France, tout le monde, à deux ou trois exceptions près, a trouvé cela infect, nul, choquant. Nul n'est prophète en son pays.

« La Columbia m'avait souvent demandé de tourner en Amérique. Jusqu'à présent, j'avais toujours refusé. Mais ce serait du vice de ma part de continuer à imposer en France les films qui déplaisent à tout le monde (le gouvernement et la critique) alors que je peux en faire en Amérique beaucoup plus librement en gagnant quatre fois plus d'argent. »

Comme deux taureaux

Que pense de tout cela le spécialiste des films-réquisitoires, André Cayatte ? Il n'a pas fait de film depuis un an et demi.

« J'ai eu un mal fou à imposer les sujets que je voulais traiter et à refuser ceux que l'on me proposait. Ah ! tous ces films à surprises-parties que l'on vous offre. On m'a même donné un sujet qui n'était, de bout en bout, que la description d'une orgie. Je suis contre toutes les censures, contre toute atteinte à la liberté, mais je suis surtout contre la fermeture des maisons de tolérance, qui fait tant de tort au cinéma. C'est tellement malheureux pour tout le monde de transposer à l'écran ce qui se faisait beaucoup mieux ailleurs.

« Mes projets ? En février, je tourne « Le Passage du Rhin », une grande fresque sur la guerre, de Munich à la Libération, à travers six destins, ceux de trois hommes et de trois femmes. Après, je tournerai enfin « Liberté, Egalité, Fraternité », bien que l'on m'assure que la crise du logement, cela n'intéresse personne !... Et puis, il est question que je fasse un film avec Simone de Beauvoir. Ce serait son premier film. Elle donnerait le point de vue de la femme dans un sujet sur le divorce que je traiterais sous forme de match. Un match mixte, dans l'étonnant décor de la salle des conciliations. C'est une arène de corrida. Mais là, il y a deux taureaux, l'un en face de l'autre. »

Des questions premières

Encore un film qui eut fortement maille à partir avec la censure (fasciste) et qui n'aurait jamais pu être tourné si son metteur en scène n'avait eu une fortune personnelle, c'est « Ossessione » (1), de Visconti (René Guyonnet en fait la critique page 43), qui sort cette semaine à Paris.

« Le Visage » (2), condensé de tous les tics bergmaniens, sort également cette semaine (voir la chronique de Bernard Frank, page 42), ainsi que « La Péniche du bonheur » (3). (Vous saurez ce qu'il y a de plus intéressant à savoir sur ce film enfantin, en regardant l'affiche : Cary Grant - Sophia Loren) et « La Sentence » (4) de Jean Valère, qui fut primé au Festival de Moscou.

Entièrement conforme, en effet, aux canons de l'art socialiste (réalisme transcendé, exalté) le sujet de Robert Hossein est toujours le même : que fait-on quand on n'a plus qu'une heure à vivre, que font devant la mort les vivants fatigués ? Hossein passe son temps à vouloir récrire « Le Mur ». Comment lui expliquer que ce n'est pas la peine, que cela a déjà été fait, et si bien, et que les questions que se posent la nuit ses espions, ou le jour dans une cave ses résistants, sont des questions premières (comme on dit, « vérités premières ») ? Jean Valère, sur ce point de départ et d'arrivée d'une minceur extrême, a fait ce qu'il a pu. Il s'est attardé, comme Bresson, sur les objets, les matières qui, elles, ne trichent pas. Il a transmis aux murs, au sable mouillé, à la digue déserte, l'émotion que ces personnages de cinéma, tellement formels, ne pouvaient arriver à communiquer. Les photos de Decae, toutes fondues, sont très belles.

ROGER VADIM.
En route pour Hollywood.

Ce n'est même pas le cas des images du dernier John Ford, « Les Cavaliers » (5). Ce vieux militariste paternaliste (à moins que ce ne soit l'inverse), dont les chevauchées nous enchantèrent quand elles étaient fantastiques, semble s'imaginer à présent qu'il suffit de faire défiler des cavaliers en uniforme et au pas pour faire un film. Eh bien non ! même si ces cavaliers sont John Wayne et William Holden.

Pour le théâtre, à l'instar de Broadway, Paris, plus que jamais, semble faire en quelques jours un sort définitif aux nouveaux spectacles. Triomphe ou échec, il n'y a plus guère de demi-mesures. Dès le lendemain de la générale, on sait que la dernière pièce de Jean Anouilh : « Becket ou l'honneur de Dieu » (dont Robert Kanters vous parle page 41) est promise à une très longue et très fructueuse carrière.

Tout dépend finalement de la critique. Quelques heures avant la générale, Marguerite Jamois, qui a monté la pièce d'Anouilh, disait en parlant de la critique : *« Il me faut deux mois à 650.000 francs chaque soir, simplement pour amortir. Mon Dieu, que*

→

(1) Studio d'Essai Caumartin.
(2) Studio Publicis, Vendôme.
(3) Elysées-Cinéma, Paramount.
(4) Marignan, Français.
(5) Paris, Berlitz, Wepler-Pathé.

→

vont-ils « me » faire ? » Ces spectacles ne sont pas, en effet, faciles à manier. La pièce d'Anouilh nécessite vingt-six acteurs. Roger Planchon, qui s'est installé cette semaine à l'Ambigu en jouant « Falstaff » et « Henri IV » en alternance, a besoin de trente comédiens.

Si ses spectacles Shakespeare ne marchent pas à fond, il présentera rapidement « George Dandin », qu'il devait donner à l'Odéon-Théâtre de France en avril, et montera peut-être en échange chez Barrault-Renaud « Les Trois Mousquetaires », qu'il créera dans deux mois à Villeurbanne. Bien qu'à la Comédie-Française (dans les couloirs) on ait surnommé M. Malraux « le brouillon de culture », Roger Planchon est très reconnaissant au ministre de lui avoir conservé le théâtre de Villeurbanne, qu'une partie du conseil municipal voulait consacrer au strip-tease.

Le succès de Sartre, enfin, prouve qu'il y a à Paris un public pour les pièces importantes.

Personne ne peut dire encore si « Les Séquestrés » auront le sort des « Mains Sales » (490 représentations), de « Le Diable et le Bon Dieu » (207). Mais la salle est toujours pleine.

MICHELE MANCEAUX.

SALON

Les autos boudent

● *Rien ne sert d'avoir un C.N.I.T. : il faut aussi un métro.*

80.000 entrées le premier jour, 830 exposants, 76 marques dont 23 britanniques, 15 américaines, 14 françaises, 13 allemandes, 8 italiennes, 1 hollandaise, 1 suédoise et 1 tchécoslovaque, pas de bombe mais des perfectionnements de détails (confort, suspension, visibilité, boîte de vitesses), le 46e Salon de l'Auto connaît depuis le 1er octobre son succès annuel, sans plus encombrer la circulation que le Salon des Arts Ménagers.

Il avait été question, pourtant, de lui faire abandonner les verrières désuètes du Grand-Palais pour la moderne voûte du C.N.I.T., au rond-point de la Défense, au financement duquel ont participé plusieurs exposants du Salon, notamment des fabricants d'accessoires automobiles.

Diverses considérations — et intérêts — empêcheront avant longtemps d'envisager un tel transfert :

1. Le Grand-Palais est peut-être une construction provisoire, mais il est desservi par quatre lignes de métro et a, à sa portée, des parkings gratuits sur l'esplanade des Invalides, les quais, les cours la Reine et Albert-Ier.

Un moteur-mystère

Le C.N.I.T. n'a ni métro ni parking aménagé. Tant que le métro n'ira pas jusqu'à la Défense, les organisateurs du Salon de l'Auto n'auront aucune envie de s'exiler à l'ouest de Paris.

2. Le Grand-Palais et le Parc des Expositions de la Porte de Versailles (véhicules industriels) offrent à eux deux plus de superficie que le C.N.I.T.

3. Les constructeurs étrangers préfèrent la proximité des Champs-Elysées à celle de Nanterre. Et le pont de Neuilly constitue pour la circulation un goulot d'étranglement qui rend précaire le dégagement de la Défense.

4. Enfin, la Ville de Paris perçoit sa dîme sur les entrées du Grand-Palais et n'a nulle envie de perdre cette source saisonnière de revenus.

Renault, son manège pour suspension aérostable et sa « Floride », *Simca*, sa piscine et ses prix affichés (et abaissés) sont les principaux pôles d'attraction de ce Salon sans nouveauté ni grande vedette. Autres pôles de curiosité : les « compacts » américains de six places dépourvus de tout chrome superflu, telle la « Corvair » de *Chevrolet*, réduite aux dimensions de l'Ariane, la petite « *Morris 850* » (anglaise), inspirée de notre 2 CV — avec moteur en travers du capot — la *Cadillac* carrossée par Raymond Loewy — hors commerce — la « Facellia » de *Facel-Vega*, 9 CV, 180 km-heure, 1.950.000 francs (1.700 commandes dans les dix premières heures du Salon, alors que le moteur demeure un mystère), etc., etc... le canular du stand *Talbot*, monté par un étudiant américain avec une Simca-6 plastifiée...

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Que Molière nous pardonne... Maurice Fournier, personnage du Greco. Deux minutes de Chabrol, c'est trop. Cinq erreurs à la une, si je sais bien compter...*

DES amis craignaient que je n'aie vite fait d'épuiser la matière de cette chronique. C'est au contraire la prolifération des thèmes qui est redoutable. Ce « Misanthrope » présenté par Nicole Vedrès, qui dit l'essentiel en trois minutes, et réalisé par Jean Kerchbron, que d'enseignements il apporte ! La comédie de Molière trempe dans un bain miraculeux qui change les personnages du répertoire en Français de 1959. Mais la mue reste en panne. Nous saisissons Célimène, Alceste et Philinte à un moment de leur métamorphose : comme le têtard a déjà ses pattes de grenouille, Alceste nous regarde et nous parle, en dépit de sa perruque, avec les yeux et les expressions d'un homme d'aujourd'hui. Cette mue s'accomplit sans décors, dans un espace irréel, qui aide à escamoter le temps.

Que Molière nous pardonne : les petits marquis, qui ne sont plus des petits marquis, ne sont plus rien. L'abattage traditionnel des acteurs de la Comédie-Française en recouvrait le néant. Mais cet Alceste devenu l'un de nous, on ne finirait pas de rêver à son propos. A la Comédie-Française, le rôle est toujours tenu par un acteur chevronné qui serait ridicule d'aimer Célimène avec la vieille tête qu'il nous montre, même si son absurde misanthropie ne le rendait déjà comique. Haïr tout le genre humain parce qu'on a perdu un procès, ou qu'on trouve mauvais un sonnet (pour des raisons qui sont en vérité assez sottes), il y a certes là de quoi se moquer ou s'irriter selon l'humeur où l'on est.

Sur le petit écran, tout change : M. Renaud Mary a l'âge du rôle. Il a le naturel d'un jeune homme et la grâce. L'intransigeance, ridicule chez un barbon, ici fait sourire, mais ajoute au charme. Et comme nous croyons aisément que Célimène a du goût pour cet Alceste et le préfère aux autres, nous le plaignons d'être tombé dans les petites mains redoutables d'une femme du monde d'aujourd'hui et de toujours, piquante et sèche comme elles sont presque toutes quand elles ne sont pas idiotes.

L'Alceste de M. Renaud Mary et la Célimène de Mlle Françoise Christophe, c'est au Swann de Proust qu'ils me faisaient songer et à Odette...

Il faut tout pardonner à « Télé-Match » pour des merveilles comme « l'exploit » de Maurice Fournier. Les sauteurs ne ressemblent pas aux autres sportifs : leur corps a pris l'allongement des personnages du Gréco. Maurice Fournier, par miracle, a aussi le visage en forme d'olive, l'expression grave et mystérieuse. L'absurde jeu l'obligeait à subir une dégelée de questions primaires. Autant demander à un archange quelle était la couleur du cheval blanc d'Henri IV. Et moi, je soupirais, comme La Bruyère, « *que d'hommes admirables et qu'on ne connaîtra jamais !* ». Celui-ci, avant de bondir (1 m. 96 si j'ai bien compris) agitait imperceptiblement les mains, elles frémissaient comme des ailes.

Deux aveugles

« Lectures pour tous » comportait cette semaine une rencontre qui m'a touché au plus secret de l'être. L'affrontement d'un jeune Juif, André Schwarz-Bart, l'auteur de ce roman « Le Dernier des Justes », déjà fameux, et du R.P. Guissard, directeur de « La Croix ». Tête-à-tête pour moi à peine supportable, car « Le Dernier des Justes » raconte une histoire dont certains chrétiens de mon espèce détournent leur pensée, eux qui savent que les crématoires nazis ne furent pas une abomination brusquement surgie, mais qu'ils constituent le dernier anneau d'une atroce chaîne depuis dix-huit siècles ininterrompue. André Schwarz-Bart prend la relève de Jules Isaac pour demander des comptes à cette chrétienté, présente sur notre petit écran, incarnée dans ce religieux que le jeune Hébreux regardait sans haine, il me semble. Et c'est trop peu dire. J'aimerais savoir ce qu'André Schwarz-Bart pense de Jésus « en agonie jusqu'à la fin du monde », avec ceux de sa race selon la chair.

La synagogue, aux porches de nos cathédrales, a les yeux bandés. La chrétienté fut aveugle elle aussi en ce qui concerne le destin du peuple juif. La parabole des deux aveugles, c'est l'histoire d'Israël et c'est la nôtre.

Un drôle d'ange

« Cinq colonnes à la une » : Louison Bobet, Rainier, Grace, Martine Carol et son médecin, cela fait cinq erreurs à la une, si je sais bien compter. Avec ces vedettes chevronnées, vous avez perdu d'un seul coup votre raison d'être, qui était d'abord de vous tenir en garde contre ce gibier-là. Mais il est temps de vous reprendre et de ne plus gâcher ce que la Télévision nous donne de meilleur.

« Cinépanorama » nous offre des échantillons de tout ce qui, en ce moment, se tourne : émission faite à souhait pour les gens de ma sorte qui trouvent toujours trop longs les meilleurs films. Grâce à « Cinépanorama », une seule image me suffit : je reconstitue le monstre. Deux minutes du dernier Chabrol, c'était déjà trop, beaucoup plus que je n'en pouvais supporter.

Mais voici Cocteau : « Le Testament d'Orphée », le testament de Cocteau. Ici, j'attendrai d'avoir vu le film, puisque c'est là le portrait-souvenir que le poète entend laisser de lui, avant de fermer les yeux, à ceux qui l'ont aimé. Le peu que nous en montre Cinépanorama, à quoi cela me fait-il rêver ? Au dernier défilé de la troupe d'un cirque d'autrefois, après la représentation du soir. A quoi encore ? A un enchanteur prisonnier de ses enchantements — encore prisonnier, à 70 ans, de sa trouble enfance, et gardé par les jouets ravissants qu'il avait montés lui-même de ses mains prestes. Car ces jouets sont devenus fées et ne le lâchent plus. A quoi encore ? A un charmant monstre, mi-insecte, mi-oiseau, mais dont le cœur de chair s'attache et souffre ; à un drôle d'ange égaré et obligé de se déguiser pour vivre au milieu des hommes, mais on le reconnaît aux ailes de son cheval.

FRANÇOIS MAURIAC.

(R.T.F.)

RENAUD MARY ET FRANÇOISE CHRISTOPHE DANS « LE MISANTHROPE », A LA T.V.
Dans les petites mains redoutables d'une femme du monde.

EXPOSITIONS

La chronique de Jean-François Chabrun

● *La Biennale de Paris : « On a lancé un cerf-volant en l'air, l'intéressant est que tout le monde s'est mis à courir après. »*

SUR la petite esplanade qui sépare les deux bâtiments du musée d'Art moderne, en contrebas de l'avenue du Président-Wilson, une étrange « machine à peindre » a été mise en route jeudi dernier, jour du « prévernissage » de la « Biennale de Paris ».

Montée sur un trépied à roulettes, elle évoque, vue de loin, la silhouette de certains « mobiles » de Calder. Vue de près, elle est constituée d'une série de poulies entremêlées qu'anime un petit moteur à deux temps. Un long rouleau de papier se dévide, que des tuyaux encreurs aux mouvements convulsifs couvrent de taches automatiques. Un couteau débite en tranches le produit fini, le tout dans un mouvement circulaire cahotant et pétaradant.

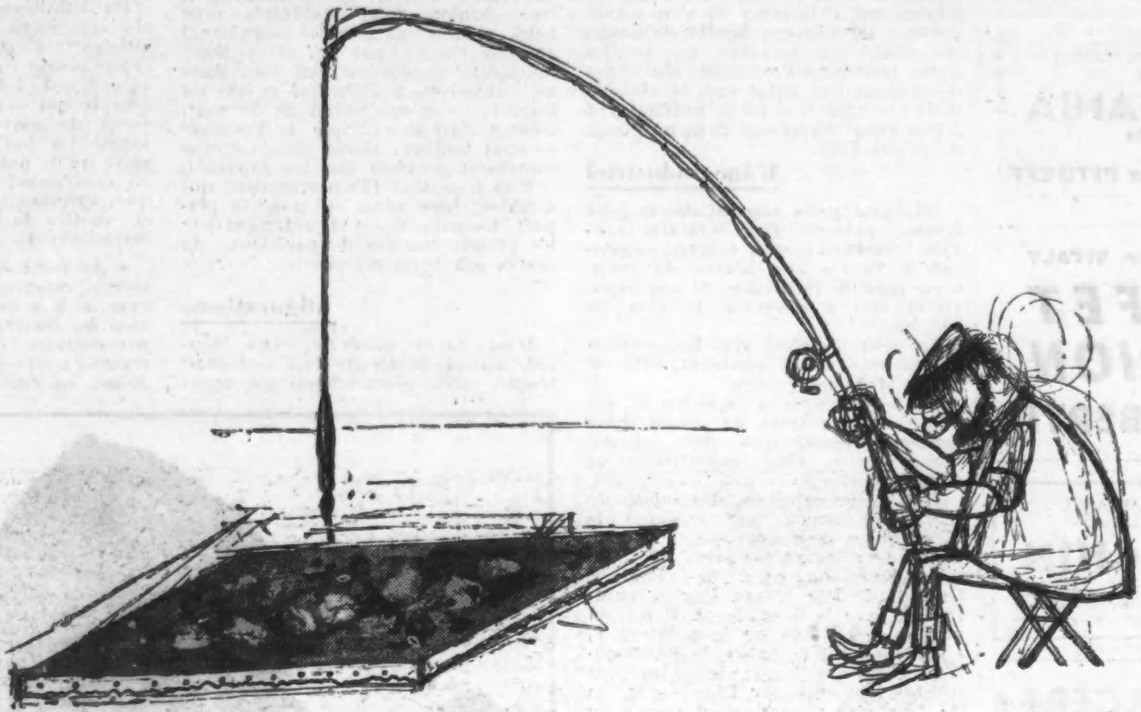
Deux athlétiques jeunes gens — type clubs James-Dean » — revêtus de maillots blancs au dos desquels on peut lire : « Méta-Matic 17 », lui servent de mécaniciens. Leur tâche consiste aussi à écarter les collaborateurs indésirables, des gamins

(Suite en page 40.)

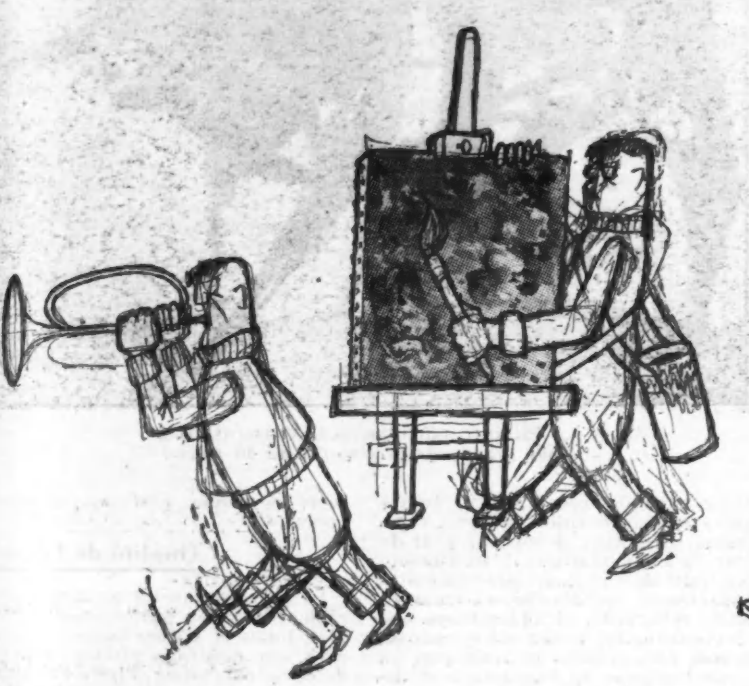
→

LA BIENNALE DE PARIS

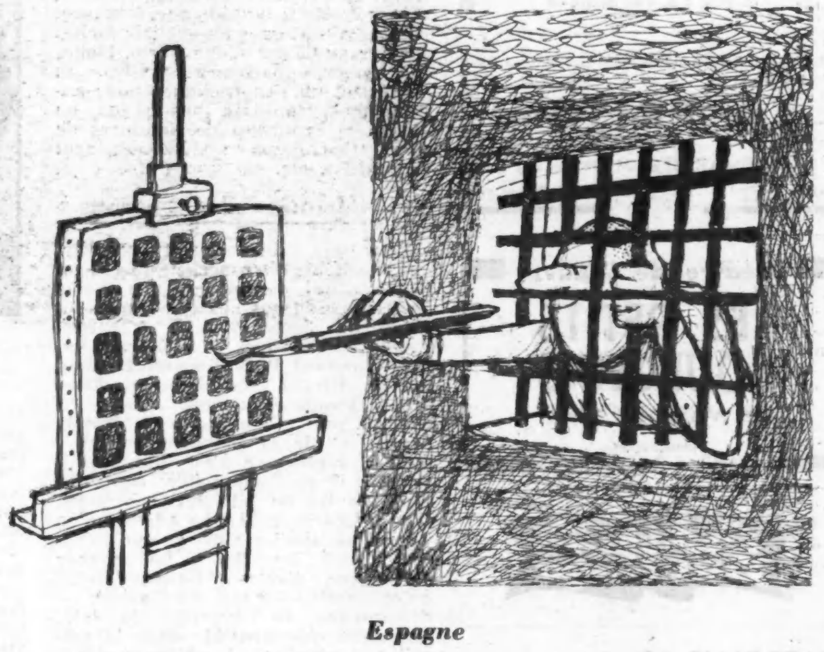
vue par TIM



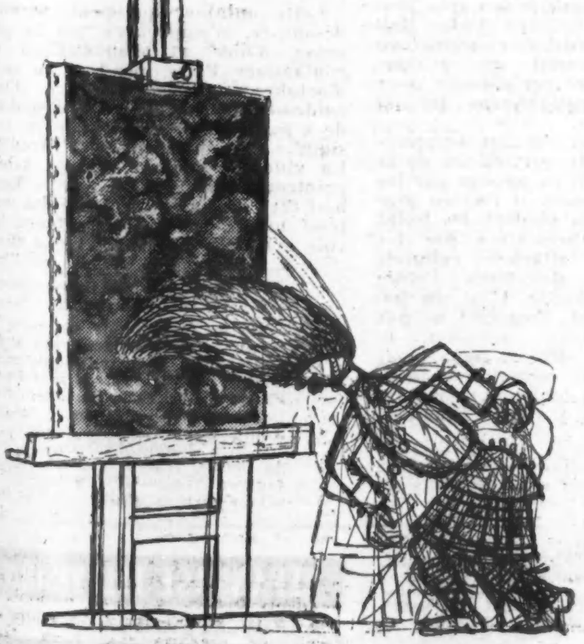
France



Allemagne

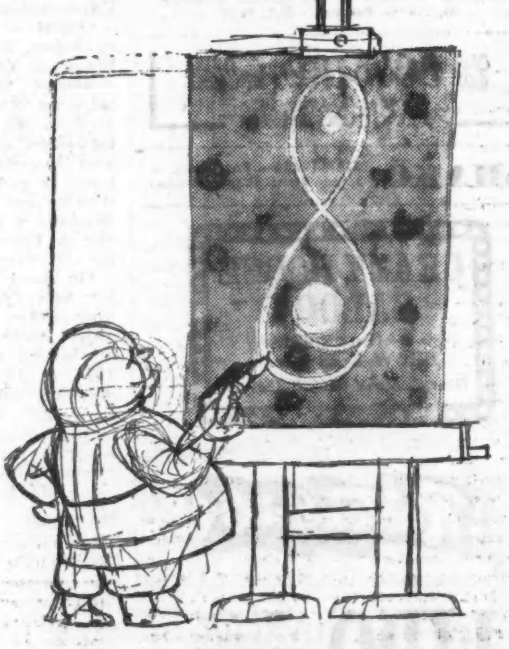


Espagne



Angleterre

Etats-Unis



U.R.S.S.

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
W. C. FIELDS
dans
PASSEZ MUSCADE !
et 3/4 d'heure avec
MAC SENNETT, HARRY LANGDON
DERNIÈRE SEMAINE

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
REPRISE DE
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
par la
Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-87

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION
d'AUDIBERTI

POCHE-MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
TCHIN-TCHIN
« *Remettez vos rendez-vous.* »
Marcel AYMÉ.
Loc. par téléphone LIT. 92-97

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

LE FLORIDE (ex-STUDIO-43)
43, Faubourg-Montmartre
PRO. 63-40
LA PRISON
LA CLE DE L'ŒUVRE
d'INGMAR BERGMAN (v. o.)
SEUL A PARIS : LES ACTUALITES D'IL Y A VINGT ANS

Théâtre de l'Œuvre
LES PETITS BOURGEOIS
de Maxime GORKI
Adaptation
d'ARTHUR ADAMOV

Cabarets Dancings

CARROLL'S, frede PRESENTE
Son nouvel orchestre et son nouveau spectacle
36, rue de Ponthieu - ELY. 46-60

Chez ma Cousine Pl. TERTRE MON. 49-35
Nouvelle direction
JEAN CONSTANTIN

SHAKO STRIP-TEASE - FANTAISIE
3, rue Vernet (Champs-Elysées)

CRAZY HORSE SALOON
BAR : 1.200 fr.
SHOW à 23 heures
12, av. George V Réser. BAL. 69-69

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

(*Suite de la page* 38.)

montés sur patins à roulettes qui, sous l'œil furieux de l'inventeur de cette machine destinée à faciliter le développement de l'imagination publique, foncent avec la rapidité des moineaux pour arracher les bouts de papier, les chiffonner et s'en servir comme de vulgaires boules de neige. De plus, les servants en maillot blanc posent, à l'extrémité du tuyau d'échappement dirigé vers le ciel, de molles baudruches qui se gonflent peu à peu avant d'exploser dans un nuage de fumée âcre.

L'âge industriel

Quelques jours auparavant, la jolie femme (peintre) d'un écrivain français, néo-baroque, et connu, organisait à Venise une séance de strip-tease pour le vernissage de son exposition, qui a remporté le plus vif succès.

La peinture n'est plus le privilège de quelques rares amateurs. Elle est entrée dans les mœurs.

« La machine à peindre » qui veille aux barrières du musée d'Art moderne signifie que, dans ce domaine aussi, l'ère industrielle est commencée.

Il y avait, autrefois, des *salons de peinture,* comme par exemple le vieux Salon d'automne, celui de mai, celui des Surindépendants, des Indépendants ou celui des Peintres témoins de leur temps. Il y a, maintenant, avec la Biennale de Paris, un véritable « *Salon de la peinture* », comme on dit le Salon de l'Automobile. Rien que les modèles les plus récents, garantis par l'âge — moins de trente-cinq ans — des quelque huit cents fabricants originaires de quarante pays. Un échantillonnage assez complet des différents genres demandés : peintures de père de famille (pots de fleurs, paysages), peintures descriptives (natures mortes, scènes de la vie quotidienne, folklore), peintures pratiques (bas-reliefs faciles à caser au-dessus d'une porte, taches gaies pour appartements tristes, ou graves, et un peu tragiques pour appartements trop gais, tous les tons au choix) et beaucoup de peintures de sport (bariolages systématiquement afiguratifs), etc.

Jeunesse des « barons »

Pour que l'illusion soit complète, une excellente rétrospective de « vieux tacots » qui « roulaient » à moins de trente-cinq ans eux aussi, mais au début du siècle, a été organisée. Parmi les marques présentées : Matisse, Bonnard, Dufy, Rouault, Picasso, Derain, Utrillo, Van Dongen, Mondrian, Braque et quelques autres.

Mis à part ces noms des « grands barons » de la peinture moderne, dont la renommée n'est plus à proclamer, il est impossible de citer ceux de tel ou tel des exposants. D'abord parce qu'il y en a tant, qu'on ne saurait ajouter ainsi qu'une injustice à celle qui les a fait choisir plutôt que d'autres. Ensuite parce qu'on aurait — à tort ou à raison — l'impression de commettre le délit, justement répréhensible dans la morale journalistique, de publicité rédactionnelle. C'est le côté « Salon de l'Automobile » qui veut ça.

Quant à l'aspect multinational de ce Salon, il est extrêmement discutable à un âge où les reproductions en couleurs, sous forme de cartes postales ou d'albums, circulent dans les ateliers du monde entier. Surtout lorsqu'on sait que 75 % des peintres s'en inspirent directement. Il suffit, pour le prouver, de surprendre l'un d'entre eux au travail et de le voir dissimuler précipitamment, à l'approche de l'intrus, les livres ouverts près de son chevalet.

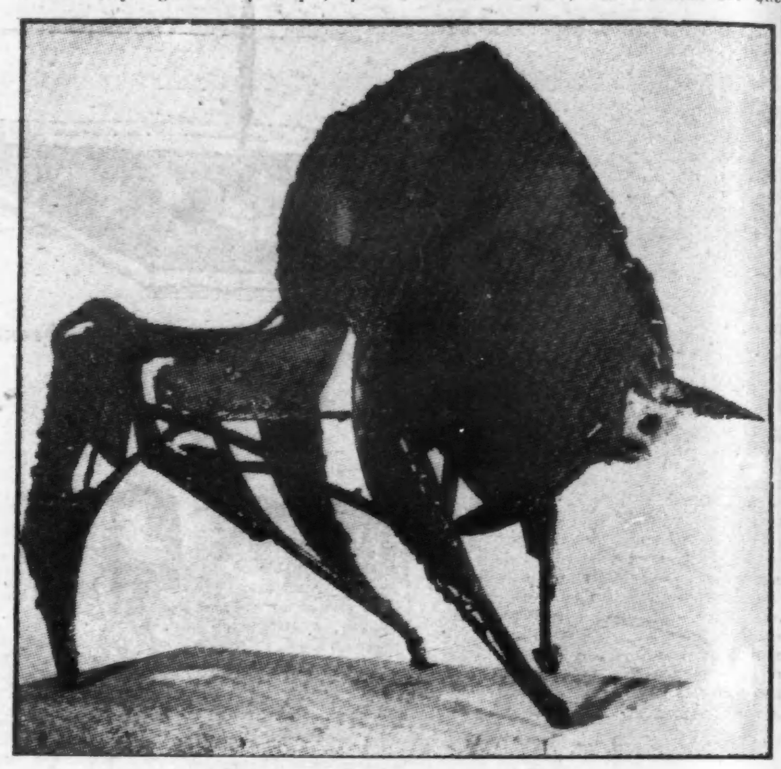
On peut cependant constater que les Américains, toujours à l'affût de nouveautés, découvrent en 1959 les objets collés à même la toile, comme on faisait du temps de Dada, entre 1916 et 1922 ; que la tradition du mauvais goût dans le choix des couleurs est encore bien vivante en Grande-Bretagne ; que les Allemands d'après guerre n'ont pas perdu le contact avec l'expressionnisme didactique de leurs aînés ; que l'illustration de la geste picaresque de Pancho Villa hante un peu moins les palettes mexicaines ; que les Yougoslaves sont partagés entre la forte influence de leurs légendes populaires et l'appétit d'avant-garde « à la française » ; que les Polonais, en n'envoyant que des produits afiguratifs, ont tenu à marquer spectaculairement leur manque total d'affinités avec leurs voisins soviétiques ; qu'Israël cherche encore, par un effort d'une touchante maladresse, sa voie dans un folklorisme préfabriqué et que les Chinois — même quand ils ne sont, comme c'est le cas, que de Formose — sont toujours mieux élevés (artistiquement parlant) que les Japonais.

Côté français : 150 participants qui semblent bien avoir été pour la plupart désignés, sinon directement par les grands marchands parisiens, du moins par leurs mandants.

Afiguratisme

D'une façon générale, cette biennale marque la défaite de l' « abstrait froid » (style géométrique) qui, après avoir triomphé vers 1945, ne trouve guère aujourd'hui que quelques rares jeunes défenseurs danois. Le goût du jour est à l'afiguratisme. L'art abstrait, une suite de variations plus ou moins audacieuses sur des thèmes naturels, était réformiste. L'afiguratisme est révolutionnaire. Il fait table rase du monde réel, élimine radicalement les superstructures de l'apparence et décrète la dictature de l'imagination à l'état brut sur les territoires de la vision.

« *Il y a dans l'inconscient collectif des forces mystérieuses très profondes,* a dit à ce sujet André Malraux. *Rien n'interdit de concevoir un art qui s'efforcerait en quelque sorte de récupérer ces données pour les projeter plastiquement sur la toile* » (1).



« TAUREAU » DE SERGIO CASTILLO (CHILI).
800 *fabricants originaires de 40 pays...*

Paradoxalement, cet art insurrectionnel est devenu art officiel de la Pologne au Japon, en passant par les Etats-Unis. Du moins si l'on en juge par le fait que la plupart des toiles étrangères sont présentées par des fonctionnaires : attachés culturels d'ambassade ou directeurs d'école des Beaux-Arts locale. C'est un patronage inquiétant. Comment ne pas remercier, à cette occasion, le « vieil » André Breton, pape peut-être périmé d'un surréalisme peut-être désuet, mais toujours rigoureux, d'avoir rappelé, il y a deux semaines, l'incompatibilité des idéologies révolutionnaires et des rites officiels : en protestant parce que des employés, qui croyaient bien faire, avaient enveloppé d'un drapeau tricolore le cercueil de son ami, le poète surréaliste Benjamin Péret, mort à l'hôpital ?

En définitive, cette Biennale de Paris, qui vient de récompenser 28 artistes (*) constitue toutefois un remarquable catalogue des tendances actuelles. Les visiteurs s'en rendront compte qui auront la patience et la force de parcourir l'ensemble des salles. Un buffet a été disposé de sorte qu'ils puissent se restaurer tout en continuant de contempler quelques spécimens de toiles. Sandwiches et canettes de bière, comme dans les marathons de danse.

« *Au fond, dans cette Biennale de jeunes,* remarque encore André Malraux, *il y a un jeu dont vous sentez bien les limites. Un jeu qu'il ne faut pas détruire, car où et comment le remplacerait-on ? On a lancé un cerf-volant en l'air, l'intéressant est que tout le monde s'est mis à courir après.* »

Qualité de l'espace

La présentation est parfaite : salles ramenées à des proportions praticables, toiles et statues isolées chacune avec son éclairage propre. L'auteur de cette installation, Pierre Faucheux, est le grand triomphateur de la Biennale. Il le sait : « *La valeur d'une œuvre d'art,* dit-il, *est fonction de la qualité de l'espace qui l'entoure* ».

Cette opinion, qui peut paraître désabusée, n'empêchera pas la jeunesse d'hier et d'aujourd'hui de contaminer Paris, pendant ce mois d'octobre, avec la virulence d'une épidémie de rubéole : manifestations de « jeune poésie » et de « jeune musique » au sein même de la Biennale. En ville : exposition de sept jeunes peintres polonais à la galerie Lambert (2) ; dessins de jeunesse des maîtres du XXe siècle au « Bateau-Lavoir » (3) ; « En marge de la Bien-

(1) D'après les déclarations de M. André Malraux sur la Biennale recueillies par « Le Monde » du 6 octobre.

(2) 14, rue Saint-Louis-en-l'Ile.
(3) 16, rue de Seine.

(*) 10 bourses de six mois de séjour en France dont une à Jan Lebensztejn (Pologne) qui reçoit d'autre part le Prix de la Ville de Paris; et une à Gio Pomodoro (Italie) qui reçoit également le prix André Susse (100.000 francs).

2 prix de 200.000 francs, 4 prix de 100.000 francs, 1 bourse de séjour en Yougoslavie, 6 bourses de séjour au cap d'Ail.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPÉRA-COMIQUE		
Lundi 12....	21 h.	JEPHTA HAENDEL (Opéra de Stuttgart)	*Mercredi* 14..	20 h. 45	LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE - CONCERTO - LA VOIX HUMAINE
Mercredi 14.	21 h.	BALLETS - SOIR DE FETE SYMPHONIE FANTASTIQUE SUITE EN BLANC	*Jeudi* 15....		RELACHE
Vendredi 16..	20 h. 40	LES INDES GALANTES	*Vendredi* 16.	21 h.	SOIREE DE BALLETS
Samedi 17 ..	20 h. 40	LES INDES GALANTES	*Samedi* 17 ..	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Dimanche 18.	20 h. 40	LES INDES GALANTES	*Dimanche* 18.	14 h. 30	LES PECHEURS DE PERLES

DÉPANNAGE TÉLÉVISION
A DOMICILE DANS LA JOURNÉE
Paris - Banlieue - Dimanches & Fêtes
TÉLÉ-ENTRETIEN PRO. 35-57

« Circulation » de Zenida Zuka (France).
Un échantillonnage assez complet...

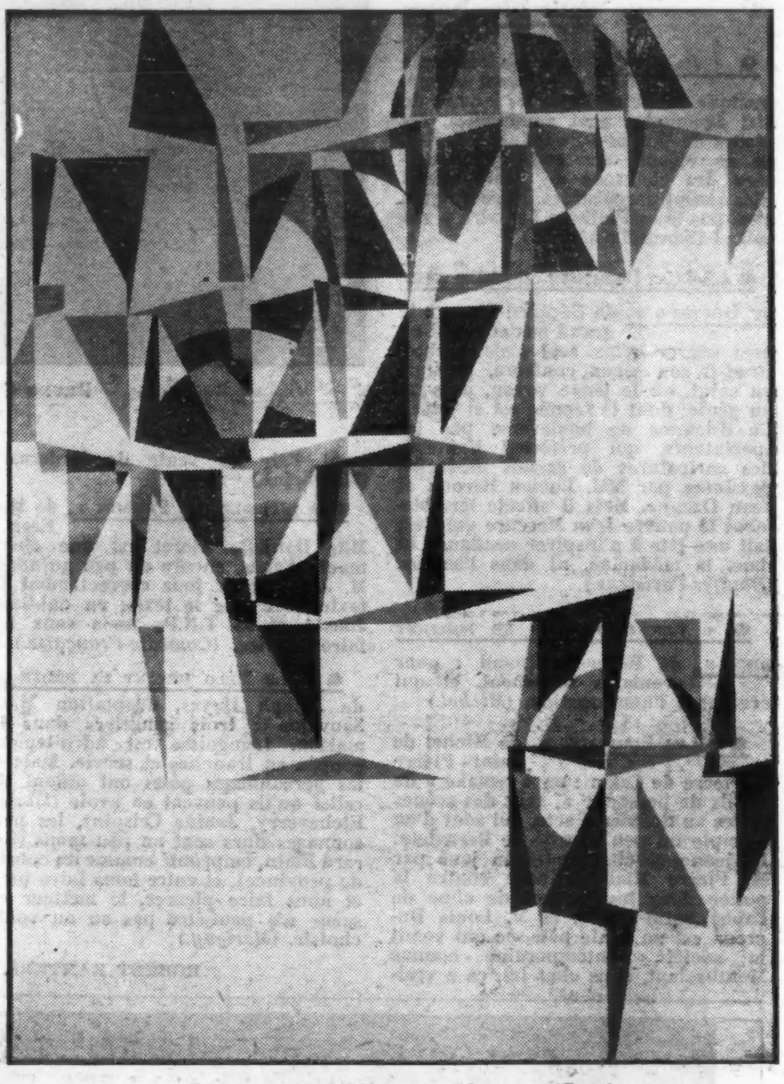
nale » à la galerie Montmorency (4) ; « Dix ans de jeune peinture » à la galerie Suillerot (5) ; « Jeunesse de Pougny » à la galerie Coard (6) ; « Jeunesse des grands sculpteurs du XXe siècle » au musée Rodin (7).

Sans compter les expositions de ceux qui ne se réclament pas de la Biennale : un jeune Autrichien de trente-cinq-trente-six ans, Hans Staudacher, par exemple, d'un talent chaotique, mais certain (8) ou un jeune sculpteur américain de trente-quatre ans, dont les formes en laiton s'inspirent à la fois de la plastique humaine et de la grâce animale (9).

Mention spéciale pour la première exposition d'un peintre de trente ans, Dechanet (10). Une déjà longue pratique du vitrail donne à sa peinture une qualité et une sûreté exceptionnelles. Ses volumes de couleurs sont encore, parfois, un peu trop nettement définis, mais il apporte quelques « paysages » à la limite de l'abstrait qui ne jureraient pas à côté de ceux du même genre qu'on admire de la main de Braque. Ce qui prouve qu'on peut, à trente ans, être presque aussi jeune que Braque à quatre-vingts. C'est réconfortant.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(4) 35, rue du Cherche-Midi.
(5) 8, rue d'Argenson.
(6) 36, avenue Matignon.
(7) 77, rue de Varenne.
(8) Maison des Jeunes, 67, rue Saint-André-des-Arts.
(9) Galerie Furstenberg, 4, rue Furstenberg.
(10) Galerie A9, 32, rue de l'Université.



« Composition » d'Alberto Menocal (Cuba).
...des différents genres demandés.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« Becket ou l'honneur de Dieu » : une pièce réussie mais l'œil d'Anouilh rétrécit.*

LE jeu de l'honneur et de l'amitié, c'est le ressort intime de ce « Becket ou l'honneur de Dieu » (1), une des pièces les plus réussies, sinon les plus riches de M. Jean Anouilh. Plus exactement, c'est une pièce dont le thème abstrait : le progrès, la dialectique de l'honneur dans la conscience, est rendu sensible à la faveur d'un conflit d'amitié.

Avec « L'Alouette » (et « La Petite Molière », hélas !), ce « Becket » constitue le théâtre historique de M. Anouilh. Le héros est le même que celui de « Meurtre dans la cathédrale », de T.-S. Eliot (et « L'Honneur de Dieu » est le titre d'un gros essai sur la querelle des jésuites et des jansénistes publié il y a quelques mois par M. Henri Petit).

Nous nous retrouvons donc au XIIe siècle, dans une Angleterre où la conquête normande est encore fraîche et où les oppositions entre les nouveaux seigneurs normands et les Saxons soumis sont encore aiguës. Becket est un Saxon, mais c'est un seigneur au meilleur sens du terme, par l'élégance, l'intelligence, le goût des plaisirs. Il est très supérieur au roi Henry II, gros homme rusé peut-être, mais qui a plus d'appétit que de discernement — très supérieur par l'esprit, mais non par le cœur, parce que Henry aime Thomas Becket d'une amitié profonde, exclusive, à la fois jalouse et généreuse, qui lui fait combler le jeune homme de bienfaits et d'honneurs.

Un homme léger

La pièce suit simplement le fil de l'action historique, à peu près comme dans les drames - chroniques de Shakespeare, et il faut dire tout de suite qu'une grande partie du succès revient à l'ingéniosité des décors de M. Jean-Denis Malclès, à la précision et à l'esprit de la mise en scène de M. Roland Pietri et de M. Anouilh lui-même.

On nous promène de la cour à la campagne, de France en Angleterre ; on nous suggère de grandes chevauchées ou de grands offices religieux avec l'économie de moyens d'un Châtelet qui serait soudain intelligent... Bref, nous voyons de nos yeux Becket compagnon de débauche du roi, puis compagnon d'armes. Nous le voyons par ses conseils et son intelligence guider son ami dans ses démêlés financiers et politiques avec le haut clergé. Tant et si bien qu'à la mort de l'archevêque de Cantorbéry, le roi a une idée qui doit tout arranger. Il imposera l'élection au siège archiépiscopal de Becket lui-même : cela est possible, puisque Becket (il l'avait presque oublié) est déjà diacre.

Mais d'un seul coup, Becket se convertit, il devient l'homme de l'Eglise, l'adversaire le plus acharné de son ami. Henry se pique, monte un procès plus ou moins régulier contre Becket qui doit s'exiler en France pendant sept ans. Il devient bon gré mal gré une sorte de pion dans la partie compliquée que jouent le Pape, le roi de France et le roi d'Angleterre. Quand il rentre enfin dans son pays, l'amitié n'est pas morte dans le cœur de Henry ; mais elle ne peut plus que pourrir. Un jour où il exprimera sa rancœur avec un peu trop de force, quatre barons stupides le prendront au mot et iront assassiner Becket dans sa cathédrale. Becket deviendra un saint, Henry sera obligé d'aller se faire flageller par les moines sur son tombeau : non par remords, mais parce que la partie continue entre les princes et l'Eglise...

Les étapes de l'Histoire fournissent naturellement les articulations de la pièce : le compagnon du roi, le nouvel archevêque, sa conversion, son opposition, son procès, son exil, son retour, sa perte. En d'autres termes, dans un monde féodal régi par l'honneur, Becket est d'abord un homme léger qui se soucie seulement de l'honneur de Becket. Ami et confident du roi, il lui faut prendre soin de l'honneur du soldat et de l'honneur anglais. Mais devenu archevêque, il est le défenseur de l'honneur de l'Eglise, et persécuté, puis martyr, il est le dépositaire de l'honneur de Dieu.

Le drame, c'est qu'à mesure qu'il passe ainsi d'un degré de l'honneur à l'autre, il lui faut briser toujours un peu plus le cœur du roi qui ne bat que pour lui. Et le roi, nature plus généreuse et plus simple, réagit en homme blessé, qui se défend et porte des coups parce qu'il est blessé et parce qu'il souffre.

Ce qu'il y a de plus réussi dans la pièce de M. Jean Anouilh, c'est ce drame de l'amitié. M. Daniel Ivernel nous le rend presque tangible : dans la passion, dans la colère, dans la souffrance, il a été également admirable. Ce qu'il y a ensuite de plus intéressant, c'est l'ascension du sens de l'honneur par Thomas Becket, dont M. Bruno Cremer a fait une composition très solide, très juste, d'autant plus honorable que par le physique et par l'âge, il ne lui était pas facile de faire le poids en face de M. Ivernel.

Les mamelles du succès

Ce que l'on regrette un peu, c'est l'angle choisi par M. Anouilh pour peindre ces hommes et ces conflits. Que la vérité historique de la pièce soit contestable et fragile, comme il le dit lui-même, cela n'a pas beaucoup d'importance, puisque son but est de faire du bon théâtre et non de la bonne Histoire. On peut, ou presque, faire de sainte Jeanne d'Arc « L'Alouette » et de saint Thomas Becket « L'Honneur de Dieu ». Presque, mais pas tout à fait ou pas sans regrets. Le personnage de Becket est traité avec sympathie et respect, mais on ne peut s'empêcher de penser que la sainteté c'est encore autre chose et bien plus que le sens de l'honneur de Dieu. De la conversion, M. Anouilh nous montre surtout le retournement : mais est-ce qu'il n'y a pas aussi tout ce combat tragique que l'homme converti doit mener contre lui-même précisément parce qu'il est toujours le même ? La conquête d'une âme par la sainteté, cela ne doit pas être ce qu'on nous montre ici.

Et sur un autre plan, le conflit de Becket et de Henry II, c'est un drame de l'amitié, mais c'est aussi un des exemples les plus forts et les plus nets de tous les conflits entre le sacerdoce et l'empire, entre le pouvoir spirituel et le pouvoir politique et temporel. Et de ce conflit-là, dans la très longue pièce de M. Anouilh (plus de trois heures), on n'entend que de trop faibles échos.

Les deux aspects du drame — celui de la sainteté et celui des rapports de l'Eglise et de l'Etat — étaient traités avec infiniment plus de pénétration, il faut bien le dire, dans « Meurtre dans la cathédrale ». M. Jean Anouilh nous dira que ce n'était pas son intention et son sujet, qu'il a le droit de regarder Thomas Becket sous l'angle qui l'intéresse lui, Anouilh : certes, mais alors on regrette un peu que la vue de M. Anouilh, quand elle se porte sur les grands personnages de l'Histoire et du martyrologue, soit une vue un peu superficielle et comme rétrécissante...

→

(1) Montparnasse-Gaston-Baty.

Salons
HOTEL MODERNE
Place de la République
A L'OCCASION DU
Xe Anniversaire de la République Populaire de Chine
9 et 10 OCTOBRE
de 10 à 22 heures
EXPOSITION - VENTE
de livres chinois
organisée par l'Association des Amitiés Franco-Chinoises
REPRODUCTIONS D'ART - DISQUES - OBJETS D'ART POPULAIRE - CARTES POSTALES PAPIERS DECOUPES - LIVRES D'ENFANTS - LIVRES D'ART - LIVRES EN LANGUE FRANÇAISE EDITES A PEKIN - SOUVENIRS - POUPEES, ETC.
EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE SUR LA REPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

Ce que l'on regrette tout à fait, enfin, ce sont les allusions plus ou moins heureuses à l'actualité et les plaisanteries de commis-voyageur fatigué dont la pièce est émaillée : c'est une mamelle du succès, même devant un public très parisien, hélas ! mais est-ce que M. Anouilh ne pourrait pas être un peu plus exigeant envers ses spectateurs et envers lui-même ?

Cela dit, « Becket » est une réussite : vivacité du dialogue, fermeté de la construction (à part quelques longueurs et quelques hors-d'œuvre), qualité exceptionnelle des deux interprètes principaux, homogénéité de la troupe et ampleur du spectacle, ce sont les éléments d'un succès de qualité. Mais ce n'est pas « Ornifle », ou « L'Hurluberlu » ou même « Bitos », ces pièces réussies ou non, mais écrites par un dramaturge-pélican partageant à ses spectateurs des entrailles de père. Le critique, pour un auteur, c'est le gardien de son honneur.

Petit Bloc-Notes

● « PATRON », comédie musicale de Marcel Aymé, musique de Guy Béart : les jambes de Zizi Jeanmaire sont spirituelles, les décors de Bernard Buffet sont drôles, on se réjouit d'entendre quelques-unes des chansons de Béart quand elles seront enregistrées. Marcel Aymé n'est pas là et Philippe Lemaire y est, hélas ! (*Sarah-Bernhardt.*)

● « LE CAS DOBEDATT OU LE DILEMME DU DOCTEUR », de Bernard Shaw : le grand médecin qui ne peut sauver qu'un seul malade choisira-t-il son vieux confrère, presque un saint, ou le jeune voyou, presque un génie, dont la femme est si jolie ? Ce dilemme ne bouleverse pas les spectateurs, qui préfèrent s'amuser des caricatures de grands médecins dessinées par MM. Lucien Baroux et Jean Ozenne. Mais il affecte terriblement le pauvre Jean Mercure qui s'est fait une tête à n'inspirer confiance ni dans la médecine, ni dans l'amour. (*Bouffes-Parisiens.*)

● « LES CROULANTS SE PORTENT BIEN », de Roger-Ferdinand : pour croulants seulement, et qui croient à l'homéopathie. (*Michel.*)

● « LES ECRIVAINS », de Michel de Saint-Pierre et Pierre de Calan : un « remake » de « Fils de personne », avec des scènes fortes au deuxième acte, qui sont d'un disciple un peu attardé de Bernstein. Le jeune révolté (fort bien joué par M. Pierre Michael) lutte contre la police dans les troupes de choc de l'abbé Saint-Pierre, et M. Louis Ducreux est un génie pète-sec qui vomit la société contemporaine comme Montherlant, mais chez lui, ça a vraiment l'air de venir de l'estomac. (*Mathurins.*)

(Pic.)

BRUNO CREMER ET DANIEL IVERNEL DANS « BECKET ».
Pas tout à fait ou pas sans regret...

● « L'ECOLE DES FEMMES », de Molière : Mlle Danielle Ajoret est une charmante Agnès, encore un peu guindée. M. Jean Meyer joue correctement le texte, rien que le texte, en oubliant Jouvet et le T.N.P., mais sans les faire oublier. (*Comédie-Française.*)

● « LE VÉLO DEVANT LA PORTE », de Joseph Hayes, adaptation M.-G. Sauvajon : trois gangsters dans la maison. L'angoisse est adroitement coupée en tranches et servie. Mais si les personnages pâles ont autant de relief qu'ils peuvent en avoir (Michel Etcheverry, Janine Crispin), les personnages durs sont un peu mous (Gérard Blain, emprunté comme un cousin de province), et entre nous faire peur et nous faire pleurer, le metteur en scène n'a peut-être pas su ou voulu choisir. (*Marigny.*)

ROBERT KANTERS.

CINÉMA

La chronique de Bernard Frank

● *« Le visage » : qu'en aurait pensé Diderot ?*

UNE des raisons, la plus futile, mais non la moindre, de la célébrité d'Ingmar Bergman en France est que les amateurs de cinéma ont eu longtemps du mal à distinguer son prénom et son nom de ceux de l'actrice que des mariages contradictoires, des divorces, un baiser « brûlant » dans « Notorious », une raideur et une timidité toutes scandinaves ont rendue jadis fameuse.

En voyant un film de ce metteur en scène, il nous semble que ce soit la Suède même qui nous soit donnée, offerte à domicile, cette Suède qui nous attire pour des raisons contradictoires. Nous lui demandons pêle-mêle des femmes blondes et de la religion réformée, du mystère et des nus, de la pureté et de l'ivrognerie, des servantes chatouillées, rieuses et de l'angoisse. On n'y prend pas assez garde, il y a entre les nations une balance commerciale de la rêverie. Depuis que la Suède a renoncé à nous soutenir sur le continent contre les *impériaux*, elle nous envoie ses glaces, ses forêts, ses lacs, ses lutins (chers à Selma Lagerlöf), son sacre du printemps, son minerai de fer d'une si haute teneur, ses alcools blancs, ses grands corps endormis. Nous — je veux parler de ces petits bonhommes bruns à moustache qui ne peuvent pas s'empêcher de gesticuler et de discutailler — avons la prétention d'éveiller ces visages superbes et vides, nous nous faisons fort, à l'aide de la chaleur persuasive de notre *latinité*, d'émouvoir ces beautés tristes.

Comme au lycée

Le premier film d'Ingmar Bergman qui soit apparu sur nos écrans, il y a quatre ans peut-être, avait tout pour nous charmer. Ne serait-ce que le titre qui se confondait presque en nos mémoires oublieuses avec « Le Songe d'une nuit d'été », la pièce la plus rêveuse de Shakespeare. Il y avait dans le premier film de Bergman (je me place dans une perspective temporelle volontairement fausse, celle du grand public, la mienne. En fait, le premier film de Bergman, « La Prison » (1948), nous avons pu le voir ce printemps aux Ursulines. Et les plus savants de mes confrères vous apprendraient que « La Prison » c'était déjà le sixième film de Bergman), dans cette « Règle du jeu » suédoise, assez de diableries, de petits détails « cochons », assez d'entrain et d'intelligence pour nous émoustiller. Comme carte de visite, Bergman ne pouvait mieux choisir. On sait la suite. Bergman ne permit pas à la critique de s'endormir. Ses films se succédèrent à une vitesse folle (« Sommarlek », « L'Attente des Femmes », « Le Septième Sceau », « Monika », « La Nuit des Forains », « Rêves de Femmes », « Au Seuil de la Vie », « Les Fraises sauvages », etc.), dans une chronologie brouillée qui donnait le torticolis aux spécialistes désireux de retrouver le fil d'Ariane. J'avoue qu'il n'était pas réjouissant pour la critique d'écrire de tel film de Bergman qu'il marquait

DEUX SERVICES FAITS L'UN POUR L'AUTRE : AGALYS-GIEN
Service de table AGALYS en pur fil de lin léger 8 couverts : 12.950 francs - 12 couverts : 18.500 francs
Service de style en GIEN, forme carrée « Vieux Rouen » bleu 22 pièces : 21.900 francs - 44 pièces : 35.000 francs
(Au Printemps : sous-sol et 1er étage, anciens magasins)

MAX VON SYDOW ET INGRID THULIN DANS « LE VISAGE ».
Pas si simple et pas si compliqué...

un net progrès sur le précédent, qu'il s'agissait d'un appel au bonheur et de découvrir deux mois plus tard que le film en question, le film « optimiste », était antérieur au précédent ! On s'emmêla à plaisir dans ces « thèmes ». On se serait cru au lycée. Mort ? Religion ? Amour ? La jeune vague, qui avait un rude besoin, pour son propre cinéma, de quartiers de noblesse, d'un enfoncement dans le temps, exposait avec fierté ce prestigieux ancien (autres « prestigieux » : Chaplin, Griffith, Gance, Stroheim, Renoir, Hitchcock, Rossellini, Lang, Bunuel, Mizogushi, etc.), vouant aux feux de l'enfer les vieux routiers célèbres, tels que Duvivier, Ford, Clouzot (parfois), Delannoy, Decoin, Carné, etc., chargés de représenter l'anti-cinéma. Les amateurs de cinéma ne détestaient pas que les films de Bergman leur arrivent en vagues confuses. Cela leur rappelait l'avant-garde, leur découverte de Faulkner et de Dos Passos qu'ils lurent avec effarement et délectation au petit bonheur des traductions. Bergman, ce n'était plus tellement du cinéma, mais une œuvre.

C'est cela même, cette situation spéciale, privilégiée, qui rend si difficile de parler de son dernier film, « Le Visage ». Bien sûr, rien ne m'empêche de vous le raconter : l'action se situe en 1840 ; une troupe de charlatans (le docteur Vogler, l'imprésario, l'aide de Vogler, qui est en réalité la maîtresse de Vogler, une vieille sorcière et un jeune cocher faraud) arrive en Suède. Elle est reçue par un consul qui a parié avec un médecin athée, etc., mais déjà vous n'y comprenez plus rien, à juste titre, alors que les images ne sont pas si compliquées.

Dans la bouche du métro

Le récit d'un film n'est pas plus significatif de l'intérêt et de la valeur de ce film que le sujet d'un tableau, du talent de ce peintre. La plupart des critiques de cinéma ne font qu'imiter, mais sans verve, la méthode qu'employait Diderot dans ses « salons ». Ce qui sauvait Diderot, ce n'était pas son goût, son sens de la peinture, mais le bon goût de sa prose. Il mettait tant d'ardeur à s'enfoncer dans le tableau qu'il contemplait (Robbe-Grillet dans son dernier roman n'est qu'un Diderot desséché, bouilli) qu'il en arrivait à nous faire oublier qu'il pouvait s'agir d'une fort méchante peinture. En ce sens, Diderot nous offre en filigrane un judicieux conseil : « Dans la mesure où vous n'êtes pas sûr que ce dont vous parlez en vaille la peine, tâchez d'être vous-même intéressant. »

Le cinéma est une bouche de métro où les contrôleurs, les poinçonneurs auraient fait grève. On nous présente tout sur le même plan. Imaginez un monde où Delly, Sagan, Daninos, Sartre, Baudelaire, Scribe soient confondus !

Si la critique de cinéma a un sens, c'est par son pouvoir de discrimination. Telle comédie américaine est un bien plaisant spectacle, vous avez tout à fait raison d'aller la voir. Mais ne la confondez pas avec ce film de Bergman par exemple. Comme le dit le « Guide Michelin », ne comparez pas l'étoile d'un établissement de luxe à prix élevé avec celle d'une petite maison où le patron sert à un prix modique une cuisine soignée !

En allant voir « Le Visage », tâchez d'éviter deux travers :

1) « Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que Bergman a voulu prouver ? Parle-t-il de la mort ? Moi, j'avoue n'y rien comprendre. C'est trop profond pour moi. » (Comme si une heure et demie de cinéma devait forcément se traduire en leçon.)

2) « Comme c'est profond. Comme c'est envoûtant. Jamais il n'a été aussi loin, etc. » (Personne ne vous attend à la sortie. Vous ne devez pas forcément justifier votre emploi du temps.)

Il y a une naïveté en face du cinéma qui s'est perdue à force de bavardages. Il serait nécessaire de rapprendre à « voir dans le noir », et pour que vous n'ayez pas tout à fait l'impression d'avoir gâché votre temps, pour que vous n'alliez pas au Studio Publicis les mains vides, je vais vous donner un tuyau : regardez l'actrice Ingrid Thulin. Bergman est un prodigieux « animalier » de femmes.

BERNARD FRANK.

La critique de René Guyonnet

● *« Ossessione » fit exploser le musée de cire du cinéma fasciste.*

S'IL est un film pour lequel l'admiration doit être d'abord historique, c'est bien « Ossessione », de Luchino Visconti, qui sort enfin en circuit commercial, dix-sept ans après sa réalisation. Ecoutons en effet Carlo Lizzani, l'un des plus importants théoriciens du néo-réalisme, réalisateur lui-même avec, entre autres, « La Chronique des Pauvres Amants » :

« Ossessione » demeure la plus retentissante manifestation de cinéma italien d'opposition... Visconti a concentré en une œuvre unique les ambitions, les protestations, l'ironie et le dédain de tout un groupe d'intellectuels avides de toucher, de goûter, de découvrir ce monde que pendant vingt ans le fascisme avait tenté de cacher et de détruire » (1).

La carrière même d'« Ossessione » témoigne de son importance. Les premières projections dans l'Italie de 1942, c'est-à-dire dans les derniers mois de la dictature mussolinienne, se déroulèrent dans une véritable atmosphère de bataille. Puis, la censure interdit le film. Mussolini en personne réautorisa sa programmation, mais en dehors des grandes villes. Et la censure l'interdit de nouveau.

Sur ces ennuis avec les autorités italiennes s'en greffèrent d'autres d'un autre ordre. « Ossessione » avait été tiré du roman de James Cain, « Le facteur sonne toujours deux fois ». C'était Jean Renoir, dont Visconti avait été l'assistant pour « La Partie de campagne » et le coscénariste pour « La Tosca », qui lui avait conseillé ce sujet — sans se douter qu'il vaudrait au malheureux Visconti des difficultés sans nombre à la fois aux Etats-Unis, où Tay Garnett avait tiré un film du même livre, et, en France, où Pierre Chenal avait réalisé trois ans plus tôt « Le Dernier Tournant ».

« Ossessione » apparaît-il aujourd'hui digne de son histoire ? Incontestablement, le film a vieilli. Tout le néo-réalisme, depuis, s'est abreuvé à cette source. Combien de fois avons-nous vu ces berges du Pô qui se prolongent en horizons infinis, ces routes tortueuses et ces petites places provinciales où grouillent marchands forains et bicyclettes, ces auberges perdues, ces chambres d'hôtel misérables, ces wagons aux banquettes de bois et ces commissariats de police aux murs blanchis à la chaux — toute cette réalité italienne qui enchantait Lizzani et dont l'intrusion en 1942 fit exploser « le musée de cire du cinéma fasciste » ?

L'intégration des personnages à des décors réels, les mouvements d'appareils fonction des mouvements des acteurs et non l'inverse — autant de principes que toute réalisation digne de ce nom a aujourd'hui assimilés et qui ne surprennent plus. Quant à la construction dramatique, ce Destin qui provoque l'accident fatal à l'endroit même où les deux amants avaient mis en scène l'accident truqué, quant à la direction des acteurs — tout cela a encore plus vieilli.

Et pourtant, « Ossessione » reste l'œuvre d'un maître. Curieusement, ce film qui a fait date dans l'histoire du cinéma parce qu'il a marqué un retour à la réalité s'est maintenant vidé de sa réalité. La beauté s'est faite abstraite. « Ossessione » est désormais un monde clos qui ne renvoie plus qu'à lui-même : une œuvre d'un autre temps qu'il faut accepter pour qu'elle vous accepte, un film qui ne s'adresse qu'à ceux pour qui le cinéma est de l'ordre de la culture, mais qui, à ceux-là, réserve bien des joies.

RENE GUYONNET.

(1) Carlo Lizzani, « Le cinéma italien ». Cf. Patrice G. Hovald, « le Néo-Réalisme italien et ses Créateurs ».

à l'ère de la stéréophonie équipez votre électrophone avec Rexon automatique
rexon
dépoussiéreur électrostatique pour disques
distribué par Sofradiam
38 r. de Châteaudun Paris 9e

CETTE SEMAINE DANS
TÉLÉ-MAGAZINE
Disparition de Gros Lot
Nouvelles émissions de jeux à l'étude
Les Téléspectateurs lisent TELE MAGAZINE

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

4 OCTOBRE

CETTE espérance que la déclaration du 16 septembre nous apportait, la presse de droite presque unanime a voulu l'étrangler à peine née. Nous n'avions pas eu le temps de relire l'admirable texte de de Gaulle, que déjà nous entendions proclamer partout que le G.P.R.A. avait fermé la porte insolemment et répondu par le mépris au Président de la République française.

La droite en aura été pour ses frais : trois semaines ont passé et nous pouvons nous réjouir de ce que son coup est manqué : l'espérance du 16 septembre demeure, fragile certes, et menacée, mais vivante.

CE comportement de la droite, nous l'attendions. Mais de la gauche aussi, je redoutais le pire : je craignais qu'elle ne fût dominée par la passion antigaulliste ; j'en étais venu à penser qu'au fond elle aimait mieux la guerre qu'une paix due à de Gaulle et dont il aurait le bénéfice. Voilà le sentiment que je lui prêtais, je le confesse, et qui, au vrai, s'est manifesté ici ou là, mais qu'il me semble que beaucoup d'hommes de gauche ont aujourd'hui dominé.

Il faut les en louer. Sans doute ont-ils pris conscience d'une vérité que je défends dans ce bloc-notes depuis que de Gaulle dirige les affaires de la France : c'est qu'aucun d'eux n'aurait pu seulement prononcer le mot d'autodétermination sans que le ciel ne s'écroulât sur sa tête. Or, non seulement de Gaulle a pu dire ce qu'il a dit — et par là, et comme entrée de jeu, remporter une grande victoire diplomatique — mais le monde entier maintenant le reconnaît capable, lui et lui seul, d'inscrire dans les faits ce que ce mot désigne et de donner à la sinistre histoire des cinq dernières années cet aboutissement inespéré.

QUE le G.P.R.A., que les chefs du F.L.N. pèsent bien leur responsabilité. Les uns et les autres, comme il est dit dans l'Ecriture, connaissons le temps où nous avons été visités. De Gaulle écarté ou réduit à l'impuissance, il ne nous resterait aucun recours : rien à attendre de la gauche, il va sans dire. Ce serait à Paris la junte militaire. Ce serait l'enlisement de nos deux peuples dans une guerre d'extermination pour le plus faible ; et pour le plus fort, l'humiliation d'une anachronique guerre, insupportable au reste du monde, à l'âge de la fusée interplanétaire.

LE G.P.R.A. nourrit-il des doutes sur les intentions du Président de la République française ? Je n'en crois rien, mais peut-être n'a-t-il pas foi en son pouvoir. Pourtant, les milieux activistes d'Alger ne manifesteraient pas leur colère comme ils le font s'ils ne jugeaient de Gaulle fort capable, désormais, d'imposer sa volonté, d'orienter l'Histoire algérienne selon l'idée qu'il s'en fait et que nous nous en faisons nous-mêmes. Et peut-être les activistes vont-ils donner dans les jours qui viennent la preuve de leur impuissance, non devant un homme, mais devant l'Etat français restauré.

CETTE partie qui est en cours à Paris et à Alger, il va de soi que l'intransigeance du G.P.R.A. peut la compromettre et que dans ce cas, le G.P.R.A. ferait le jeu des activistes et assurerait leur victoire. Ils escomptent son refus. Les ultras de l'un et l'autre bord sont, qu'ils le veuillent ou non, des complices.

Mais nous, à quoi sert de nous buter sur un mot ? Que le G.P.R.A. constitue ou non un gouvernement, la question ne se pose plus puisque, de son propre consentement, le G.P.R.A. sera dissous avant la grande consultation prévue. Une querelle de mots nous interdira-t-elle d'interrompre enfin la sanglante bataille d'hommes ?

Répétons-le aux Algériens, mais ils le savent comme nous : de Gaulle est allé aussi loin qu'il le pouvait dans la conjoncture politique actuelle, infiniment plus loin que n'eût pu faire le meilleur chef de la gauche française qui aurait vu se dresser contre lui les ultras unanimes, alors que devant de Gaulle nous les voyons désemparés et divisés.

ET puis, il est temps pour nous tous d'en prendre conscience : la tragédie algérienne s'inscrit dans un contexte historique nouveau qui ne peut pas ne pas influer sur l'idée que les uns et les autres nous nous en faisions. Ces mêmes milieux de la droite française si prompts à aveugler l'opinion sur ce que signifiait la réponse du G.P.R.A. ont eu peine à dissimuler leur dépit devant la rencontre d'Eisenhower et de Krouchtchev. Et, de leur point de vue, ils n'ont pas tort d'être furieux : la guerre d'Algérie qu'ils entendent coûte que coûte poursuivre, n'a pu être supportée par nos alliés que dans un climat de guerre froide. Plus la coexistence pacifique s'établira et se renforcera, et plus aussi une guerre de type colonial deviendra insupportable aux deux grands Empires réconciliés.

Le style même de notre armée, à l'âge atomique, relève déjà du musée de l'Homme, comment ne le voyez-vous pas ?

C'est ici qu'apparaît le génie politique du général de Gaulle : lui qui, lorsqu'il s'agit de la France, n'a de leçons à recevoir de personne, ne cède jamais à un mouvement d'amour-propre chauvin. De cette nation qu'il aime plus que sa vie, disons plutôt : avec laquelle il se confond, il a pris l'exacte mesure ; il voit son peuple tel qu'il est à ce moment de l'Histoire, à ce tournant du destin. Il en connaît le fort et le faible. Mais il n'est pas seulement le plus lucide des Français, il est aussi le seul qui puisse tenir tête aux factieux, non parce qu'il a raison, et bien qu'il ait raison, mais parce qu'il est lui. Ce que les chefs de la gauche française détenaient en commun, c'était l'impuissance : tous également tributaires de la même politique de droite qu'ils haïssaient et qu'ils étaient condamnés à servir. Et le seul d'entre eux qui ait voulu suivre sa propre voie, fut brisé, après une campagne de calomnies orchestrée par tous les partis et qui restera dans l'Histoire. Mais de Gaulle est ce chevalier légendaire dont l'armure est comme enchantée. Toutes les flèches retomberont sans l'avoir atteint. Il est vrai qu'à Alger, des furieux brandissent le poignard de Charlotte Corday...

VOICI donc le moment venu pour la gauche française, non certes de rallier le gaullisme, ni même de ne plus s'opposer à un certain gaullisme, mais de proclamer que de Gaulle appartient à tous les Français, et à eux d'abord, anciens résistants, et pour la plupart, anciens soldats de de Gaulle. Oui à eux, et plus que jamais aujourd'hui où il se bat seul, et contre ceux mêmes qui se réclament de lui, pour fonder cette paix dont la gauche française avait bien vu les conditions mais qu'il n'a pas dépendu d'elle d'instaurer. La fortune passe : la fortune de la France. L'occasion n'est qu'un court moment. Vous aurez tout le temps quand de Gaulle ne sera plus là, de recommencer à jouer le jeu politique selon les vieilles règles que vous aimez (1).

F. M.

(1) *Voir en p.* 5 : « Dialogue avec François Mauriac », par J.-J. Servan-Schreiber.

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. [illegible]

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-[illegible]
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)